

Le Diable probablement

DOSSIER :

LE TRAITEMENT
POLITIQUE DES CORPS

4

NO SPORT

Il faut manger pour vivre et non vivre pour manger. L'Avare sait que passées les bornes, il n'y a plus de limite – et sa devise pourrait être le slogan de notre époque. Partout on nous met en garde contre les produits supposés porter atteinte à la santé. D'avertissements en condamnations, de condamnations en injonctions, nous voici aux conseils de consommation de quelques produits-médicaments, recommandés pour la bonne marche de nos organismes citoyens. Car comme l'indique l'adage, « on creuse sa tombe avec ses dents ». Mangez de l'oméga 3, car c'est la mort que vous avalez avec votre tartine beurrée. Mangez donc comme il convient, mais aussi bougez ! L'injonction transcende le clivage gauche-droite ; du reste notre Président bouge comme il faut, semble-t-il. Le corps de ce joggeur invétéré, son agitation, est l'incarnation de la jeunesse perpétuelle exigée par l'hyper-modernité. L'homme, proche du peuple, enjoint ses partisans à faire une heure de sport par jour. Nous sommes loin aujourd'hui du temps où, interrogé sur le secret de sa longévité, Churchill répondait : *no sport* !

Ce qu'un homme doit faire de son corps n'a rien d'une évidence, c'est un fait. Le politique s'occupe donc dorénavant (à nouveau, devrais-je dire) des corps. Ce faisant, il promeut à son insu une théorie du corps. Mais l'opinion elle aussi défend des théories implicites du corps. Il nous appartient de les faire apparaître où qu'elles se cachent. Et justement, ces théories s'accommodent-elles encore de l'*engagement* qui suppose littéralement de pouvoir mettre son corps en gage ?

Nous interrogerons ici les pouvoirs de la science, de l'écologie, de l'histoire aussi, de la médecine, des lois, et des arts. Et c'est accompagnés de François Régnauld, Michel Amourreti et Éric Rohmer que nous nous proposons d'éclairer ce que la modernité entend faire du corps.

Anaëlle Lebovits

> DOSSIER : LE TRAITEMENT POLITIQUE DES CORPS

- 05 • ANAËLLE LEOVITS - LE PILOTE ET SON NAVIRE
- 11 • LUC GARCIA - UNE PANTHÈRE SANS SES GRIFFES
- 15 • CAROLINE PAUTHE-LEDUC - PAS SUR LA BOUCHE
- 19 • ALEXANDRA RENAULT - LES MAUVAISES ODEURS DU CORPS SOCIAL
- 23 • AURÉLIE PFAUWADEL - HISTOIRES
- 27 • RAPHAËL EDELMAN - LE CORPS DÉGAGÉ
- 31 • FRÉDÉRIQUE BRAVIN - NO LIMIT
- 35 • FRANÇOIS MONVILLE - UN SUJET QUI COLLE AU CORPS
- 39 • DAMIEN GUYONNET - LA GOURMANDISE EST UN VILAIN DÉFAUT
- 43 • ANAËLLE LEOVITS - VIVE LA RÉPUBLIQUE !
- 47 • DEBORAH GUTERMANN - LES MÉTAMORPHOSES DE STAKHANOV
- 51 • MARTIN QUENEHEN - GESTION DU STRESS AU PAYS DES COQUILLARDS
- 55 • BENOÎT DELARUE - THE NEW GENERATION'S DANCE

> > POLITIQUE INTERNATIONALE

- 59 • LE CORPS BELGE ALTÉRÉ - Alice Creff

> > > HORS-CHAMP

- 65 • L'INCONSTANCE DE LA REPRÉSENTATION - Paul Magendie

> > > > INVITÉS

- 69 • MICHEL AMOURETTI : UN COLLOQUE SINGULIER
- 77 • FRANÇOIS REGNAULT : LE COMÉDIEN, SON VERBE ET SA CHAIR
- 89 • ÉRIC ROHMER : JE SUIS UN CINÉASTE MUET

> > > > > CHRONIQUES

- 97 • LA THÉÂTRALE
avec CAROLINE MARCADÉ - Anne-Lise Heimbürger
- 103 • ENTRETIEN DANS LE TUMULTE
avec RAPHAËL GLUCKSMANN - Martin Quenehen
- 109 • DERRIÈRE L'ÉCRAN - Élie Wajeman
- 111 • LE PENSE-BÊTE - Dan J. Arbib
- 115 • L'INTERNATIONALE - Raphaël Glucksmann
- 119 • LES APOËMES - Noam Assayag & Julien Pauthe

> > > > > > RECENSIONS

- 125 • L'ASSASSINAT MANQUÉ DE LA PSYCHANALYSE
Deborah Gutermann
- 128 • GRANDE FUGUE - Perrine Gueguen

LE
TRAITE
MENT
LE
TRAITEMENT
POLITIQUE
DES CORPS
POLITI
QUEDES
CORPS

LE PILOTE ET SON NAVIRE

par Anaëlle Lebovits

À Tante Jeanne, notre Juste.

L'homme est le seul vivant à connaître la pudeur, l'impuissance, à entretenir un rapport trouble à son alimentation, à dormir trop ou trop peu, à boire parfois plus que de raison, à fumer aussi – j'en passe. Cette absence de coïncidence entre un sujet et son corps est de structure. Quelque chose cloche dans ce rapport énigmatique et c'est bien ce dont témoigne l'intérêt toujours renouvelé des philosophes pour la question du corps. Les discours rationnels ou ésotériques qui prétendent nous enseigner comment user de notre corps se succèdent sans qu'aucun ne soit manifestement jamais parvenu à nous indiquer de façon probante ce qu'il en serait d'un rapport apaisé avec le plus intime de notre être.

À l'instar des vieilles recettes du maréchal de Mac-Mahon, la nôtre réside dans la condamnation morale des plaisirs nuisibles et dans la rééducation des sujets qui ne jouissent pas droit. Le fait nouveau, c'est la laïcisation de cette morale diffuse qui ne dit pas son nom. Ne pouvant plus compter sur « l'aide de Dieu » ni sur « le dévouement de l'armée », la République en appelle à la loi. Ainsi, une loi d'interdiction de la cigarette dans les lieux publics a récemment touché notre pays. La polémique a grondé puis s'est essoufflée. L'esprit de la loi, lui, souffle toujours.

La loi des honnêtes gens

Les arguments allégués pour le vote et l'application de cette loi sont assez incohérents pour qu'on ait souhaité les reprendre ici. Celui qui visait le problème de santé publique, d'abord. Il s'agit d'éviter les morts que le poison produit. Pourtant l'alcool fait autant

de ravages que le tabac sans qu'aucune loi soit venue interdire sa consommation – nous nous garderons bien d'ailleurs de le déplorer.

Il faut aussi percevoir l'argument cynique : les fumeurs et leur cancer à venir coûtent cher aux contribuables et on voit mal pourquoi les vertueux paieraient pour les vicieux. Il est vrai que depuis que le système de sécurité sociale a été mis en place en France dans l'immédiat après-guerre, en engageant notre santé, nous n'engageons pas seulement notre responsabilité, mais aussi celle de nos concitoyens. Pourtant, si cela est particulièrement vrai des accidentés de la route ou des amateurs de substances prohibées (qui ne payent pas de taxes sur l'objet cause de leurs maladies), le fait est moins sûr en ce qui concerne les fumeurs ou les alcooliques. Car pour s'adonner à leurs vices, ils payent d'avance (avec les taxes auxquels les produits qu'ils consomment sont soumis) les maladies dont ils seront finalement atteints.

Mais l'argument officiel qui soutient l'interdiction est plus altruiste. Bien des honnêtes gens se retrouvent à fumer malgré eux les cigarettes de leur voisin de café ou de leurs clients. Interviewée le 31 décembre dernier dans une brasserie de la place Clichy, Roselyne Bachelot se réjouissait ainsi de l'application de la loi sous son ministère et enjoignait ses concitoyens à préférer boire un verre de vin à la consommation de cigarettes, car « boire un verre de vin, au moins ça n'alcoolise pas le voisin ». L'argument est fort, mais il n'appelait pas la réponse qu'on lui a apportée. Sans doute eût-il suffi de créer des lieux de consommation exclusivement non-fumeurs pour laisser les *gens sains* respirer en paix l'air pur de nos brasseries. Et que dire de ce soudain respect pour les garçons de café ? Peu convaincant en fait. Car si la France avait décidé de faire ce qui est en son pouvoir pour sauver les travailleurs des risques de leur métier, elle interdirait aussi bien la circulation des voitures polluantes qui causent des maladies pulmonaires chez les agents de la circulation et chez ceux qui travaillent aux abords des grands axes routiers (vendeurs, serveurs – encore –, boutiquiers).

Cependant, circuler à bord d'un véhicule polluant ne procure pas *a priori* le plaisir que l'on suppose avec raison à celui qui fume une cigarette. Ce qui est visé dans la cigarette, ce n'est donc pas tant

la préservation des deniers de l'État, ni le mal que l'on se fait à soi-même, ni même le mal que l'on fait aux autres, mais *le plaisir* que l'on prend à se faire du mal. Cette capacité à éprouver du plaisir en se faisant du mal, c'est très précisément ce que Lacan épingle sous le terme de « jouissance » en en faisant une différence spécifique de l'homme, seul de tous les vivants à pouvoir se satisfaire dans la souffrance qu'il s'inflige.

Or la condamnation d'un plaisir, qui ne cause somme toute pas plus de dégâts que bien des activités tolérées et même encouragées dans nos contrées, est bien la visée profonde de cette loi, et il faut reconnaître que la notion de péché – laïcisée pour l'occasion – fait son retour avec elle¹.

Le contrôle

Le péché a ceci de particulier qu'il est évitable, que Dieu nous a donné ce qu'il fallait pour ne pas y céder. Dieu nous a quittés, il est vrai. Pourtant, déceler la dimension morale de cette interdiction, c'est *ipso facto* y repérer la dimension de maîtrise de la pulsion de mort exigée par la politique hygiéniste qui s'esquisse derrière elle.

Déjà de malheureux slogans avaient fait leur apparition sur nos paquets de cigarettes – *Fumer tue* et autres sentences du même acabit. Ils laissaient supposer que seule l'ignorance pouvait motiver la consommation de produits nocifs. Dans cette logique, le fumeur n'est donc pas un pécheur, il ignore seulement qu'il œuvre à sa propre destruction. En fait, bien plus qu'à l'éducation des fumeurs – car qui peut ignorer que fumer tue ? –, ces slogans oeuvrent à la négation de la pulsion de mort, négation répétée autant de fois qu'un paquet de cigarettes sera vendu.

À ces slogans obscènes ont succédé des messages de prévention glaçants d'empathie. « Faites-vous aider à arrêter de fumer », clamait encore récemment une voix claire et féminine dans le métro parisien. Mais la RATP n'avait devancé la Haute autorité de santé (HAS) que de quelques semaines. C'est au moment de l'entrée en vigueur de la loi d'interdiction que nous avons appris comment les pouvoirs publics entendaient aider les citoyens à se défaire de leur vice. Des méthodes de conditionnement cognitivo-comportementales étaient

en effet préconisées². La vérité de la loi se cachait derrière le traitement d'État qui s'y adjoignait.

Le style

Car le traitement lui aussi nie la pulsion de mort. La méthode traite l'envie coupable comme une jambe défaillante. Elle lui impose des exercices douloureux, la contraint, la soumet pour en obtenir la rééducation. Or, si l'organisme se traite à partir d'un modèle unique, la méthode est bien plus critiquable quand on s'occupe de symptômes qui prennent une valeur variable selon les sujets qui en font le substrat. Le 1^{er} janvier dernier, on entendait pourtant sur *France info* un spécialiste de la rééducation des fumeurs expliquer savamment : « Aucun fumeur n'est unique. » Cette assertion censée rassurer le fumeur en passe de céder sur son mal récuse bien plutôt la singularité de celui qui se cache derrière le fumeur. Ledit trouble psychique est alors traité sur le modèle d'un trouble organique qui obéit à des lois identiques quels que soient les individus qui en pâtissent. La singularité de l'homme réduite à rien, ce type de traitement, d'abord expérimenté par Pavlov sur des chiens, peut bien s'appliquer aux hommes avec les encouragements d'un ministère³.

On assiste alors à la sacralisation de la vie sans la distinction que le grec ancien opère entre *zoë* et *bios*. La vie humaine (*bios*) se trouve là rabattue sur celle de l'animal (*zoë*), définie négativement comme ce qui est *non-mort*. Dans cette perspective, la vie humaine couramment référée à un style se voit réduite à rien. Car le style s'accommode assez d'une cigarette ou d'une jambe de bois. L'homme, comme l'animal, doit apprendre à ne plus jouir, et préférer l'homéostasie au plaisir éprouvé dans ce qui lui fait du tort, dût ce plaisir contribuer à lui donner du style. Le corps serait donc un bien maîtrisable et l'homme contemporain y serait logé comme un pilote en son navire⁴.

Ravage

Fumer fait toujours symptôme. Pour autant ce symptôme se perpétue et n'obéit pas aux injonctions de la raison, même celle d'un comportementaliste. Car, n'en déplaise à la HAS, le bon sens est bien la chose du monde la mieux partagée. Et les traitements

comportementalistes visent le symptôme sans le référer au ravage dont il est pourtant l'un des noms. Ceux qui le visent ignorent que le symptôme est déjà un traitement, un traitement qui fait souffrir certes, mais un traitement qui localise dans une douleur nommable (ici fumer) un point d'énigme irréductible. C'est pour cela même que les traitements coercitifs du corps ou de l'esprit ont des effets fragiles, illusoire et éphémères.

Ainsi, nous le savons, aucune interdiction, aucune incitation à limiter la consommation d'un produit nocif ne sauraient suffire à faire taire un symptôme. Au contraire, elle le ferait plutôt flamber. La prohibition de l'alcool dans l'Amérique des années Vingt l'a montré par ses conséquences. On rétorquera que parfois un symptôme cède à la restriction qui lui est infligée. Depuis deux mois que la loi est entrée en vigueur, les hôpitaux français constateraient une baisse de crises cardiaques de 15 %. Freud a pourtant montré que la pulsion qui s'alimente du symptôme exige d'être satisfaite et l'est dans tous les cas. Ainsi, prévoyons que d'autres produits nocifs – ou pire – viendront prendre la place de ceux qui sont visés par la campagne antitabac.

La bête

On n'a jamais vu un animal boulimique, insomniaque, impuisant, *addict* ou suicidé, à part peut-être l'animal que Lacan écrivait *d'homestique* pour indiquer les effets que la parole a sur lui. Mais on n'a jamais vu non plus un animal risquer sa vie pour une cause. Pour cette raison précise que l'homme n'est pas un animal, qu'il jouit dans la souffrance – souffrance qui peut aller de la chatouille à l'attentat-suicide –, il ne saurait manger et bouger⁵ comme il convient. Le langage et la jouissance ont partie liée, et la conservation de la vie comme telle n'est pas, chez l'homme, la valeur la plus haute. Le paradigme à l'aune duquel il faut penser l'humain n'est donc pas l'animal, mais la bête qui se mire à l'occasion « au miroir de Typhon »⁶. Cette bête parfois immonde est aussi celle-là même qui peut engager sa vie pour une cause, poser un acte qui la porte au-delà de la conservation de sa personne, prendre des risques et dire non. Son irréductibilité à l'animal – lequel préserve adéquatement sa vie et ne vise même que

cette préservation – est donc pour l'homme à la fois source de maux et condition de grandeur. Les hommes seuls ont la faculté de se porter au-delà de leur vie pour être Justes quand l'occasion s'en présente. La pulsion de mort et l'acte dans lequel on engage sa vie supposent que la vie (*zoé*) n'est pas la valeur humaine ultime. Faire de la vie comme telle une valeur absolue conduit bien à prohiber toute sorte de comportements, mais aussi et du même geste l'acte qui nous engage.

On aura compris qu'il n'est pas question de faire ici l'apologie du cancer qui guette le fumeur, de l'obésité qui attend l'amateur de bonne chère, ou de la cirrhose que se promet le buveur. Cependant, qui fait l'ange fait la bête. Le puritain jouit lui aussi plus que de raison, et de son puritanisme même. C'est pourquoi nous craignons les effets de ses lubies. Car les régimes ayant prôné le bien des corps et des esprits sont ceux-là mêmes qui ont produit le retour dans le réel de ce qu'ils avaient proscrit : la mort. Et avec elle ses contingents de braves.

1 • Cette thèse pourrait sembler fragilisée par la liberté des consommateurs d'alcool dans les pays qui persécutent les fumeurs. Ce serait pourtant sans compter avec les redoutables conséquences économiques qu'une telle interdiction entraînerait *de facto*. Il faut donc se réjouir du cynisme des moralistes.

2 • Si l'HAS affirme que bien des traitements sont efficaces en la matière, elle préconise cependant en cas de rechute les thérapies cognitivo-comportementales. Cf. http://www.has-sante.fr/portail/display.jsp?id=c_477331

3 • La première fois qu'un ministère considérait ce genre de pratique supérieur aux autres, c'était en 2003 avec le rapport Cléry-Melin. Le ministre de la santé de l'époque avait finalement fait retirer ce rapport de son site.

4 • Mais l'époque est aussi à d'autres genres de traitements de la souffrance psychique. Nombre d'émissions télévisées proposent ainsi à des gens mal dans leur peau de recouvrer leur gaité perdue en procédant à un *relooking* en bonne et due forme. Se pourrait-il qu'un navire commande à son pilote ? Quoi qu'il en soit, il y a une constante de ces positions en chiasme. Que l'image du corps commande à l'esprit ou l'esprit au corps, dans tous les cas, contraindre, forcer, soumettre l'une des deux parties suffirait à remettre l'autre dans le droit chemin.

5 • Toute publicité pour des produits alimentaires nous renvoie dorénavant sur manger-bouger.fr

6 • Nous empruntons cette expression à André Glucksmann, in *Le Diable probablement* n°2.

UNE PANTHÈRE SANS SES GRIFFES

par Luc Garcia

Lorsque Maria Callas devait présenter un récital à Londres, mais qu'elle se trouvait sur un bateau vers les îles grecques quelques heures avant sa venue sur la scène, elle empruntait un hélicoptère, puis un jet privé, puis une Rolls-Royce, et à l'aller, et au retour.

Quelques décennies plus tard, le slogan d'une firme énergétique, vouée à cette heure à toutes les sollicitations boursières, affirme simplement : « la chaleur est là-bas, et on en a besoin ici », joignant à sa manière le dilemme de Maria Callas aux impératifs – et voilà la surprise – énergétiques.

La grande distinction, c'est la nature même de l'impératif. Celui de Maria Callas était existentiel et singulier – il lui fallait Londres et les îles grecques, elle était amoureuse et elle en avait le talent –, lorsque l'impératif énergétique est d'abord comptable et collectif : il faut un peu de chaleur équitablement répartie. Il y a ceux qui l'ont, la chaleur, et ceux qui ne l'ont pas. D'un même élan, ce que l'on demande à chacun, c'est de ne plus avoir du tout d'impératif existentiel, mais de « prendre conscience » que l'on emprunte, non plus un jet privé, mais la planète à ses enfants.

En ces matières comme en d'autres, la jouissance contemporaine se doit d'être comptabilisée, comptée, minutieusement dosée, afin d'en obtenir un passe-droit : vous pouvez jouir, certes, mais sobrement, et nous devons permettre à ceux qui nous suivront de jouir, mais sobrement eux aussi. Comme me le demandait une élève éducatrice dans le cadre de sa formation, « pour un enfant de deux ans, être pris en charge dans une crèche Haute Qualité Environnementale suffira-t-il à lui donner le civisme nécessaire au développement durable ? »

Pour savoir tout le mal que vous faites à la planète, il existe une modalité devenue aujourd'hui bien célèbre pour être connue par les termes d'« empreinte écologique ». Déjà tout un programme dans l'usage des mots. Mais, sans plus attendre, calculons notre empreinte écologique. Mille sites internet le proposent. Par exemple, l'un d'eux entame sa longue croisade (où il vous faudra compter les trajets en avion, les tubes de dentifrice, la consommation d'eau, l'usage du vélo ou de la trottinette, le menu de vos repas) par cette sentence préliminaire : « Les résultats obtenus pourraient vous choquer et provoquer une réflexion profonde. Le comité Agir21 décline toute responsabilité en cas de perturbation de l'équilibre mental. Les résultats obtenus ne sont qu'une estimation de la réalité. »

Les instigateurs de ce site ont raison : lorsqu'on jouit, on ne sait pas de quoi on jouit. En conséquence de quoi, Agir21 va s'occuper de matérialiser l'objet de la jouissance en équivalent-terrain-de-foot. En clair, celui qui ne se déplace jamais, qui mange très peu, ne jette rien, vit seul sur une petite surface, ne consomme aucun chauffage, a éventuellement une chance de finir l'examen de son empreinte écologique avec un excellent taux de réussite en matière d'équivalent-terrain-de-foot. Plus clair encore, il suffit de constater l'abjection sous-jacente à cette dictature qui ne dit pas son nom : votre présence vivante est déjà une nuisance.

Et c'est alors que l'on ne s'amuse plus. Il suffit de lire : la pérennisation de l'environnement se doit d'être la maladie de tous. Le vocable de la psychopathologie la plus basse fait ainsi irruption : à la maladie, perturbation de l'équilibre mental, s'adosse la culpabilité. Et nous le savons, pas simplement de Freud ou de Lacan, mais des patients eux-mêmes : à la culpabilité s'adossent les prérogatives du surmoi. Celles qui imposent, de faire ceci, cela, dans l'élan d'une figure obscène de jouissance, sous les atours du rossignol ou du coléoptère. Le développement durable, c'est le versant mortifère de cette jouissance, agrémenté d'un zeste de perversion. Celle qui vise à rendre coupable son prochain pour instituer en cette division engendrée par la morale de quoi assouvir le commerce du développement durable lui-même.

En clair, au nom d'on ne sait qui, et au nom d'on ne sait quoi, sinon de la perturbation de l'équilibre mental, il va falloir en perdre pour pouvoir en ramener. Cette dialectique sourcilleuse doit conduire les riches à se payer du bio, les pauvres à être encadrés dans leurs modes de consommation. Dans le même élan, on parle de trier, de régénérer sa propre nuisance, de faire du déchet un élément ré-enrobé dont on se re-servira, avec ce mythe d'effacement par lequel « circulez, il ne s'est rien passé », et vers l'horizon duquel pointe un plaisir d'autosuffisance aux frontières indivisibles. Ce dont on parle là, c'est d'une haine généralisée. La naïveté la plus tentaculaire, moraline politique à endormir les foules dans les effluves de leurs huiles essentielles toujours propres, devient le standard dialectique du *carbone neutral*, ce terme que l'on emploie pour désigner son homéostasie supposée sur Terre. La planète doit être vierge des humains qui l'habitent.

L'alliage de cette hyper-responsabilité avec ces fantasmes d'effacement de tout geste vivant pourrait ressembler à un paradoxe. Comment, en effet, rendre chacun responsable de son consumérisme et de l'effacement de celui-ci ? Le paradoxe n'en est plus un, dès lors qu'est attesté, en puissances, volontés ou pouvoirs, qu'un battement de cil est autant nécessaire que nuisible, selon ces apôtres du calme et du silence. Coup double : la nécessité fait force de loi à refuser les attributs élémentaires de votre responsabilité, vous êtes priés de ne plus parler, de ne plus circuler et de ne plus faire circuler. On vous accordera encore le battement de cil, à la condition qu'il n'en soit plus un, enfermé qu'il sera dans la rhétorique d'un système. En conséquence de quoi, il ne reste pour seule perspective que le rapprochement entre l'irresponsabilité de l'être inspiré du divin et une loi qui n'est plus même celle des hommes. On parle de bonnes pratiques environnementales. La pureté terroriste et les ambitions du carbone neutral font noces éternelles de l'irrespirable gestionnaire.

Ce n'est pas le vivant qui intéresse le développement durable, mais la mortification du vivant lui-même. Ce n'est pas la panthère des plateaux d'Afrique centrale qu'il importe de sauver, ce qui pourrait à l'occasion s'avérer un authentique combat. C'est de faire entrer une panthère sans ses griffes, silencieuse et muette, dans les couloirs

des entreprises, des foyers, dans chaque pièce, sur chaque parcelle habitée d'une présence humaine.

Le tri des déchets par exemple. Il arrive que distrait – mais la distraction elle-même est un luxe auquel nous n'avons plus droit –, nous jetions dans la mauvaise poubelle un déchet ménager. Les agents qui vident la poubelle se rendent compte de cette impureté qui fait signe d'une offense environnementale : un déchet est mal trié. Ils sont fondés, légalement s'entend, dans certaines municipalités, à fouiller toute la poubelle pour savoir à qui appartient ce tri malfaisant. Un ticket de parking, une enveloppe, et sur présentation de cette pièce à conviction, son propriétaire doit s'acquitter d'une contribution financière pour punition de son acte de détérioration planétaire. Tous les moyens sont bons pour renflouer la dette d'un budget qu'essouffle le paiement de bureaucrates sourcilleux qui, à leur tour, sont sommés de se mettre aux splendeurs vertes du développement durable, et de donner l'exemple.

Parions un instant qu'en à côté de ces systèmes bienveillants, pour nous, pour vous, pour chacun, pour demain, existe encore une place, par exemple, je ne sais, pour voyager aussi, un soir, un matin, en d'autres lieux et ailleurs, échapper un moment à ces emprises ténébreuses, espérer les dessins et les couleurs nombreuses, rencontrer, ivresse interdite, mais dans l'à côté, toujours et au présent seulement.

PAS SUR LA BOUCHE

par Caroline Pauthe-Leduc

Le sexe a envahi notre époque. Curieuse époque, en vérité, que se partagent l'érotisation des corps et la férocité d'un puritanisme renouvelé, prompt à trouver partout ce qu'il dénonce. C'est le 2 en 1 de la jouissance contemporaine : le scandale à tous les étages. Partout on en appelle au plaisir, mais partout aussi on suspecte le crime sexuel. Le filtre médiatique est paramétré sur le règne des images, les tentations marchandes, les corps décomplexés, la politique *people*... Subsistent à peine les grumeaux de quelques enjeux sociaux dans le marc d'une excitation généralisée.

Un certain type de prostitution répond à cette nouvelle économie de la jouissance. Il en existe une grande variété : de la prostitution assumée à l'esclavage sexuel – organisé aujourd'hui par les réseaux mafieux de l'Est ou d'Afrique – en passant par la prostitution occasionnelle. Les « travailleurs du sexe » assument leur condition et revendiquent la reconnaissance de leur statut, au nom du droit à disposer de leur corps et du respect de la vie privée. Si les putes « traditionnelles » se sont progressivement émancipées de leurs proxénètes avec la libération sexuelle, le mouvement des « travailleurs du sexe » qui en est issu s'est véritablement développé en France en réaction à la Loi de sécurité intérieure de mars 2003 qui pénalise le racolage.

Refusant d'être assujettis à une clandestinité accrue et à ses effets ségrégatifs, les prostitués ont créé de nombreux collectifs pour lutter contre l'arbitraire policier et porter haut leurs revendications sociales. « Ni coupables, ni victimes, fières d'être putes ! », pouvait-on lire sur les banderoles de la première *Pute Pride* en mars 2006. Infamie, pour les uns. Divagation, pour les autres. Quelles conceptions du rapport entre corps et sexualité révèlent les positions qui s'affrontent ici ?

Du Bien aux biens

La prostitution met à rude épreuve le principe du droit à disposer de son corps¹. Pour les tenants de la prohibition pure et dure, il n'a jamais été admis : la prostitution est par essence pécheresse et maudite, car elle bafoue la propriété de Dieu. Les plus cyniques proposent de circonscrire le mal dans de nouvelles maisons closes.

Majoritaires en France, les abolitionnistes – issus du mouvement féministe – considèrent quant à eux que la prostitution est toujours contrainte. Soit que les prostituées² incarnent à leur insu « la femme-objet » telle que la domination patriarcale la conçoit, soit qu'elles se soumettent au triomphe marchand, le droit à disposer de leur corps leur est dénié. Exploitées de fait, sinon par un proxénète, au moins par leur propre aliénation.

Même s'il s'en défend, le discours des partisans de l'abolition est bien lui aussi moral. Ce qu'ils visent dans la prostitution, c'est d'abord qu'elle fait consister l'image d'une femme soumise, tandis qu'il faudrait en finir avec la différence des sexes, cause d'une inégalité dégradante. Dans cette perspective, la sexualité est réduite à un rapport de pouvoir qu'il faudrait neutraliser afin de parvenir à une relation égalitaire, seule capable de nous assurer une jouissance harmonieuse. Qui peut croire toutefois qu'une telle sexualité existe ? Mirage fade et abstrait, presque cocasse, effaçant le désir dans son émergence. Les prostitués, eux, fins connaisseurs, savent que le sexe est une expérience de l'altérité, que l'asymétrie est le levier même du désir. Afin de maintenir leur rêve d'un rapport harmonieux entre les sexes, certains abolitionnistes en définissent les conditions normatives. De même que les prohibitionnistes faisaient de leurs certitudes familialistes le critère du bien et du mal en matière de sexe, de même, certains abolitionnistes le repèrent dans les brumes du respect mutuel, de la tendresse, de l'affection...

Mais ce qui inscrit décidément l'abolitionnisme dans un registre moral, c'est le déterminisme par lequel il s'explique la prostitution assumée. Quand les prohibitionnistes invoquent le vice, les tenants de l'abolition invoquent le trauma pour contester la valeur d'un consentement possible à ce genre de pratiques. Ainsi distribuent-ils le bon ou le mauvais usage de la liberté.

Les « travailleurs du sexe » considèrent pour leur part que le déterminisme auquel on réduit leur mode de vie leur confisque la parole. Ils opposent ainsi à leurs adversaires un relativisme pragmatique, qui révèle l'impuissance des premiers à éradiquer la prostitution. C'est un service et non leur corps qu'ils vendent. Ce faisant, ils assimilent la sexualité à n'importe quelle activité de production. La prostitution devrait selon eux être reconnue d'utilité publique pour son rôle pacifiant tant à l'échelle des ménages qu'à celle de la société. La réglementation de leurs conditions d'exercice éviterait les violences de rue, les brimades policières, permettrait encore d'éradiquer le proxénétisme, de prévenir les MST, et faciliterait enfin la réinsertion des prostitués qui ne souhaiteraient plus exercer.

Qu'elles le censurent, le neutralisent ou qu'elles le rabattent comme ici sur la consommation d'objets substituables en série, ces positions *a priori* antagonistes escamotent toutes la dimension du désir. Et de fait, elles visent toutes à universaliser la jouissance. C'est la répartition du bien et du mal au nom de Dieu ou de la liberté qui devient le moyen de cette normalisation de la jouissance, mais c'est aussi bien la normalisation des services sexuels qui attribue au corps une valeur d'échange. La norme, bien sûr, varie avec le temps. Et il ne serait pas surprenant de voir un jour arriver une norme ISO des prestations de services sexuels.

Du corps ce qui se soustrait

Masqué par le mal ou le bien, le désir est en fait l'impensé de ces positions, pour cette raison qu'il outrepassé toute mesure – la normalisation nécessaire à l'échange ne parvenant pas à le comptabiliser. La prostitution mobilise ainsi de toute parts le fantasme que *ça jouit* : c'est le prostitué, par nature débauché, qui jouit ; c'est le proxénète, de l'expropriation du corps qu'il exploite ; c'est le client, qui loue les services des prostitués.

Pourtant, ce n'est pas parce que des rapports sexuels libérés se pratiquent que le désir qui les motive est satisfait. Comme le disait d'ailleurs la prostituée Sonia Verstappen lors d'une conférence, « le sexe est peut-être le moins important dans [ce] métier. »³ La libération sexuelle n'a pas tenu ses promesses. Malgré la multiplication et

l'hétérogénéité des pratiques, nulle harmonie sexuelle à l'horizon, car ce dont on jouit n'entre pas dans l'échange : ce qui motive le désir ne correspond en rien à l'objet proposé pour sa satisfaction. De même, l'indignité ou l'aliénation ne se situent pas toujours là où l'on croit. Une prostituée indiquait ingénument sur un forum de discussion qu'elle avait le sentiment d'être achetée par les cadeaux d'un client amoureux, ce qui la contraignait malgré elle à rester trois heures pour le prix d'une.

C'est pourquoi la négociation avant la passe n'est pas uniquement à comprendre dans sa dimension contractuelle et capitaliste. Il est toujours un point qui ne se marchande pas, qui se refuse à l'offre et à la demande. Cela peut être une partie du corps propre, une pratique, ou encore le simple fait pour le prostitué de priver le client de sa propre jouissance. C'est dans ce reste qui se dérobe à l'échange que se resserre le sujet de la prostitution, c'est là paradoxalement que se repère sa jouissance.

1 • Tel qu'il a pu se développer depuis la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen (1793) – article XVIII : « Tout homme peut engager ses services, son temps ; mais il ne peut se vendre, ni être vendu : sa personne n'est pas une propriété aliénable. » – jusqu'aux luttes féministes pour le droit à l'avortement.

2 • Le féminin est de mise car l'abolitionnisme est construit sur la dénonciation d'une volonté virile d'asservir le corps des femmes. Or les « travailleurs sexuels » se signalent comme « femmes et transpédégouines », brouillant ainsi les frontières sexuées.

3 • « Prostitution et socialité », conférence organisée par la fondation d'entreprise Ricard, le 15 février 2007.

LES MAUVAISES ODEURS DU CORPS SOCIAL

par Alexandra Renault

La civilisation comme « refoulement organique »

Après avoir longtemps réduit le corps à une simple chose matérielle, la pensée occidentale en est venue à reconnaître que le corps ne devient corps *humain* qu'en étant travaillé par des processus de subjectivation et de socialisation, lesquels varient d'un individu à l'autre, et d'une culture à l'autre. La culture occidentale moderne pourrait alors être singularisée par le fait que la profondeur biologique du corps tend à y être refoulée au profit de sa surface sociale, puisque nous pouvons, grâce à l'extension des biotechnologies, contrôler et transformer notre corps selon diverses normes sociales.

Cette évolution de la représentation et de l'usage du corps est d'ailleurs perçue comme un signe de progrès sur l'échelle du « développement » ou de la civilisation, laquelle peut être définie comme ce processus qui arrache l'homme à son animalité et lui permet d'exploiter ses capacités spirituelles et sociales. Le corps civilisé, ce serait donc le corps *entièrement* socialisé, réduit à sa fonction dans le corps social – lequel n'a de réalité organique « brute » que métaphoriquement parlant.

Une telle évolution de la représentation occidentale du corps a conduit Freud à définir la civilisation comme un processus de « refoulement organique »¹, c'est-à-dire comme une répression des pulsions primaires des sujets au profit de l'affermissement de la vie intellectuelle, sociale et culturelle. Un tel refoulement est rendu possible par le développement du surmoi, cette instance psychique qui se constitue par intériorisation des interdits parentaux et des exigences socio-morales, et qui fait fonction de

juge et censeur à l'égard des pulsions « animales » et « égoïstes » des sujets.

Freud constate que, de même que l'éducation d'un enfant passe par le refoulement de ses pulsions sexuelles « polymorphes », la civilisation du corps social implique un encadrement croissant des mœurs sexuelles, ne serait-ce qu'au prétexte de normes relatives à l'hygiène et à la santé publique. Cette préoccupation hygiéniste croissante² découlerait d'ailleurs, selon Freud, du refoulement de tendances particulièrement inconvenantes au regard de la culture occidentale, à savoir celles liées à l'érotique anale et aux sensations olfactives, lesquelles ont toujours été associées à la nature animale de l'homme la plus vile. Si l'on peut en effet imposer certaines règles et interdits sociaux aux activités orales (manger, boire, fumer...) et génitales des sujets, il paraît beaucoup plus difficile de contrôler la production par les corps de déchets et d'odeurs, qui représentent cette « part maudite » que la civilisation n'arrive pas à évincer. En découle l'idée que l'individu propre et « désodorisé » est civilisé, alors qu'à l'inverse, l'individu malpropre et (mal)odorant fait figure de « sauvage », voire de « déchet » et même, à ce titre, de *nuisance* pour le corps social³.

Figures de l'abject

Il paraît donc logique que le politique, responsable de la stabilité et de l'intégrité du corps social par la définition de ses frontières et le respect de ses codes, en vienne à proposer des plans de santé publique et d'hygiène sociale pour éradiquer les figures de l'*abject*. Celui-ci peut être défini comme « ce qui perturbe une identité, un système, un ordre ».⁴ Le sale et le (mal)odorant ne sont pas abjects en eux-mêmes, mais plutôt en tant qu'ils appartiennent à ce territoire animal ou pulsionnel exclu de l'ordre social, lequel est marqué par le refoulement de l'organique et l'intériorisation des limites propres à toute culture. L'abject est ainsi cet *objet chu* du corps social, qui le menace en tant qu'il paraît lui être extérieur et inassimilable ; il représente le risque qu'encourt en permanence l'ordre symbolique lui-même, pour autant qu'il est un dispositif de discriminations et de frontières⁵.

Si l'abject, notamment sous la figure du malpropre et de la souillure, est coextensif à tout système symbolique, force est de constater que le système social occidental, notamment le système européen, se singularise par une véritable *phobie* des déchets. Il ne s'agit plus seulement de refouler hors du territoire les déchets du corps social vers d'autres continents jugés « moins civilisés » (l'Afrique, l'Inde) : il faut maintenant récupérer les déchets pour les recycler. La mouvance écologiste, qui fait du triage et de la réutilisation des déchets un signe de « développement » supérieur d'une culture, place ainsi la fréquentation des déchets, dans un rapport d'attraction-répulsion ambigu, au coeur des préoccupations quotidiennes du citoyen et de la politique elle-même. Récemment, la proposition de « nettoyer au Kärcher » la racaille des cités témoigne de cette montée d'angoisse des individus, mais peut-être surtout des politiques qui les gèrent, face à un contact possible avec certains individus malpropres risquant de contaminer – tels des rats véhiculant une épidémie – l'ensemble du corps social.

Une politique *borderline*

Cette phobie peut être interprétée comme le symptôme d'un ordre social vacillant, qui n'arrive plus à maintenir ses limites que par un renforcement obsessionnel des interdits touchant aux corps. La question de la *frontière* entre le propre et le malpropre, entre l'identité et l'altérité devient si problématique qu'on assiste à des comportements *borderline*, qui ne proviennent pas forcément du côté qu'on pourrait imaginer mauvais ou sale. Par exemple, le maire d'Argenteuil multiplie depuis 2005 les arrêtés anti-mendicité dont un, évoquant une « gêne olfactive anormale » liée à la présence des SDF, a été annulé par la préfecture du Val-d'Oise en 2005. Mais, suite à un nouvel arrêté datant du 6 août dernier, la mairie a décidé de procéder à un « essai » en ordonnant qu'on diffuse un répulsif toxique nommé Malodore là où les SDF avaient leurs habitudes en ville – ordre que les agents de la voirie ont refusé d'appliquer car ils veulent bien « chasser des rats mais pas des SDF ». Plus récemment, le maire de Larmor-Plage a nettoyé la cour de la mairie souillée par un SDF « indélogeable » en aspergeant sa paillasse d'eau de javel pure.

Manifestement, l'obsession actuelle du traitement des déchets, et l'idéal mortifère d'un corps social vivant en odeur de sainteté que promeut une certaine politique du nettoyage, ont réussi à brouiller les frontières, et à réintroduire l'abject à l'intérieur de notre culture. Mais peut-être cela nous procure-t-il, finalement, une certaine jouissance, puisque, comme Freud le remarquait : « En dépit de tous les progrès accomplis par l'homme au cours de son développement, l'odeur de ses propres excréments ne le choque guère, alors que seule le choque celle des excréments d'autrui. »⁶

1 • Sigmund Freud, *Malaise dans la civilisation*, trad. C. et O. Odier, Paris, PUF, 1971, p. 50.

2 • Cf. sur ce point Alain Corbin, *Le miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social, 18^e-19^e siècles*, Paris, Aubier-Montaigne, 1982, deuxième partie : « Purifier l'espace public ».

3 • On pense ici aux propos « hygiénistes » de Jacques Chirac tenus en juin 1991 concernant la nuisance que constituent pour le travailleur français « le bruit et l'odeur » de la famille polygame habitant sur le même palier d'immeuble.

4 • Julia Kristeva, *Pouvoirs de l'horreur. Essai sur l'abjection*, Paris, Seuil, « Points essais », 1980, p. 12.

5 • *Ibid.*, p. 80-84.

6 • S. Freud, *op. cit.*, p. 51.

HISTOIRES

par Aurélie Pfauwadel

Fascinante histoire du corps

La prolifération éditoriale des dictionnaires et autres « histoires du corps » en tout genre¹ atteste de la vitalité des chantiers de recherche en ce domaine. Comment comprendre l'effervescence contemporaine de l'investigation du corps comme objet historique d'étude ?

Certainement, les histoires du corps sont plus glamour, vivantes, et donc vendeuses que l'histoire des hauts faits politiques ou des cycles économiques. Ce genre historique nous confronte à l'altérité de techniques du corps disparues, à l'étrangeté des gestes quotidiens anciens et de l'ordre sensible passé. De là son aspect *exotique*, qui a pu faire tout le succès d'un film comme *Les Visiteurs*. Le ressort comique de ce film réside essentiellement dans ce décalage temporel des seuils d'hygiène, de pudeur et de honte, et dans l'évolution de notre rapport au corps – qui rendent intolérables ces personnages malodorants venus du Moyen Âge.

Ces voyages dans le temps relativisent nos habitudes les mieux incorporées, les barrières et les tabous à ce point enracinés qu'ils forment notre seconde nature. Ce qui nous fascine derrière le corps de nos ancêtres, c'est évidemment notre propre corps dont on espère résoudre l'énigme en perçant les secrets de l'intimité de nos prédécesseurs. C'est bien l'étrangeté de notre propre corps que révèle en retour ce décentrage historique. L'engouement pour l'histoire du corps est l'une des figures de notre souci constant à son égard.

Dégager les enjeux de ce type d'histoire est donc propice à éclairer certains aspects du rapport contemporain au corps dans la civilisation. L'intérêt porté à l'histoire du corps est initié depuis plusieurs décennies déjà, mais semble aller croissant, et ce que révèlent précisément les historiens, c'est qu'en ce qui concerne l'histoire du corps, les évolutions sont lentes. Faire l'histoire de cette historicisation du corps paraît devoir nous introduire aux problématiques actuelles que

pose avec insistance *notre* corps. « Actuelles » ou plutôt « inactuelles » au sens nietzschéen du terme – si être « inactuel », ce n'est justement pas se situer hors du temps et de l'histoire, mais ressaisir les conditions mêmes de l'histoire et de sa propre historicité.

Comment l'historicisation du corps est-elle devenue possible, et de quel rapport au corps fait-elle symptôme ?

La généalogie signe la ruine du corps

À la question de savoir comment le corps est devenu un objet de recherche historique, Jean-Jacques Courtine répond en dégageant une série de points de rupture décisifs au xx^e siècle : la psychanalyse freudienne, la phénoménologie d'Husserl et Merleau-Ponty, l'anthropologie de Mauss, les luttes politiques des années 60, et enfin le « renversement nietzschéen du lien entre corps et sujet » opéré par Foucault.

Et il nous semble en effet nécessaire de rendre justice à Nietzsche, que sa méthode généalogique érige en véritable initiateur de l'histoire du corps. Une filiation s'impose de la méthode généalogique nietzschéenne – dont Foucault a repris le programme à son propre compte – aux historiens du corps qui en sont les héritiers.

Qu'est-ce que la « généalogie » ? Dans son célèbre texte « Nietzsche, la généalogie, l'histoire »², Foucault oppose la généalogie comme recherche « grise », méticuleuse, patiente et érudite, à la grande Histoire linéaire et téléologique. La généalogie est histoire effective qui ne porte pas son regard vers les lointains, mais examine au plus près la vie du corps. En effet, la provenance de nos valeurs, institutions, etc., qui est l'objet propre de la généalogie, « tient au corps ». Mais ce n'est pas seulement l'histoire qui doit se faire corporelle ; le corps lui-même est rendu à son historicité : « la généalogie [...] doit montrer le corps tout imprimé d'histoire, et l'histoire ruinant le corps. » Que signifie cette ruine du corps sinon la mise en évidence que le statut de l'être même du corps est problématique ?

Si nous sommes prêts à concéder l'historicité de nombreuses choses, « nous pensons en tout cas que le corps, lui, n'a d'autres lois que celles de sa physiologie et qu'il échappe à l'histoire ». C'est bien cette évidence du corps substance, du corps vivant, substrat identique à

lui-même à travers l'histoire que mettent en cause la généalogie et à sa suite l'histoire du corps. Sa résolution historique vaut dissolution. Le corps n'a pas d'essence, il n'« est » pas, – pas même une matière première qui serait ensuite, comme après-coup, investie et modelée par une causalité historique qui ne l'atteindrait qu'en surface. Et la question se pose de savoir si une histoire du corps n'induit pas nécessairement un tel historicisme radical (un « tout est historique ») ne laissant aucunement subsister une supposée « nature » ou « vie » du corps s'y dérochant.

Des usages de l'histoire du corps

Nietzsche et Foucault opèrent tous deux un usage épistémologique du corps, en posant pour exigence de prendre « le corps pour fil conducteur » de la pensée. Le corps est principe d'intelligibilité : c'est depuis le corps et en vue du corps que l'histoire s'explique. Mais il convient de ne pas gommer l'usage polémique également discernable dans leur invocation du corps. Le corps fait figure d'arme dans les stratégies discursives de ces deux penseurs. Nietzsche et Foucault font un usage du corps adapté, chaque fois, à des enjeux philosophiques, politiques ou éthiques particuliers, mettant, selon les besoins, un accent réductionniste sur sa matérialité palpable, ou à l'inverse sur son être tissé de langage et de représentations. L'appel aux corps dans leur diversité, leur dispersion, leurs assujettissements est opposé au mirage du sujet libre et maître de lui-même, à l'unité illusoire du moi et de la conscience. Il est clair que la valorisation du corps et la critique du sujet classique sont corrélatives. La promotion du corps permet de court-circuiter l'ordre de la conscience et des représentations. Ces multiples *usages* du corps sont justement rendus possibles par le caractère inassignable de l'être du corps. On a cependant parfois le sentiment que le corps devient un concept opératoire dont sont attendus certains effets, et rien d'autre.

Pour que l'héritage nietzschéen porte ses fruits, il fallait sans doute que Foucault laisse un blanc là où Nietzsche pose la « volonté de puissance », et qu'il réhabilite le travail positif de l'historien. Mais la généalogie foucauldienne ne se veut pas une histoire « neutre » : elle constitue des fictions historiques à visée politique. Pour qu'à son

tour l'héritage foucauldien soit fructueux, il fallait sans doute que les historiens nettoient l'histoire du corps, sinon de tout perspectivisme, du moins de ses résidus polémiques.

L'impossible histoire morcelée du corps

La vaste enquête, menée sous la direction d'Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello dans leur passionnante *Histoire du corps*, manifeste à quel point l'étude du corps comme objet historique oblige à mobiliser une multiplicité de savoirs, à faire varier les approches, les méthodes et les épistémologies. À l'histoire des conditions matérielles d'existence, qui tâche de cerner le corps dans ses pratiques quotidiennes et sa densité de chair et de sang, se superpose l'histoire des différents régimes d'images et de croyances auxquels le corps fut soumis – corps ainsi dévoilé dans son statut de fiction culturelle.

Les historiens sont confrontés à la difficulté d'opérer une synthèse entre le corps concret et le corps représenté ou fantasmé, le corps-objet et le corps-sujet, le corps individuel et social, ou encore le corps productif et le corps jouissant. L'histoire du corps s'appuie donc sur des indices disparates et hétérogènes n'appartenant pas à un même ordre de référence. C'est que « cette hétérogénéité est constitutive de l'objet lui-même. Elle est indépassable et doit être retenue en tant que telle dans une histoire du corps »³, indiquent les auteurs.

S'impose finalement le constat « inactuel » que les conditions historiques et épistémologiques d'une histoire du corps résident précisément dans l'éclatement de son objet, le « devenir morcelé du corps »⁴ en marche dans la modernité : l'impossible synthèse de cette histoire du corps en fait symptôme.

1 • Voir par exemple : Michela Marzano (dir.), *Dictionnaire du corps*, Paris, PUF, 2007 ; Bernard Andrieu (dir.), *Le dictionnaire du corps : en sciences humaines et sociales*, Paris, CNRS éd., 2006 ; Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine, Georges Vigarello (dir.), *Histoire du corps*, 3 tomes, Paris, Éditions du Seuil, 2005-2006.

2 • Michel Foucault, *Dits et écrits* I, p. 1005-1024.

3 • *Op. cit.*, tome 1, Préface, p. 10.

4 • Jacques-Alain Miller, « Biologie lacanienne et événements de corps », *La Cause freudienne*, 02/2000, n°44, p. 11.

LE CORPS DÉGAGÉ

par Raphaël Edelman

Ce qu'il en est aujourd'hui de notre corps est assez exceptionnel, étant donné la densité des prothèses qui s'y sont adjointes. Notre corps conduit des véhicules, traverse des espaces à grande vitesse, écoute et voit à distance. Au corps entendu comme ce qui occupe l'espace immédiat autour de nous, il faut adjoindre ce corps aux organes tentaculaires et extensibles, connectable aux hypercorps que sont les différents médias artificiels. Par l'universalisation de la technique, le corps s'est engagé comme jamais auparavant, selon des modalités qui nous échappent encore. L'engagement dont nous parlons ici n'est pas le simple investissement dans une lutte politique. C'est le fait d'être de toute façon engagé, d'appartenir à un monde, de lui donner vie par son activité, d'y participer, d'en témoigner et d'y parler. Quelle que soit donc la forme de notre engagement, même dans le plus profond retrait, celui-ci est inéluctable. La question qui se pose alors n'est pas *faut-il ou non s'engager ?* mais plutôt *comment sommes-nous vraiment engagés ?* Nous avons peut-être aujourd'hui le sentiment d'être des citoyens du monde, d'appartenir à un village global, de vivre au rythme des événements mondiaux, comme si nous étions dans le cercle du voisinage. La mondialisation serait de la sorte celle de chacun de nous ; nous serions tous à la fois ici et là-bas. Cette illusion mérite d'être déconstruite et critiquée, non seulement en remettant en cause la fiabilité de l'hypercorps qui nous servirait de révélateur neutre, mais en montrant également que nous perdons l'engagement que nous devrions avoir. Nous tombons dans un simulacre d'engagement à travers une activité feinte qui revient en somme à un dégagement. Celui-ci a lieu du fait que c'est justement notre propre corps qui nous échappe.

Ce que l'on peut entendre par hypercorps, ce n'est pas seulement un instrument susceptible de modifier notre perception, comme la lunette astronomique ou le microscope. C'est le fait qu'un instrument unique serve à diverses personnes, comme si plusieurs personnes utilisaient le même organe. Un train est un hypercorps, puisqu'il est les jambes de plusieurs personnes à la fois. La télévision est un hypercorps puisqu'elle est l'œil de millions de personnes. Un journal en papier est, d'une certaine façon, un hypercorps. Internet est aussi un hypercorps, même si l'individualisation y redevient possible. Le problème de l'hypercorps est le même que celui de l'instrument ou de l'organe. Il n'offre qu'une approche partielle et partiale. À l'hypertrophie d'un aspect des choses qu'il propose, répond l'atrophie d'autres aspects. Déjà, la lunette agrandit une portion de la réalité mais restreint le champ de vision. L'hypercorps en tant qu'il est sélectif est un instrument de domination, de domestication, dès lors que certains déterminent ce qui peut ou non être perçu par les autres. Ainsi engage-t-il notre corps en politique d'une certaine façon, médiatisant un conflit ici, en estompant un autre là. De plus, l'hypercorps est un instrument de perception à distance, mais aussi d'action à distance. La sélection de la perception est accompagnée de celle de l'action.

On peut remettre en cause la réalité de l'engagement du corps en soulignant par ailleurs son repli dans la sphère privée. Si la vie publique est de plus en plus observable dans le lieu privé – au point que tout le monde peut surveiller, au moins partiellement, tout le monde – cela ne signifie pas pour autant que tous ceux qui sont pris dans cette surveillance ont une capacité de changement sur la vie publique. Il se crée plutôt l'illusion d'un engagement dès lors que la perception est partout immiscée alors que l'action ne saurait y répondre. Certes, on cultive le sentiment que chacun peut intervenir dans la cité. C'est le cas par exemple lorsqu'on répond à un sondage ou qu'on participe à un forum de discussion sur le web. Mais cette expression est subordonnée à des questions induites ou des tirages au sort. D'ailleurs, la seule action permise est ici celle de l'expression, sans qu'elle ne rencontre pour autant d'auditeur.

C'est ce que le foisonnement des blogs révèle. Et puis si le corps est engagé, c'est seulement par certains organes : l'œil et l'oreille, et plus rarement ceux de l'action : la langue et la main. On pourrait d'ailleurs dire que le corps en lui-même, en tant qu'il est vivant et non pas uniquement organique, est le grand absent de ces communications. Il n'y a là qu'une parodie de vie corporelle et, par là même, de vie spirituelle.

Dans cette perspective, le corps est surtout dérobé, désubjectivé. Il est devenu l'instrument d'un complexe technologique, médical, industriel et médiatique planétaire. Il n'y a plus qu'un vaste corps sans appartenance. À mesure que le corps est dérobé par le travail et le loisir, c'est l'être entier, le tout hylémorphique individuel qui est nié. Le désengagement du corps est son enrôlement involontaire dans la vaste machine productrice qui dégage toujours plus de richesse abstraite. Le corps n'existe plus comme instrument. Il ne peut être engagé, puisqu'il est au contraire ce qui sert de relais à la manipulation dont l'hypercorps est le moyen. Voici qui ne peut plus faire de ce qu'il reste du corps qu'une entité symptomatique ne se manifestant qu'à travers ses troubles.

On comprend donc que l'hypercorps soit le vecteur d'une disparition de l'engagement du corps. Il se construit au détriment du corps propre. La guerre moderne, chez ses acteurs comme chez ses spectateurs, témoigne de cette expulsion hors de l'hypercorps du corps de chacun. Il n'y a qu'à voir la façon dont on peut se sentir engagé dans la guerre en Irak, alors qu'on ne fait qu'y assister passivement. Plus de corps engagé donc, car plus d'engagement réel du vivant, et plus de corps même, si ce n'est des résidus organiques déficients n'entrant plus dans la machine du travail ou du loisir spectaculaire.

On peut se demander dans quelle mesure l'idée de séparer le corps et l'esprit n'a pas permis d'effacer ce qu'il advenait au corps en en diminuant la valeur et donc la perceptibilité. C'est sans doute cet oubli qui permet sa grande adaptation aux outils. On pense avoir construit des outils adaptés à nous sans voir à quel point notre corps a dû se modeler sur l'instrument. C'est là l'essence

même du dressage et de l'éducation. Dès lors, on peut se demander ce que nous engageons de nous-mêmes dans le monde et si ce n'est pas un monde qui d'emblée nous engage, nous enrôle, nous fait jouer un rôle. Nous sommes les citoyens du monde au lieu que le monde soit notre cité. Nous vivons au rythme des événements mondiaux, non par la grâce d'outils d'action surpuissants, mais parce que nous sommes happés par la pendule du monde. Nous sommes bien ici et là-bas, nous sommes partout et nulle part, car nous ne sommes presque plus.

No limit

par Frédérique Bravin

- Polytechnique ?
- Trois mille Giga de stockage.
- Le corps des Mines ?
- Cent Giga de RAM.
- L'ENA ?
- Un processeur quintuple core à 10 GHz.

Le dernier numéro de *Sciences humaines*¹ nous apprend que diverses expériences visant à doper l'intelligence humaine au moyen de prothèses informatiques reliées au cerveau sont en cours. Pourquoi alors ne pas imaginer que l'art de l'ingénieur ou de l'homme de science sera un jour prochain remplacé par les technologies que la science mettra à notre disposition ? Nous ne sortirons bientôt plus des plus prestigieuses écoles de la République, mais deviendrons assurément des objets technologiques.

Si elle a longtemps été l'affaire d'élites, associée à un savoir et à une connaissance des lois et des phénomènes physiques, chimiques ou mathématiques régissant l'univers et le fonctionnement biologique de l'homme, la science ne se cantonne aujourd'hui plus aux livres du savoir. De l'informatique dont les technologies sont toujours plus perfectionnées, au contrôle de la natalité par la procréation médicalement assistée, en passant par l'exploration de l'univers et la sélection d'espèces végétales pour leur rendement, les progrès scientifiques sont omniprésents. Ils font partie de notre quotidien et nous en jouissons à tous égards. Du fait de la production d'objets qui prétendent assurer le bien-être du consommateur, nous accordons facilement à la science une toute-puissance dont

certains scientifiques abusent, n'hésitant pas à se lancer dans des recherches loufoques.

Du confort à l'illusion

C'est un fait, depuis le XIX^e siècle, l'innovation technologique et les avancées scientifiques ont connu une importante accélération. Cela est dû notamment à la mondialisation des échanges et au développement de l'informatique qui permet un transfert et un traitement des données toujours plus rapides. Ceci est particulièrement vrai dans le domaine des sciences du vivant : après la découverte de la structure en double hélice de l'ADN en 1953 par J. Watson et F. Crick, on peut aujourd'hui obtenir son code génétique et connaître ses prédispositions à telle ou telle pathologie.

Vulgarisation oblige, la science devient ainsi l'affaire de tous, en ce que chacun peut croire y trouver le remède à ses maux. Une petite déprime, un besoin de reconnaissance ou une envie passagère ? Rien de tel que de se faire plaisir en s'offrant l'objet de ses rêves, ou plutôt de ses lubies, car l'objet de nos rêves d'hier est vite dépassé, son impuissance vite découverte. Depuis longtemps, le besoin ne commande plus la consommation, mais l'objet prêt-à-consommer prétend apaiser les souffrances morales ou physiques, assouvir les désirs qui demeurent pourtant – c'est de structure – insatisfaits. On espère cependant que le prochain sera le bon, que la science, qui a déjà tant fait pour nous, en fera un peu plus – encore un effort !

De la responsabilité des scientifiques

La science se voit ainsi attribuer ce rôle de bienfaitrice : dites-moi quel est votre mal et je vous dirai quelle technologie utiliser. Ce n'est plus seulement sa position de référence irrévocable (« c'est prouvé, c'est scientifique ») qui donne sa valeur à la science. Non, la science n'est plus admirée comme fin, mais convoquée comme moyen, celui d'assouvir un fantasme, de procurer bien-être et plaisir au corps comme à l'esprit.

Depuis que, conjointe au capitalisme, elle nous inonde d'objets qui prétendent satisfaire la pulsion, elle se voit attribuer des compétences qu'elle n'a pas ; son champ épistémique est devenu illimité : on la pense capable de nous révéler le vrai sur le vrai. *No limit*, nous la voulons au service de notre condition bancale.

Si toutes les branches de la science sont concernées, la génétique l'est en particulier qui place le corps au centre de ses études, l'assimile à un objet qu'elle dématérialise en dissociant les éléments constitutifs. L'exploration et le décodage du génome humain sont certes fondamentaux pour la recherche médicale, mais ils ne sont pas la seule clé de la compréhension des mécanismes du vivant. Après tout, l'ADN est une molécule inerte au même titre qu'une molécule d'eau et le vivant ne se réduit pas à son ADN. Récemment, on a pourtant pu voir apparaître aux États-Unis des offres commerciales proposant, pour 1000 \$, le séquençage de son génome. Il faut croire que certains espèrent y trouver des informations sur leur qualité génétique, physique, voire intellectuelle, tout comme ils déchiffrent la liste des ingrédients sur une boîte de raviolis pour connaître leur valeur énergétique et estimer leur qualité culinaire.

C'est là qu'est le biais. C'est là que les pouvoirs de la science laissent place à ceux des scientifiques, et le progrès scientifique à l'obscurantisme. Quand « la science est de moins en moins fondamentale et de plus en plus interventionniste », la demande des patients n'est « plus de l'ordre du besoin mais du désir, voire du fantasme »².

La science n'appartient pas aux seuls scientifiques. Elle ne se réduit pas seulement à ses technologies, mais ouvre aussi à des pratiques sociales devant être soumises à une pensée critique. Il est donc nécessaire de rappeler que si certains chercheurs ont une « certitude d'innocence »³, il se pourrait qu'à jouer les apprentis sorciers, ils ôtent tout crédit à leurs disciplines. Les neurologistes vendus à la psychologie sont déjà en mauvaise passe – et c'est une biologiste qui parle. Et si

« le pouvoir de la science n'a pas de visage, [s'il] est un collectif anonyme »¹, cet anonymat est le meilleur allié de l'irresponsabilité et l'outil puissant d'idéologies dangereuses. N'allons donc pas croire que la science viendra à bout de notre misérable non moins qu'admirable condition ! Elle nous rend la vie confortable, mais jamais elle ne pensera à notre place. Aucune chance donc qu'elle ne nous soulage de notre condition d'animal raisonnable.

1 • *Sciences humaines*, n°190, février 2008.

2 • Jacques Testard et Christian Godin, *Au bazar du vivant. Biologie, médecine et bioéthique sous la coupe libérale*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 58.

3 • J. Testard (dir.), « Science et Conscience », *La responsabilité*, Paris, Autrement, 1995, p. 269.

4 • J. Testard et Ch. Godin, *op. cit.*, p. 120.

UN SUJET QUI COLLE AU CORPS

par François Monville

Sous le soleil rougeoyant du cinéma contemporain, le sujet a fondu laissant place, sur la scène désertée, à un mirage ondoyant. Dans le film *Matrix*, les frères Wachowski dessinent une *campagne hallucinée*, culture de corps humains enfermés et maintenus endormis dans un cocon métallique. L'homme, de chair et de matière, est devenu la pile à combustible, volume bio, alimentant en énergie les mécaniques qui dominent la planète. Le *monde* dans lequel les humains *vivent* n'est qu'une construction imaginée et distillée dans les cerveaux par les machines. La matrice civilise, le temps que dure une vie, pulsions, désirs et fantasmes, comme nos rêves aujourd'hui préservent notre sommeil.

Cette parabole illustre l'avenir apocalyptique d'un dualisme bien tranché, consommé depuis Descartes, qui définitivement secondarise la pensée à la matière. Nous pourrions parler d'un modèle moniste matérialiste *interfacé*. La réalité psychique se réduit à une interface, immense calcul produit par un cerveau électronique, entre le corps matériel et le monde matériel. Le monde de l'esprit est un leurre, un passe-temps, un divertissement pascalien sans possibilité d'existence d'un Pascal. Un imaginaire social aucunement mis en doute par le mythe qui n'est pas dans la matrice. Une structure sociale sans Lévi-Strauss pour la diagnostiquer. Le sujet a disparu au profit d'un homme, objet au carré, objet de son objet. Un homme image dans un monde inquestionnable car fondé sur les certitudes d'un Autre concret.

La défondamentalisation du sujet dans *Matrix* n'apparaît pas dans le style de l'œuvre, comme dans certains romans du *XX^e* siècle,

mais dans sa représentation de l'homme. Il n'est absolument plus au centre du monde représenté. Il n'est plus le fondement de la connaissance, potentialité de maîtrise de la réalité. Il n'est plus le peintre de la toile qui s'y représenterait encore dans son action de peintre organisant la représentation. Non, il est acteur dans un monde virtuel, clivé de son corps. J'y vois l'asservissement de l'homme à l'image qu'il a patiemment construite et inventée.

Artaud ne s'y soumet pas, qui veut sortir de la représentation : « Là où d'autres proposent des œuvres, je ne prétends pas autre chose que de montrer mon esprit. » Mais comment « transporter ailleurs son esprit avec ses lois et ses organes » ? Quel rapport le langage tisse-t-il avec la vie ? « L'esprit se dérobe comme les serpents, il se dérobe jusqu'à attenter à nos langues, je veux dire à les laisser en suspens. » Il sait qu'une association de mots est suivie d'une organisation des actes. L'association homme-corps-vie-mort-mortel est une suture possible du discours au vivant. « Tous les termes que je choisis pour penser sont pour moi des TERMES au sens propre du mot, de véritables terminaisons. » Artaud essaie de se détacher de l'image que la pensée se donne d'elle-même, de cette « météorique illusion », de ces « segments d'âmes cristallisés ». Tentative de déchirer la texture signifiante pour s'échapper du champ de l'Autre. Veut-il traverser le miroir de la représentation trop déterminé pour être déterminant ? « Je dis que l'Esprit et la vie communiquent à tous les degrés. Je voudrais faire un Livre qui dérange les hommes, qui soit comme une porte ouverte et qui les mène où ils n'auraient jamais consenti à aller, une porte simplement abouchée avec la réalité. »

Un siècle plus tard, claque le slogan d'une firme pharmaceutique : *Our future is in the brain*. Qui parle ? Dans *Matrix*, l'homme est objet d'un Autre concret. Aujourd'hui, l'Autre, matériellement, est place vide. Un vide très fragile, toujours voulu rempli, bientôt dense comme un trou noir. Déterminant de nouveaux vecteurs de forces aux signifiants capturés dans son champ d'attraction discursif. Déposons *brain* en son centre et nous verrons se déployer *our future* aux signifiants polarisés. Si Artaud veut désengager la vie de son esprit des mots qui le retiennent, certains discours aujourd'hui réduisent la personnalité à trois neurotransmetteurs, deux neurones

et une synapse. Plus que cela, dans quelques mots : neurone, synapse, neurotransmetteur. Si le futur est dans le cerveau, c'est que nos mots pour dire le monde appartiennent au champ sémantique de la neurobiologie. La novlangue neurobiologique pratique la politique de la terre brûlée. Elle ne laisse que des cendres quand « la vie c'est brûler les questions ». Extinction du sujet.

Le cerveau n'est plus cet organe des anatomistes, circonscrit dans l'espace, dans le moment de sa création. Le corps imaginé, interface entre moi matériel et moi spirituel est en expansion. La représentation ouvre les organes, différencie les cellules, déplie l'ADN. Le savoir s'accumule, multiplie les cibles et ouvre la porte aux causes extérieures. Les agents conçus pour y trouver une juste connexion donnent à la volonté humaine les plus précis des leviers. L'homme obtient de nouveaux pouvoirs sur la matière et son interaction avec celle-ci ne semble pas limitée. Mais alors, quelle régulation éthique de cette pratique si c'est elle qui détermine la représentation du sujet de l'éthique ? Dans cette faille se glisse *Matrix* où les lois de la matière, posées comme le *brain* en place de l'Autre, nous dictent nos représentations et sont maîtres de nos actes.

L'objet du chercheur en neurobiologie n'est pas *son* cerveau. Ce n'est pas non plus *un* cerveau tel qu'on se le représente avec les chaînes sémantiques qu'il ordonne. C'est la matière et ses lois qui déterminent une causalité. Mais l'acte que le chercheur opère sur la matière est déterminé et par nos représentations et par la structuration symbolique, mise en mots et en discours. Il y a donc un passage nécessaire par le symbolique. C'est peut-être le seul passage, dont Artaud essaie de s'échapper, où se croisent neurosciences et psychanalyse, dans leurs explorations respectives de la matière et de la psyché. Un plan clive la pratique sur la matière ou sur la psyché et la représentation que l'on s'en donne. Qui dénie le lien entre matière et pensée ? Le bûcher a permis à l'univers d'éviter l'infini et une balle dans la tête reste un moyen sûr pour retirer sa parole à un sujet. Expliquera-t-on la métaphore par une attraction électrostatique entre deux protéines qui se frôlent dans un espace liquide au temps T ? Admettons. Que penser alors du révolté qui, d'une métaphore avisée, dénonce l'état totalitaire comme une *animal farm* ? Le pouvoir politique

répressif usera-t-il des mots, du revolver ou de la révision neuronale du circuit métaphorique ? Autrement dit, à quelle place, dans ces champs hétéronomes de représentations, se situeront le pouvoir politique, le pouvoir judiciaire, et notre éthique de psychiatres (*cérébrologues*) ?

L'enjeu du débat entre dualisme ou monisme, matérialisme ou spiritualisme se pose en termes de détermination plus que de substance. Quelles lois déterminent l'apparition du sujet et posent les coordonnées de l'agir humain, celles de la matière ou celles du psychisme ? La chimère née de leur accouplement fait énigme et s'érige en gardienne fatiguée du naos où elle tente de préserver, encore, l'image de l'homme.

LA GOURMANDISE EST UN VILAIN DÉFAUT

par Damien Guyonnet

Elle : « *Tu vois mes pieds dans la glace ?* » Lui :
« *Oui.* » Elle : « *Tu les trouves jolis ?* » Lui :
« *Oui, très.* » Elle : « *Et mes chevilles tu les
aimes ?* » Lui : « *Oui.* » Elle : « *Tu les aimes
mes genoux aussi ?* » Lui : « *Oui, j'aime beau-
coup tes genoux.* » Elle : « *Et mes cuisses ?* »
Lui : « *Aussi.* »

Jean-Luc Godard, *Le Mépris*

Le corps se conjugue avec le verbe « avoir » – j'ai un corps, tu
as un corps... Est-ce une évidence ? Une transformation de
notre rapport au corps a lieu actuellement et chacun peut en faire
l'épreuve. Disons-le ainsi : il nous est de plus en plus difficile d'avoir
un corps, c'est-à-dire de l'habiter, en toute certitude et en toute séré-
nité. Lorsque ce ne sont plus les identifications idéales qui nous
orientent mais le registre de la satisfaction immédiate de l'objet
consommable, toujours interchangeable, notre rapport au corps
change, inévitablement. Désormais il nous échappe, nous joue des
tours et n'en fait plus qu'à sa tête. De même, il nous apparaît de
moins en moins unifié. La médecine le met à nu, le transperce (IRM)
et le découpe, la publicité l'habille et le bichonne, partie par partie.
Ainsi, suivant les nouveaux discours dominants, vous n'êtes plus
qu'un organe à soigner, une apparence à entretenir, ou enfin, une
oreille, un regard, une bouche à satisfaire. Mais est-ce encore
votre corps ?

La publicité à la rescousse

« Corps outragé ! Corps brisé ! Corps martyrisé ! Corps déposé, mais corps libéré, libéré par lui-même, libéré par nous, les publicitaires. » Vous qui peinez à avoir un corps, on vous en restitue un, bien formaté. Mais soyons clair, la démarche publicitaire s'inscrit dans une logique de rééducation corporelle. Elle prend acte du fait qu'avoir un corps ne va plus de soi et propose au citoyen de se le réapproprier en suivant quelques directives qui sont autant de discours pré-établis sur ce qu'est avoir un corps. Tout ceci se développe sur fond de crise d'appartenance du corps, en accentuant cette « dépossession », mais en donnant l'impression du contraire. Au moment même où l'on vous fournit les outils nécessaires pour qu'il vous appartienne de nouveau, il cesse de vous appartenir vraiment. Pire, les objets que l'on vous vend, non seulement ne délivrent aucun savoir sur votre corps, mais n'apportent aucune réponse concernant les grandes questions qui l'animent (la sexualité, la vie, la mort). L'objet, asexué et inanimé, déboussole plus qu'il n'oriente.

Des messages paradoxaux

Depuis quelques mois, des messages dits « sanitaires » accompagnent la publicité de certains produits alimentaires¹. Cela s'inscrit dans un programme d'éducation nutritionnelle pour la santé des citoyens². Ces messages, qui redoublent ceux de la publicité – redoublement dans tous les sens du terme car, rappelons-le, le slogan publicitaire délivre lui aussi un message sur le corps –, constituent selon nous une forme de « double contrainte »³, pour reprendre un concept issu des théories de la communication (des travaux de l'école de Palo Alto, dont la figure de proue est Paul Watzlawick). S'opère un décalage, simultanément, entre un contenu publicitaire (présentant par exemple de délicieuses friandises) et le message de prévention, d'information en bas de l'écran indiquant qu'il n'est pas bon pour notre santé de manger trop sucré ou de grignoter entre les repas. Les deux sont dans une certaine mesure contradictoires. Ainsi chaque publicité annonce-t-elle une chose et son contraire. Or, les conséquences pour un sujet, soumis au *double-bind* sont, selon les spécialistes de cette théorie, confusion et perplexité, ce qui peut

déboucher, toujours selon eux, sur certaines pathologies mentales. Nous voilà avertis !

Un corps paradoxal

Vous devez manger, bouger, dormir comme il faut et ce qu'il faut, nous dit-on en substance. L'injonction moderne est celle-ci : « Jouissez, mais comme il faut ! » Remarquez que dans cette société de la transparence généralisée, ce n'est étrangement pas le « qui êtes-vous ? » qui intéresse les politiques, les publicitaires, mais le « que faites-vous ? ». Ainsi, l'individu nouveau est réduit à son comportement (alimentaire, vestimentaire, amoureux...). Alors, il peut être évalué. « Que mangez-vous ? », critère qualité. « Dans quelle proportion ? », critère quantité. Et puisque les comportements sont issus d'un apprentissage, il doit bien être possible de les rectifier.

Renseignements pris, on vous délivrera des règles sur ce qui est bon pour votre corps. Au travers de ces campagnes publicitaires axées sur la santé, on considère qu'il est possible de modifier les habitudes de chacun en prônant la juste mesure, tout en préservant le prétendu facteur plaisir. Mais un autre facteur est rejeté, celui de la satisfaction pulsionnelle. Nous retrouvons finalement dans cette démarche de santé publique ce qu'Aristote préconisait dans son *Éthique à Nicomaque* : la mesure contre l'excès.

Seulement l'organe ne peut se réduire à sa fonction, encore moins à un comportement. Voyez l'anorexique, quand bien même sait-elle que la bouche entre en fonction pour l'alimentation, cet organe ne lui sert pas à manger. Elle lui assigne une fonction singulière et inconsciente. Ainsi ne souffre-t-elle pas d'un soi-disant « trouble du comportement ». De même, dirons-nous à titre de provocation, que le fou qui ne mange plus, du fait d'une voix qui le lui interdit sous peine de subir les pires atrocités, a un comportement logique et approprié.

Le plus beau des discours

Finalement, quel discours sur le corps trouverait encore grâce à nos yeux ? Quel serait le plus beau traitement du corps ? Quel discours tissé de semblant sied encore à ce corps si malmené ?

Ne serait-ce pas le discours amoureux dont Roland Barthes a su si bien isoler des fragments et qu'un film comme *Le Mépris* effleure si justement ? Un homme, une femme dans la pénombre, un miroir ; un fond sonore signé Georges Delerue. Moteur, reprenons la scène :

Elle : « *Tu vois mon derrière dans la glace ?* », lui : « *Oui.* » Elle, diablement insistante : « *Tu les trouves jolies mes fesses ?* » Lui, diablement... : « *Oui, très... Ça va.* » Puis sont évoqués les seins, leurs pointes mêmes, puis les épaules et le visage, enfin la bouche, les yeux, le nez, les oreilles. Et la jeune femme de conclure : « *Donc tu m'aimes totalement.* » Lui : « *Oui, je t'aime totalement, tendrement, tragiquement...* » Elle : « *Moi aussi Paul.* » Si Camille dresse l'inventaire de ses bouts de corps, c'est tout simplement pour être aimée dans un au-delà et comme totalité. C'est le miracle de l'amour. Et qui mieux que Brigitte Bardot pouvait, à l'époque de la croissance naissante, offrir au spectateur avide, comme en contre-pied, un corps fait pour l'amour et non pour la simple consommation de l'objet ?

1 • Ils sont au nombre de quatre : « Pour votre santé, mangez au moins cinq fruits et légumes par jour » ; « Pour votre santé, pratiquez une activité physique régulière » ; « Pour votre santé, évitez de manger trop gras, trop sucré, trop salé » ; « Pour votre santé, évitez de grignoter entre les repas ».

2 • Lancé en janvier 2001, le Programme national nutrition santé (PNNS) s'appuie largement sur les travaux du Haut comité de santé publique de 2000 (HCSP) au sein duquel s'inscrivent les actions menées par l'Institut national de prévention et d'éducation pour la santé (Inpes). Programme, Haut comité, Institut, la chose est sérieuse.

3 • La double contrainte (*double-bind*) consiste en une communication marquée par deux messages de niveaux différents et non congruents. Par exemple, gronder un enfant tout en lui souriant. Dans la même logique, nous avons « l'injonction paradoxale » où se retrouve un message qui, en même temps, nie ce qu'il affirme et affirme ce qu'il nie. Par exemple, « Sois spontané ! », ou encore, « Arrête d'écouter les personnes qui te donnent des ordres » (voir les travaux de Lydia Fernandez sur l'approche systémique, disponibles sur Internet).

VIVE LA RÉPUBLIQUE !

par Anaëlle Lebovits

Ce texte reprend l'intervention d'Anaëlle Lebovits au Forum Extraordinaire du Nouvel Âne qui s'est tenu au Centre de conférences du Méridien-étoile le 24 novembre 2007 « Contre le tout-quantifié et le fanatisme du chiffre ».

On quantifie les connaissances de nos petites têtes blondes (10/10 quand ils ont bien travaillé), le prix du baril de pétrole (94 dollars, le 17 novembre dernier), le temps qu'il faut pour surmonter une trop longue difficulté d'être (6 mois de traitements biologiques quand c'est la première fois), les chances d'être de gauche ou de droite quand on sera grand (c'est selon le comportement qu'on avait à la crèche), le capital sympathie des nouvelles stars (plus de 50 % pour Julien Doré). Les chiffres, ça compte !

Il n'y a qu'à voir pendant la dernière campagne présidentielle. Je ne sais pas pour vous, mais pour moi, difficile d'oublier ce moment de tension entre les candidats à la présidence de la République lors de leur débat télévisé. Il s'agissait de savoir la part du nucléaire dans la production d'électricité en France. Certes, la bagarre avait été provoquée par la question de la candidate au candidat. N'empêche, on n'aurait jamais imaginé un affrontement pareil pour une histoire de chiffres. La tension a marqué les esprits. Pourquoi aucun des deux présidentiables n'a-t-il pu se résoudre à dire : « Bien, laissons cela, j'ignore le chiffre exact, mais au diable les chiffres, voilà quelle est ma réponse politique... » ?

Concédonsons qu'il est parfois fort utile de connaître les chiffres pour traiter les dossiers. Mais enfin, la connaissance des chiffres n'est pas une garantie ! Les journaux révélaient d'ailleurs, dès le lendemain de l'incident, que ni Mme Royal, ni M. Sarkozy n'avaient su donner le chiffre requis par les circonstances. Pourquoi a-t-il pu leur

sembler moins risqué de donner un chiffre – fût-il erroné – que de s'abstenir d'en donner un ? Il faut croire que là est le sérieux. Les chiffres, ça donne confiance. On suivrait n'importe où quelqu'un capable de donner des chiffres. C'est en tout cas ce qu'on peut déduire de l'obstination des candidats à faire entendre qu'ils connaissent les chiffres, et donc étaient capables de traiter les dossiers.

En vérité, tout n'est pas quantifiable. Et ce qui n'est pas quantifiable, c'est précisément le vivant humain. Ce qui est l'œuvre et l'apanage de l'homme comme tel se dérobe à la quantification : les sentiments, la poésie, la musique, la littérature, le courage, le plaisir et la loyauté, la beauté et l'engagement, la douleur et la croyance – et j'en passe.

Prenez l'amour. Il y a ceux qui content fleurette, ceux qui aiment, un peu, beaucoup, passionnément, ceux qui aiment à la folie ou pas du tout. Pour un peu, ils poussent la chansonnette. On a encore vu peu de gens aimer à 10 contre 1, comme dans les courses de chevaux. Et « La science de l'amour » de Charles Cros a surtout été écrite pour faire rire. Car, il faut bien dire qu'en matière d'amour, les chiffres, ça manque de poésie. Et manquant de poésie, ça manque peut-être aussi un peu de vérité.

Mais d'où vient cette idée qu'en matière de vérité précisément, ce sont toujours les chiffres qui ont raison, que là où il y a des chiffres, il y a *la* raison ? Sans doute du fait que l'objet de la quantification, l'objet réellement quantifiable, fait rarement mentir ceux qui l'ont quantifié. Car il est traité cet objet comme une chose inerte ou une machine ; et une chose inerte ou une machine – même très évoluée – ne peuvent apporter de démenti à celui qui lui applique un calcul.

Descartes, père de l'espace géométrisé, indiquait que la *res extensa*, l'étendue, se quantifie. Ses études épistémologiques l'ont porté à la quantification potentielle de tout corps ; ce faisant, il a ouvert la voie de la science moderne. Toute étendue devient avec lui mesurable. Mais il précise : tout corps étendu est mesurable – le corps de l'homme y compris – pourvu qu'un esprit n'y souffle pas, ou plutôt qu'on le traite *comme si* un esprit n'y soufflait pas. Qu'est-ce à dire, sinon que seul le corps dans lequel aucune âme n'est venue se loger peut se voir attribuer une valeur mesurable ? Les corps étudiés par la science sont des corps amorphes, sans âme, – *mis à part leur âme*.

Ils sont quantifiables, divisibles, mesurables... au même titre qu'un cadavre duquel l'âme s'est évaporée. De ce point de vue, il y a une proximité de l'objet quantifié au cadavre. Ils sont tous deux traités « mis à part leurs âmes », l'un en droit, l'autre en fait. Reste que le vivant à qui un esprit donne forme, ce vivant qui n'est pas réductible à son organisme, ne se prête pas à la mesure. Il se dérobe à la science, y est rétif. Et Descartes le savait. Avec ses *Passions de l'âme*, on est à cent lieux des prétentions de ceux qui s'emploient à mesurer les affaires humaines, comme si un corps informé par un esprit se traitait comme un corps sans esprit. Là où il y a l'homme comme tel, plus rien ne peut faire l'objet d'un calcul.

Nos quantificateurs zélés pourraient apprendre de Descartes qu'un discours produit son objet, que n'importe quel discours n'est pas applicable à n'importe quel objet, que l'homme en particulier ne peut faire l'objet d'une quantification qu'à y perdre son âme. Voilà pourquoi le calcul légitime ne ment pas, mais voilà aussi comment on veut souvent faire parler les chiffres à la place des hommes, et, ce faisant, on les fait mentir, ces chiffres, – à l'occasion, on les truque. « Il y a trois sortes de mensonges, énonçait Disraëli : le mensonge, le pieux mensonge et la statistique. » De fait, la quantification ment, 1) quand son objet est rétif à la mesure, et 2) qui découle de 1), quand elle prétend que le chiffre saisit son objet intégralement.

Il n'y a donc rien à attendre des approches quantifiantes qui s'aventurent au-delà des limites où elles sont légitimes, sinon qu'elles nous traitent comme déjà morts. J'ai surpris un jour quelques bribes d'une conversation entre une dame d'un certain âge et d'une autre culture, et un jeune homme affable. Le jeune homme demande à la dame : « Combien avez-vous de petits-enfants, madame ? » Elle lui répond sèchement : « 4 ». L'importun ayant passé son chemin, sa petite-fille, qui avait assisté à la scène, s'enquit : « Mais tu en as 10, n'est-ce pas ? » Et la dame de lui répondre : « Tu apprendras, ma chère enfant, que chez nous, on ne dénombre pas les vivants, ça porte malheur. » Il y a quelque chose de loufoque dans cette réponse superstitieuse. Mais il y a aussi une certaine justesse dans les paroles de cette femme, au demeurant fort peu cartésienne : les hommes, tant qu'ils sont vivants, ne passent pas, ne doivent pas passer à la

comptabilité. Alors, se résoudra-t-on à être citoyen d'une République de cadavres ? Et pour avoir l'air crédibles, nos hommes et femmes politiques s'obstineront-ils encore longtemps à nous parler chiffres, toujours et encore ? Si les chiffres sont un outil utile et parfois indispensable, qui peut croire que les chiffres, c'est le sérieux en politique ?

Cette République de cadavres qui se profile derrière les chiffres dont on nous repaît à tout propos, certains artistes la voient poindre. Antoine Schmitt, Brigitte Jaques-Wajeman, Orlan, Emmanuel Demarcy-Mota sont là, qui ne se résolvent pas à ce que les affaires humaines fassent l'objet de quantification. D'autres produisent un art moins engagé, ou en tout cas qui ne se sait pas engagé : je pense à Gunter Von Hagens.

Est-il d'ailleurs vraiment artiste, cet homme ? Il dit parfois n'être qu'anatomiste, mais affirme par ailleurs œuvrer à « la symbiose entre l'art et l'anatomie ». Ce qui est sûr, c'est que ses œuvres font une apparition dans le dernier James Bond, *Casino Royale* – c'est donc du sérieux ! L'agent secret de Sa Majesté doit récupérer une clé qui lui permettra plus tard de sauver le monde, et son héroïsme le mène dans une salle d'exposition où trônent les productions de Gunter von Hagens. Cet « artiste » qui est par ailleurs médecin, et que l'on surnomme « le docteur la mort », a mis au point une technique de conservation des corps connue sous le nom de *plastination*. Ses corps plastinés, écorchés, que plus un centimètre de peau ne recouvre, il leur donne des postures de la vie quotidienne : celle du joueur d'échecs, celle du basketteur ou du joggeur. Sa pièce maîtresse est un homme plastiné à la posture altière, monté sur un cheval lui aussi plastiné. L'artiste compare volontiers ce chevalier qui a des allures de spectre au roi des Aulnes « chevauchant à travers nuit et vent ». Voilà une armada de morts qui se présentent à notre regard comme des vivants, voire même des héros. Et je trouve, moi, que cet artiste-anatomiste et ses œuvres, qui rencontrent un succès mondial, interprètent les adeptes du tout-quantifié. Je conclurai donc là-dessus : dans un monde où seuls les chiffres parlent, dans un monde où l'on fait parler les chiffres plutôt que les hommes, dans ce monde-là, les héros ne sont pas des James Bond qui roulent en Aston Martin, mais des cadavres d'hommes portés par des cadavres de chevaux.

LES MÉTAMORPHOSES DE STAKHANOV

par Deborah Gutermann

Les Dieux du green

« *We know what it takes to be a Tiger.* » Tel est le slogan qui accompagne la photographie de Tiger Woods figurant sur la première page du site internet du groupe *Accenture*. Face au joueur de golf, une ligne blanche dessine le trajet de son regard, rivé sur son objectif – le trou. Et cette légende : « distraction 0 % ». L'idéal de maîtrise absolue qui doit animer tout salarié soucieux de sa réussite et de son efficacité s'incarne ici dans le célèbre champion du *swing* et du *put*. Le groupe organise chaque année des « *Open Days* » destinés à faire découvrir le métier de consultant aux jeunes diplômés. Confrontés le matin à une mise en situation où il faut lutter contre l'ennemi – « le temps » – les apprentis consultants participent ensuite à un tournoi de golf. Le rythme de la journée fait alterner l'épreuve morale et mentale à la dépense physique non pas conçue sur le mode du dévouement, mais de la mesure, comme un prolongement exact du programme de la matinée, qui change le terrain de la performance sans en modifier l'exigence. « L'efficacité sans stress » trouve là sa pleine expression. L'image de Tiger Woods, *self made man* promis à être le premier sportif milliardaire de l'histoire, permet de contempler de loin en loin le résultat vers lequel tend l'effort : l'ascension sociale et la réussite financière, dans le respect du bon goût. L'exemple paradigmatique proposé par le consultant nous conduit à nous interroger sur les moyens déployés par les techniques managériales pour promouvoir un corps à même de lutter contre le temps et l'idéal du dépassement de soi dans un contexte où les souffrances au travail sont de plus en plus dénoncées.

Le triomphe de la volonté

Certaines maisons d'édition spécialisées dans le management et la communication, telles que les Éditions d'Organisation, se dotent de collections consacrées au développement personnel. La plupart des ouvrages conçus pour ces rubriques convoquent des courants obscurs de la psychologie et sont le fruit de l'élaboration de consultants ou de coachs chargés de formations en entreprise. Ils sont en bonne place sur les étals des grands magasins étiquetés « bien-être ». À titre d'exemple, Marie-Claude Nivoix et Philippe Lebreton, tous deux détenteurs d'un « master PNL » – programmation neuro-linguistique – et consultants formateurs, sont les auteurs de *L'efficacité sans stress*, ouvrage qui propose au lecteur de « sortir de la frénésie » du « toujours plus, toujours mieux, toujours plus vite », « pour préserver son efficacité, sa santé, sa carrière » et tirer le meilleur parti de soi. Trois injonctions résument la clé de cette bénéfique rentabilisation : « réussissez vos objectifs », « mobilisez toutes vos ressources – réconciliez-vous avec votre corps, apprivoisez vos émotions, choisissez vos pensées », et enfin « faites de votre temps un allié ». Ce ne sont ni l'angoisse, ni l'inconscient, ni l'épuisement qui pourraient faire trébucher une volonté de fer. La technique PNL, née dans les années 70 de l'association des travaux du linguiste John Grinder et de l'informaticien Richard Bandler, associe la neurologie, la linguistique et les sciences cognitives. Peu connue en France et ignorée par l'Université, c'est seulement dans le champ du « développement personnel », et sous la plume des « formateurs » qu'elle trouve ses émules. Sans doute parce qu'elle propose des outils qui collent parfaitement avec la logique du management : le « recadrage » rapide de l'individu afin d'atteindre « l'excellence en matière de communication ». But que chacun peut atteindre, puisqu'il n'y a pas, selon cette technique, d'échec, mais seulement des réussites potentielles ou inachevées. Les exigences du monde de l'entreprise sont ré-insufflées par un tour de passe-passe qui consiste en une dénonciation feinte de la logique du dépassement de soi pour en obtenir l'intériorisation par le salarié. La création des rubriques « bien-être », « développement personnel », apparaissent finalement comme les relais des stratégies managériales

visant à optimiser le rendement du capital humain par instrumentalisation de la souffrance au travail.

La saveur du chronomètre

L'augmentation de la productivité du travail est ainsi une préoccupation constante des ouvrages destinés au « bien-être ». Dans *Parlez-vous le langage du corps ?*, paru dans la collection « Self Help » des éditions Leduc.s, Gordon R. Wainwright, consultant en ressources humaines, élabore des exercices qui visent à augmenter la rapidité de la communication. « Choisissez une activité. N'importe laquelle fera l'affaire : lire, écrire des lettres ou des articles, aller à la station de métro, laver la voiture. [...] Ensuite, dans la semaine, chronométrez ces activités [...]. À chaque fois, tâchez d'être un peu plus rapide. Inutile de se donner beaucoup de mal, essayez simplement de battre un petit record personnel à chaque fois et notez l'évolution, s'il y en a une. »¹ La quantification et l'évaluation sortent du domaine professionnel pour s'ériger en modèle de la vie quotidienne. Conçus sur un même mode productif, le temps de loisir et le temps de travail ne font plus qu'un. La discordance qui préexistait, et opposait jouissance et contrainte du temps, s'annule pour faire régner la seconde. L'exercice part de l'exemple de la rationalisation du temps consacré aux activités quotidiennes pour servir ensuite de modèle à la gestion du temps de travail. Ce faisant, l'auteur tente de donner l'illusion d'une désaliénation par le gain de productivité. Après avoir indiqué que l'on peut augmenter sa vitesse de lecture de « 100 % en comprenant aussi bien »², l'auteur note : « un cadre moyen passe environ 35 % de son temps au travail à communiquer d'une manière ou d'une autre. S'il travaille huit heures par jour, il s'agit donc de trois heures. Une amélioration de la vitesse de 50 % libère du temps, ce qui permet de lire trois journaux au lieu de deux, ou d'écrire trois dépêches, de passer trois coups de téléphone et ainsi de suite, au lieu de deux. » Et de conclure : « Dans un monde en changement rapide et constant, il est impératif de savoir créer du temps. Pour être capable de se modeler selon ces changements, il faut savoir accélérer, sans quoi on risque de se retrouver en queue de classement. »³ L'adaptabilité de l'individu est la clé de la rentabilité et de l'utilité

sociale. Quiconque souhaite éviter la déchéance est donc invité à devenir son propre coach et à s'auto-évaluer. La conception de l'humain sous-tendue par ces conseils est pleinement révélée dans ce dernier exercice : « Faites une liste de toutes les personnes que vous croisez dans la journée. Faites bien attention à n'en oublier aucune. Ensuite, classez-les en amis, famille, connaissances, inconnus et non-personnes (personnes telles que les serveurs, les chauffeurs du bus, le personnel de la cantine, etc., avec lesquelles l'interaction est purement fonctionnelle). Quel est le schéma de vos échanges quotidiens ? Passez-vous autant de temps que vous le souhaiteriez avec vos amis et votre famille ? Si ce n'est pas le cas, y a-t-il un moyen d'y remédier ? »⁴ La « queue de classement » brandie comme une menace dans l'exercice semble avoir déjà fait ses victimes et ôté toute humanité aux salariés exerçant une profession subalterne. Qualifiées de « non-personnes » du fait du peu de rôle qu'elles ont dans la communication, elles plantent le décor des ombres que croise le valeureux cadre pressé. Si ce dernier conclut qu'il n'a pas suffisamment vu ses proches, quelle solution devra-t-il adopter ? Chronométrer, minuter, mesurer le temps de chaque chose, comme si la belle faucheuse pouvait être bernée.

1 • G. Wainwright, *Parlez-vous le langage du corps ?*, Paris, Leduc.s, 2007, p. 135.

2 • *Ibid.*, p. 135.

3 • *Id.*, p. 136-137.

4 • *Id.*, p. 197.

GESTION DU STRESS AU PAYS DES COQUILLARDS

Reportage
par Martin Quenehen

« 80% des Français disent souffrir de stress » déclare Bernard¹, un gendarme bâti comme une statue de l'île de Pâques aux proportions étrangement inversées. « C'est vrai, moi je me sens stressé », lance un cadre d'entreprise quinquagénaire, pour l'encourager. Un silence suspicieux entoure cette confidence. À cette heure de la matinée, tout le monde n'est pas encore désinhibé. Dans la salle de réunion de l'École militaire, une poignée de journalistes et de responsables des ressources humaines de grandes entreprises écoutent, un brin éberlués, le musculeux conférencier en treillis *casual* leur prodiguer un cours de physiologie. Le stage s'intitule : « La gestion du stress par des experts du GIGN ».

L'invitation de l'entreprise DCI² était pleine de promesses. Une certaine Coralie Jolly y avait écrit : « Nous vous attendrons donc à l'entrée, et en baskets ! » C'est donc chaussés comme des marathoniens que les stagiaires se sont présentés de bon matin sous un porche barré de l'inscription « Artillerie », pour se voir éclairer par deux anciens du GIGN, le géant Bernard et son compare râblé et tatoué façon maorie, Étienne. Inconditionnel de la PNL – programmation neuro-linguistique – Étienne butte sur les mots. Échappant à la contemplation de sa coupe de cheveux limite tecktonik, je tente de me concentrer sur son discours et apprends que l'humanité se divise en trois catégories : les visuels, les auditifs et les kinesthésiques. Étienne nous explique comment établir un dialogue constructif avec chacun d'eux : au premier, vous direz : « j'entends bien ce que tu me dis », ou encore : « parlons-en », au second dites plutôt : « ah ouais,

je vois parfaitement ce que tu veux dire » ; quant aux kinesthésiques, il faut leur parler la main sur l'épaule. Subtil. Une DRH joue les trouble-fêtes : « Il n'y a tout de même pas que la PNL ! » Bernard vient à sa rescousse : « On n'entend pas faire de vous des experts qu'on n'est pas nous-mêmes. » Et le Moaï prend le relais, avec une élocution un peu plus fluide. Qu'est-ce que le stress ? « Une maladie. » Et l'orateur d'énumérer une demi-douzaine de fois les différents stades de cette pathologie : « phase d'alarme, phase de résistance et enfin phase d'épuisement ». C'est un docteur canadien³ qui l'a dit, nous explique le gaillard, donc c'est vrai. Personne ne songe à broncher : il ne fait pas bon contredire un hybride des œuvres d'Arno Breker et des Jivaros. En bon auditif, je tends l'oreille. Le stress est à l'origine de tout, c'est l'alpha et l'oméga de la souffrance humaine, c'est le mal des maux, qui provoque « les ulcères, le cancer, les infarctus et pour finir, la mort ». Mais, il faut « relativiser, c'est vraiment le maître mot ». Et manger du magnésium. Bernard nous recommande de courir en acheter à la pharmacie du coin au sortir du stage. Quand soudain, une lumière intense vient éclipser le soleil noir de la mélancolie : Bernard va nous montrer comment changer toute cette négativité en « stress positif ». C'est l'heure des travaux pratiques.

Tout commence par une distribution de coquilles. Étienne nous invite à passer aux toilettes pour les enfiler sous notre pantalon. « Ou vous les mettez dessus, par praticité. Mais ça fait un peu Stanley Kubrick. » « Pourquoi les coquilles ? » s'enquiert un stagiaire craintif. « Un coup dans les parties génitales masculines ou féminines est destructeur », lui explique Étienne. « Mais on n'a tué jamais personne... sauf Bernard », ironise-t-il.

L'échauffement peut débiter. Coups de pieds dans le vide, assouplissements et pompes poings fermés, les jointures écrasées sur le carrelage froid de la salle de réunion. « Le but, c'est de se connaître soi-même dans des situations stressantes pour pouvoir réagir. On va se dire : oui, je suis capable », explique Étienne. Mes phalanges me disent pourtant le contraire. Les participants forment ensuite un cercle autour de Bernard, qui désigne sur un cobaye un brin effrayé les parties du corps que l'on doit toujours viser (tempes, base du nez,

carotide, foie, flancs, articulations...). Au beau milieu d'une phrase, le gendarme lui décoche un grand coup de pied dans les testicules. « Ah ! » s'écrie le cobaye. « Ben quoi, tu portes une coquille ! » « Justement, elle ne semble pas très efficace... » « Ok, on ajuste les coquilles ! » s'amuse l'instructeur. Le cobaye rentre dans le rang en souriant d'un air pincé. Puis nous formons des binômes. Et la gestion du stress commence véritablement... par une longue séance de coups de pieds dans l'entrejambe. La jeune femme qui me fait face, culottée d'une coquille féminine, semble gênée aux entournures. « Faut se lancer », lui dis-je, bravache, tout en esquivant nerveusement ses coups. Instinct de survie. Une sueur froide me coule dans le dos. Je ne peux me résoudre à lever le pied sur elle. Changement de partenaire. J'encaisse deux coups bien placés. Je n'ai jamais été aussi stressé. Étienne m'arrête avant que j'aie le droit de réduire en miettes l'appareil reproducteur de mon nouveau camarade de jeu. Car c'est le moment d'ouvrir « les portes de l'enfer », annonce l'expert sur un ton mélodramatique. Pourquoi ce nom ? « Parce que vous allez faire l'expérience de la fatigue extrême. Alors, vous nous faites signe avant l'arrêt cardiaque ! » Nous jouons désormais par groupes de trois : le premier passe une corde autour de l'abdomen du second, qui, bien que retenu et tiré vers l'arrière, doit venir frapper la « patte d'ours », une protection que le troisième a enfilé comme un gant. Au bout de quelques minutes, j'ai le ventre strié de traces rouges et brûlantes, comparables à une abominable variété de zona. Sans doute faut-il vaincre le stress par le stress...

Pour finir, nos gendarmes nous délivrent une petite leçon de *Krav Maga*, le « combat avec contact » d'origine israélienne. Premier exemple : on enfonce son ou ses pouces dans les orbites de l'agresseur. Après la démonstration, le cobaye a les yeux rouges. Nouvelle démonstration avec un escogriffe efflanqué du *Parisien* : après avoir porté atteinte à sa virilité, on le frappe aux genoux, et lui tire les cheveux qu'il a hirsutes et fort longs. Grimaçant d'inquiétude, il tient à préciser : « Ne tirez pas sur mon pull, c'est du cachemire ! »

Essoufflée et pantelante, une stagiaire hasarde une question cruciale : « Quel rapport avec la gestion du stress ? » Étienne s'explique : dans le monde de l'entreprise, il nous arrive tous d'être

stressés par un supérieur, qui vient nous « mettre la pression » dans notre bureau ou au téléphone. Or, dans cette situation, on manque souvent de répondant. Et ce stage nous a bien montré la manière de « se reconfigurer pour regagner une confiance en soi ». « Évidemment, sur un reproche verbal, on va pas lui mettre un poing dans la gueule ! » ajoute le souriant expert aux allures de *Soldat* de Botero. Satisfait, il conclut : « De manière kinesthésique on a franchi quelque chose, on a rompu quelque chose. »

Rompez !⁴

1 • Les prénoms des deux instructeurs ont été modifiés.

2 • DCI (Défense Conseil International) est une entreprise spécialisée dans la transmission du savoir-faire, opérationnel ou technique, des armées françaises à des pays partenaires, en particulier lors de la vente de matériels d'armement.

3 • Hans Selye, auteur entre autres des œuvres maîtresses *Le stress de la vie* et *Le stress sans détresse*.

4 • Pour la journée « Gestion du stress », comptez 580 euros par personne – le prix s'entend TTC, pardon ! TTC.

THE NEW GENERATION'S DANCE

par Benoît Delarue

Certains la considèrent comme la première danse du XXI^e siècle. La tecktonik, née il y a sept ans lors de soirées organisées dans un club parisien, a récemment pris une ampleur considérable grâce à la diffusion sur internet d'une vidéo amateur dans laquelle un jeune danseur montre, dans son garage, ses talents en la matière¹. Réservée à l'origine au milieu du *clubbing*, la tecktonik envahit désormais l'espace public.

Supermarchés, halls de gare, arrêts de bus, cours d'école, vous y avez peut-être déjà aperçu quelques énergumènes qui bougent et désarticulent leurs corps. La base des mouvements est minimale, composée de quelques gestes simples dont l'exécution doit être rapide. Le résultat est une danse énergique de bonshommes comme traversés par un courant électrique². La diffusion de vidéos sur internet permet un apprentissage facile de la danse.

La tecktonik s'inspire de multiples éléments chorégraphiques et rythmiques empruntés à d'autres danses³. Il appartient à chaque danseur d'inventer son propre style et de faire évoluer la technicité. C'est dans cette mixité que réside son potentiel créateur.

L'emprise commerciale

Comme beaucoup d'initiatives créatrices récentes, la tecktonik est, dès l'origine, une marque déposée. La liste des produits dérivés n'en finit pas de s'allonger : ligne de vêtements, boisson énergétique, compilations musicales... Aucun événement « tecktonik » ne peut être organisé sans l'aval des créateurs de la marque⁴. La mainmise commerciale est presque totale, les jeunes Français fondateurs de la danse sont appelés au nom de ce label à faire des démonstrations sur l'ensemble du territoire mais aussi à l'étranger, dans les médias et lors de soirées de promotion⁵.

Les jeunes traversent également toute la France pour trouver dans le magasin parisien le dernier gadget à la mode. Le « pousse à la consommation » est tel que l'on oublie parfois que cette danse était à l'origine une invention singulière. La limite est donc floue entre la marque Tecktonik, et la danse tecktonik. Celle-ci est toujours rattrapée par le *lobbying* commercial, par le caractère artificiel et universalisant qu'il véhicule. Le phénomène risque vite de rencontrer une impasse si les jeunes personnes qui la pratiquent n'arrivent pas à s'en détacher pour développer leur propre style.

Mise en jeu des corps

Le pouvoir attractif de la tecktonik n'est pas dû qu'à son aspect commercial. De nombreux adeptes de cette mode sont attirés par cette danse parce qu'elle comporte des codes identificatoires très précis : porter des vêtements qui se repèrent, avoir une crête « punk » sur la tête pour les garçons, prendre soin de son corps, l'épiler, lui appliquer des crèmes dans tous les cas... L'accent mis sur le corps et sur l'image est essentiel pour saisir l'engouement suscité par la tecktonik.

Une fois ce look adopté et travaillé, les jeunes sortent dans la rue pour danser. À l'image d'autres danses de rues, les « tecks » forment des « *teams* » – communautés de danseurs dans lesquelles chacun s'invente un nom – organisent des « *battles* » et des « *aprem's* » ou chaque équipe rivalise de performance artistique et esthétique.

Les jeunes s'autorisent également à danser seuls dans la rue. Ce versant individualiste est spécifique de la tecktonik. Les danseurs font la démonstration en acte de l'acquis de liberté qu'ils prônent : « s'éclater, s'amuser et vivre la vie à fond ! »⁶

Le mensonge apolitique

Au contraire du hip-hop, né de la contestation des jeunes des ghettos new-yorkais, la tecktonik se veut apolitique. Les danseurs, issus des classes moyennes et des milieux plus aisés, ne font pas passer à travers leur création des revendications sociales. Les créateurs de la marque se vantent même d'avoir lancé un mouvement sans idéologie, un mouvement avant tout pacifiste – ce qui soit dit en passant est déjà idéologique. Il n'y aurait ni drogue ni alcool, juste une dépense physique. Bref, *mens sana in corpore sano*.

Seulement, à peine sortie des nuits parisiennes, la tecktonik provoquait déjà des remous au sujet de faits douteux. Ceux-ci ont amené SOS-Racisme à s'interroger au sujet du club parisien où est né le phénomène. Une affiche publicitaire présentait un visage caché sous un masque à gaz, orné d'une casquette de la *Luftwaffe* dont seule la croix gammée avait été retirée. Utilisation de l'aigle héraldique, symbole des croisades mais aussi de l'hitlérisme, pour représenter la marque, et l'usage d'autres signes tel un aigle sur un brassard, rappellent les codes vestimentaires de l'armée allemande à l'époque nazie⁷.

Pour se défendre, les porte-parole de la marque invoquaient le hasard et les coïncidences. Le choix de représenter leur produit avec cette effigie n'aurait rien à voir avec une allusion claire ou induite au nazisme. L'aigle héraldique était juste un symbole de puissance et de beauté.

Ne pas tenir compte de l'histoire, faire comme si elle était définitivement passée et ne nous regardait plus, serait-ce là l'essence même d'une position apolitique ? Le risque pour un mouvement apolitique semble être le retour sur le devant de la scène d'une idéologie cachée qui oriente, qu'on le veuille ou non, l'apolitisme dont elle se prévaut. Au-delà des valeurs que la tecktonik prétend ne pas promouvoir, un certain formatage des corps y est à l'oeuvre. Beaucoup de ses adeptes, pour ne pas tomber sous son joug, s'appuient cependant sur l'apport créatif de la danse.

1 • Cette vidéo (« Jey-Jey, Wanteck, Danse Electro ») a déjà été visionnée près de 7 millions de fois sur le site internet YouTube.

2 • Le geste du « pot de gel » qui donne l'impression que le danseur se recoiffe permet de reconnaître de façon caractéristique la tecktonik.

3 • Notamment le *jumpstyle*, le *vogging*, le *hip hop* et le *breakdance*.

4 • Deux membres de l'équipe technique du club parisien *Le Métropolis*, Cyril Blanc et Alexandre Barouzdin.

5 • Étant donné l'engouement de la jeune génération pour cette nouvelle danse, TF1-entreprises s'est saisi du mouvement pour le développer au niveau international et en faire un produit plus que rentable sur le marché. Cf. l'article de Mustapha Kessous : « Tecktonik (la danse) = Tck (la marque) », *Le Monde* du 17 janvier 2008.

6 • Extrait d'une interview des danseurs fondateurs de la tecktonik et promoteurs de sa diffusion sur internet (émission *Le Grand Journal* sur la chaîne de télévision Canal+).

7 • Mustapha Kessous, « Symboles à relents nazis », *Le Monde* du 17 janvier 2008.

POLI
TIQUE
POLITIQUE
INTERNATIONALE
NATIO
NALE

LE CORPS BELGE ALTÉRÉ

par Alice Creff

Les Européens ont récemment assisté au spectacle d'une Belgique en proie à une crise convulsive aiguë, tiraillée entre les Wallons – qui souhaitent majoritairement maintenir l'unité nationale – et les Flamands, qui veulent en faire une simple confédération. Après plus de six mois de tentatives infructueuses et de retournements rocambolesques, un gouvernement transitoire est enfin constitué en décembre dernier. Cette coalition improbable, composée de chrétiens-démocrates, de socialistes, de libéraux et d'indépendantistes, devrait se maintenir jusqu'aux élections régionales de juin 2009, dont les résultats décideront de l'avenir du pays.

Ces dernières années, le malaise entre les deux communautés linguistiques qui coexistent en Belgique n'a cessé de s'accroître. Les Flamands sont de plus en plus nombreux à réclamer l'indépendance de leur région : les partis séparatistes enchaînant les succès électoraux, et les partis politiques modérés eux-mêmes se radicalisant vers un nationalisme de repli.

Le populisme de certains dirigeants flamands s'exprime de façon exacerbée – l'un faisant déchiqueter un coq wallon en caoutchouc par son chien devant les caméras, l'autre déclarant que les francophones ne sont pas « en état intellectuel » d'apprendre le néerlandais. Mais c'est aussi la croisade des militants flamingants pour la reconquête des banlieues bruxelloises occupées (« rats wallons, pliez bagage », « s'adapter ou déménager »)... Symptômes bruyants de la volonté de la partie flamande du grand corps belge de faire sécession, ce qui ne date pas d'hier.

Un mouvement culturel...

Malencontreusement située au carrefour de plusieurs empires, la Flandre a été de nombreuses fois envahie au cours des siècles, y compris par les Français, sans que cela ne suscite alors de grand mouvement populaire pour défendre la langue flamande. L'État belge voit le jour en 1830 en s'émancipant de la tutelle hollandaise. Le français est alors promu dans la logique d'un mouvement national contre la culture néerlandophone et protestante de l'ancien occupant. Il s'installe comme langue officielle, parlée par les élites bourgeoises aussi bien wallonnes que flamandes, tandis que le flamand est mis au rebut.

Cette politique a des effets de ségrégation, notamment dans l'administration et la justice, provoquant sentiments d'injustice et d'humiliation au sein du peuple flamand. Mais ce n'est que quelques années plus tard qu'émergera le « mouvement flamand », à l'initiative d'intellectuels comme Henri Conscience qui en rédige le *Manifeste*¹. Leurs revendications, d'abord littéraires et linguistiques, s'inscrivent dans la lignée du mouvement romantique et s'accompagnent, comme toutes les constructions nationalistes, de l'exaltation d'une histoire flamande glorieuse.

Le mouvement flamand obtient ses premiers succès dans les années 1870 avec le vote de plusieurs lois linguistiques visant à promouvoir l'usage du néerlandais dans l'administration officielle. Cela n'apaise pas le ressentiment de la communauté flamande, dont les revendications se poursuivent.

... qui se radicalise

Le mouvement flamand va progressivement se politiser, se rapprochant en toute logique des partis catholiques qui combattent les gouvernements libéraux et francophiles de l'époque, faisant front commun tant contre les valeurs issues de la Révolution française, que contre la langue dominante. Le bloc clérical et conservateur devenant majoritaire au sein du mouvement, les libéraux le désertent. Dieu, langue, patrie et antisocialisme en deviennent les mots d'ordre. Il va dorénavant chercher à imposer en Flandre, non pas l'égalité des langues, mais l'unilinguisme, avec à l'horizon

l'indépendance totale de la région. C'est sans doute là le point où ce mouvement légitime de défense de la langue bascule vers un rejet de l'altérité proprement nationaliste.

Cet élan nationaliste va toucher les masses à partir de la Première Guerre mondiale. Un dénommé Auguste Borms est alors à la tête d'un parti nationaliste flamand, qui collabore avec l'occupant allemand en vue d'obtenir l'indépendance. Grâce à la *Flamenpolitik* menée par l'Allemagne pour asseoir sa domination, ces activistes obtiennent la mise en place d'un « Conseil de Flandre » qui ira jusqu'à proclamer unilatéralement l'indépendance en 1918.

Discrédité à l'issue de la guerre, le mouvement flamand renaît au début des années 20. Les ligues catholiques flamandes sont alors en plein essor et exigent l'application du « programme minimum pour la Flandre » – qui vise en fait la division de la Belgique entre les régions flamandes et wallonnes. L'année 1929 voit la percée électorale des nationalistes, qui obtiennent enfin l'égalité linguistique, ainsi que la flamandisation totale de l'université de Gand.

Loin de produire un apaisement, ces mesures marquent le début d'une nouvelle radicalisation vers la droite. À ce paradoxe s'en ajoute un autre : les jeunes militants flamands persistent dans l'esprit de revanche, alors même que les Wallons s'appauvrissent et que la Flandre est en plein essor.

Le point de non retour est franchi lors de la Seconde Guerre mondiale. Staf de Clercq, leader de la Ligue nationale flamande (VNV), offre sa collaboration à Hitler. S'il s'agit là encore de profiter de l'occupation pour servir la visée séparatiste, le mouvement flamand se révèle alors dans son horreur xénophobe. En 1943, la moitié des communes de Flandre sont aux mains du VNV, dont les membres traquent et persécutent activement les Juifs.

Du fédéralisme au regain nationaliste

Après la défaite de l'Allemagne et les nombreuses condamnations pour collaboration qui s'ensuivent, les nationalistes flamands s'imposent une certaine discrétion, adhérant par défaut au

fédéralisme prôné par les partis démocratiques. Une frontière linguistique est instaurée au début des années 60 ; le français est éradiqué du domaine officiel flamand.

Le nationalisme flamand radical fait son grand retour dans les années 70 avec la création du *Vlaams Blok* (Bloc flamand), parti à la rhétorique populiste et xénophobe qui pourfend tour à tour les immigrés et l'impérialisme francophone². Malgré le cordon sanitaire instauré autour du *Blok* (rebaptisé *Vlaams Belang* – Intérêt flamand – suite à une condamnation), leur slogan poétique – « que la Belgique crève ! » – contamine progressivement les autres partis flamands, au point qu'en 2006 une résolution du *Belang* proposant de « préparer le démembrement de la Belgique » est votée à l'unanimité. Ce programme ne provoque apparemment pas d'angoisses de morcellement chez les électeurs flamands, qui aux dernières élections ont voté à plus de 50 % pour les partis nationalistes.

Pronostic

Le nationalisme flamand se sous-tend d'un fondamentalisme culturel. L'identité flamande ne peut aujourd'hui consister qu'en s'inscrivant contre l'identité francophone, dans une logique d'exclusion de l'autre. C'est ce que démontrent l'épuration linguistique qui règne actuellement en Flandre – la scission de l'arrondissement Bruxelles-Hal-Vilvorde, les attaques contre les facilités linguistiques – ou encore l'obsession des réformes fiscales qui permettraient aux Flamands de s'affranchir de la solidarité nationale.

La relecture du *Manifeste* donne le vertige au regard de ce que le mouvement flamand est devenu par la suite. H. Conscience le terminait ainsi : « Que l'on fasse en sorte qu'en Belgique, toutes les parties de la nation soient traitées de la même façon, et les plaintes et l'hostilité se changeront automatiquement en louanges en l'honneur de la patrie commune, dans l'amitié et la fraternité. » Si une telle demande d'égalité était digne à l'origine, le virage vers la pureté linguistique l'a dévoyée en y substituant un nationalisme haineux.

Le corps belge, de constitution fragile parce que multiculturelle, ne pourra survivre qu'en déconstruisant, d'un côté comme de l'autre, ses préjugés essentialistes, pour rendre supportables les malentendus collectifs par un effort de traduction.

1 • En voici un extrait : « En francisant tout et en éliminant les Flamands des administrations et même des institutions d'enseignement, les sources vives de la science et de la civilisation flamandes ont été taries. Dans la progression des siècles, le peuple flamand a été condamné à rester à la traîne... Cette humiliation, cette injure à notre dignité nationale, cet abâtardissement de nos coutumes ancestrales, cette animosité envers notre langue maternelle, ce danger qui menace l'existence de notre patrie, nous voulons que tout cela cesse. », Henri Conscience et Ferdinand Augustin Snellaert, *Manifeste du mouvement flamand* (1847), in *Nouvelle histoire de Belgique*, Éditions Complexe, 2005.

2 • Avec des questions existentielles du type : « souhaitez-vous offrir une voiture neuve tous les quatre ans aux Wallons en les laissant abuser des remboursements médicaux ? »

H O

R S

HORS

CHAMP

C H A

M P

L'INCONSTANCE DE LA REPRÉSENTATION

par Paul Magendie

La dernière grande publication consacrée à l'histoire du trompe-l'œil depuis l'Antiquité, rédigée sous la direction de Patrick Mauriès ¹, présente le xx^e siècle comme celui de la disparition de cette tendance artistique. Ce genre serait ainsi devenu un « fantôme de lui-même, relique de ce qui se voulut un art de la relique ». L'auteur ignore qu'en 1955, le peintre Henri Cadiou réunit des artistes comme Jacques Abeille, Pietro Annigoni, Edith Auffray, Martin Battersby, Gregorio Sciltian, Claude Yvel et d'autres sous le nom de peintres de la réalité. Le groupe qui deviendra dès les années 60 : *Trompe-l'œil/Réalité*, est aujourd'hui encore très actif.

Noyé dans la balkanisation contemporaine de l'art, au milieu du foisonnement multimédia, le trompe-l'œil contemporain peut bien faire figure de survivant. Dans l'Antiquité grecque, des concours de peinture illusionniste se jouaient entre Zeuxis et Parrhasios. Pline l'ancien rapporte que le premier ayant peint des fruits trompa des oiseaux, mais fut vaincu, se laissant lui-même illusionner par le second. Aujourd'hui, le trompe-l'œil de chevalet pratiqué sur toile ou sur panneau, parce qu'il s'expose, ne peut plus tromper personne. Il lui manque la surprise du contexte d'apparition. Cette forme extrême de la peinture d'imitation a-t-elle encore aujourd'hui son mot à dire ou n'est-elle qu'un acharnement traditionnel qui aurait ignoré les bouleversements de la modernité ? La capacité de la photographie ou des images de synthèse à produire des illusions rend-elle caduque la ténacité du trompe-l'œil pictural ? Face à la débauche technologique, l'effort que demande une imitation au moyen de techniques archaïques semble vain. À ceux qui formulent de telles critiques, Henri Cadiou opposait l'enthousiasme pour les champions des stades « qui n'approchent pas, de loin, la vitesse des machines autant que les peintres de trompe-l'œil la précision de la

photographie »². Faut-il pour autant réduire le mérite d'une telle pratique à un tour de force ? Pour légitimer le trompe-l'œil contemporain, suffirait-il qu'il soit encore réalisé à la main ? En fait, plus qu'une garantie traditionaliste de qualité artisanale, la main donne à la représentation son inconstance humaine.

Dans les manifestations régulières du groupe, ce qui surprend particulièrement – après s'être laissé tromper quelques secondes – c'est la variété des manières. Pourtant, tous les trompe-l'œillistes ont un même but : atteindre à la disparition de la main, à la représentation la plus objective pour que celle-ci devienne, l'espace d'un instant, une présentation aux yeux du spectateur. On pourrait s'attendre à ce que les œuvres ne se distinguent que par le choix des sujets ou de leur composition. L'artiste ne cherche nullement à exprimer une subjectivité, mais tout au contraire à disparaître derrière les règles de son travail. Il soumet sa main aux lois techniques de la transcription picturale. Cependant, dans cette tentative partagée par tous ces peintres, apparaissent leurs singularités. Malgré la volonté résolue de disparaître, la main continue de se trahir. C'est cette inconstance de la représentation qui doit distinguer radicalement le trompe-l'œil pictural des moyens automatiques de production d'images. Non que la photographie ne laisse de place à l'expression du photographe, mais celle-ci est largement suppléée par l'automatisation. Ainsi le but du photographe n'est pas l'imitation, elle est plutôt son point de départ. Si l'imitation était le but de l'art photographique, nous serions tous artistes. Au contraire, dans le trompe-l'œil que Louis Marin définissait comme un « comble de la représentation », l'imitation peut bien être un objectif, elle n'en constitue pas pour autant sa finalité.

Dans le temps de la réalisation d'un trompe-l'œil, de la préparation du support à la pose du vernis en passant par la construction du dessin, la disposition des valeurs et des couleurs, s'immiscent des habitudes singulières. Chaque étape du travail obéit à un savoir déterminé et semble pourtant incapable de rester impersonnelle. Il est si simple de faire une photographie impersonnelle. Inversement, le trompe-l'œil ne semble jamais pouvoir atteindre la neutralité d'une représentation illusionniste qu'il se donne pourtant comme but.

Peut-être est-ce en cela qu'il est toujours d'actualité. La vanité de son entreprise lui donne tout son intérêt. Son but explicite n'est pas sa finalité parce que la volonté résolue d'imitation est un observatoire de ce qui lui échappe. Le peintre du trompe-l'œil rencontre ainsi ce qu'il n'a pas cherché. L'objectif premier est simple : rendre au mieux l'impression des trois dimensions, mais la réalisation apporte avec elle quelque chose d'imprévisible qui change tout. La création resurgit dans ce que le peintre voulait être une pure transcription.

On peut bien chercher l'originalité dans le choix de ces sujets. C'est notamment ce que fit Jacques Poirier en donnant à ses compositions d'objets le sens d'un rébus. Cependant, son travail de réalisation reste entièrement tributaire d'un savoir-faire traditionnel qui devrait ignorer l'innovation. Mais la technique n'a pas la constance de la production technologique parce que le *faire* est toujours singulier, parce que son contact avec la matière engendre des variations infinies. Le peintre de trompe-l'œil, étant un des plus disciplinés, fait peut-être davantage qu'un autre l'expérience de la nécessité de la création. Cherchant à la fuir au moyen d'un savoir déterminé de l'imitation, il ne peut que constater combien celui-ci est indéfiniment excédé dans la réalisation. Le trompe-l'œil pourrait ainsi répondre à ceux qui s'étonneraient de sa persistance : dès lors que la répétition est impossible, pourquoi chercher à innover ?

Certes l'innovation du trompe-l'œil n'a rien de spectaculaire. Elle est bien plutôt infinitésimale, mais elle est sensible. Entre les peintures de Pierre Ducordeau, Pierre Gilou, Jean Malice, Jacques Poirier ou Claude Yvel³, le moins érudit des amateurs peut bien distinguer des manières. Les caractériser est autrement plus difficile car leurs singularités tiennent à bien peu de choses, à ce qui s'est subrepticement introduit dans un travail pourtant des plus normatifs. Le trompe-l'œil, par la constance de son imitation, laisse apparaître l'inconstance de la représentation.

1 • Patrick Mauriès, *Le Trompe-l'œil de l'Antiquité au xx^e siècle*, Paris, Gallimard, 1996.

2 • Henri Cadiou, *Trompe-l'œil*, Seth Eastman Moebs, Paris, 1983.

3 • Des œuvres sont visibles à la galerie Michelle Boulet, 8 rue La Boétie Paris VII^e et Terre des arts, 35 rue Pérignon Paris xv^e.

INVITÉS
DU DIABLE

MICHEL AMOURETTI

UN COLLOQUE

SINGULIER

Propos recueillis
par Anaëlle Lebovits et Guillaume Roy

Michel Amouretti est Professeur d'hépatogastroentérologie et médecin des Hôpitaux au Centre hospitalier régional et universitaire de Bordeaux. Il a été vice-président de l'université de Bordeaux 2 Victor Segalen pendant dix ans, chargé des études et de la vie universitaire. Il a présidé la Société nationale française de gastroentérologie et la Société française d'évaluation des soins et des technologies.

Le corps et l'organisme au prisme de la clinique

Anaëlle Lebovits : Quel est l'objet de la médecine que vous pratiquez ? Le corps, l'organisme, le psychisme, les trois en même temps indistinctement ?

Michel Amouretti : J'aspire à une approche globale de l'être humain. Les soignants s'engagent, car ils sont interpellés par quelque chose qui les dépasse. Et il y a une question qui revient sans cesse dans les échanges que je peux avoir avec les patients que je rencontre et qui est : « Mais pourquoi cela m'arrive à moi ? » Si on prend cette porte d'entrée, on quitte le domaine strictement médical et le champ de l'organisme proprement dit.

Guillaume Roy : On entre dans une dimension existentielle de la prise en charge.

M.A. : Oui. Ce que je crois profondément, c'est qu'il faut former les professionnels de santé à deux dimensions dans la prise en charge des patients. D'abord, faire une bonne démarche diagnostique et thérapeutique. La deuxième dimension, c'est la dimension éthique, où on a affaire à ce que la personne a à dire, ce que l'on peut appeler le colloque singulier avec le patient.

A.L. : Que pensez-vous du discours selon lequel le corps serait réductible à un organisme. Vous qui avez une pratique de l'organisme, mais avez aussi affaire au corps, que dites-vous du réductionnisme ?

M.A. : Je vais vous répondre par un exemple. Un jeune de 17 ans vient me voir avec sa mère, envoyé par son généraliste pour dystonie vésiculaire. Je lui demande de me raconter ce qui lui arrive. Il me dit qu'il est fatigué depuis six ou sept années. L'examen clinique est sans anomalie aucune. Mais cette jeune personne ne dort pas de la nuit et ne s'endort qu'au matin. Depuis 15 jours, il est déscolarisé, car son médecin lui a fait un arrêt de travail. Il est en seconde et a déjà redoublé deux classes. Pendant un an, il a été traité pour une mononucléose infectieuse. L'année suivante pour une toxoplasmose. Ces maladies existent, mais n'ont jamais donné de fatigue chronique. Avec ce garçon, je suis resté purement clinique. Je lui ai dit que j'allais rassembler ses examens complémentaires et téléphoner à son ancien médecin s'il m'en donnait l'autorisation. Et puis, je lui ai donné rendez-vous dix jours plus tard pour converser en tête à tête. Là, on est dans une prise en charge qui excède largement celle de l'organisme.

A.L. : D'ailleurs, le rendez-vous que vous lui donnez la semaine suivante, alors qu'organiquement, ce patient n'a rien, tend à faire valoir une autre dimension que celle de l'organisme ?

M.A. : Devant une douleur digestive chronique qui ne trouve pas de cause organique, que se passe-t-il aujourd'hui ? Les gens sont examinés cliniquement, puis subissent beaucoup d'examens.

Le spécialiste qui voit le patient en consultation dit : « Y a rien. » Il donne alors un médicament anti-douleur, et beaucoup de gens s'apaisent avec ça. Le problème, c'est qu'il en existe qui continuent à avoir des symptômes. Ceux-là vont revoir leur médecin. Parfois, le médecin se laisse aller à refaire un examen complémentaire. Il entre dans la spirale de la technique. Pourtant, il pourrait proposer un diagnostic qu'on peut appeler « diagnostic de négociation », en utilisant un terme qu'il y a sur *Google*. Il pourrait dire : « Vous avez des troubles digestifs fonctionnels. » Il s'agit de pathologies qui sont dans les livres de médecine, mais qui en sont les parents pauvres. Et pourtant, les troubles digestifs fonctionnels, c'est 30 % des consultations de médecine générale. Dans l'état actuel de nos connaissances, on sait que ce sont des troubles de la motricité digestive, peut-être de la sensibilité, dont l'origine n'est pas bien connue, et qui sont peut-être influencés par des facteurs génétiques, alimentaires, éducationnels. La preuve, c'est qu'il y a 100 médicaments différents pour ces troubles.

G.R. : Et vous, comment faites-vous face à ces troubles ?

M.A. : Je dis au patient souffrant de ces troubles : « Vous êtes très gêné », je le reconnais comme ayant des symptômes, comme malade, mais n'ayant pas de lésions décelables actuellement par des moyens techniques. Donc, on sort du cadre de l'organisme. Mais ce symptôme, il faut qu'il ait une vie. Cela suppose qu'il soit reconnu par un autre corps, celui du médecin, un autre capable de dire : « Ce symptôme, je le reçois. »

L'impasse technicienne

A.L. : Freud a avancé qu'il y avait des symptômes dont la réalité ne tenait pas à l'organisme. En avançant cela, il sortait les médecins de leur ornière. Il y a un temps où lorsqu'on n'avait pas les moyens de traiter des symptômes, on affirmait que c'était une conversion hystérique, parfois un peu trop systématiquement d'ailleurs. Aujourd'hui, on retournerait à l'avant Freud ?

M.A. : D'une certaine façon vous avez raison. Ceci est dû à la puissance de la technique. À ce sujet, lisez *Le système technicien* de Jacques Ellul, qui était professeur de droit à Bordeaux. Il y dénonce l'impasse technicienne, celle que connaît l'homme qui essaie à chaque problème qu'il rencontre de donner une réponse par la technique.

A.L. : Vous dites, à juste titre, qu'on appelle au secours la technique, qui n'est pas capable de tout. Mais ce qui est particulier, c'est que la technique médicale s'est développée parallèlement aux découvertes de Freud. On découvre la radiographie au moment même où il postule la découverte de l'inconscient. Cela marchait côte à côte. On avait des avancées techniques mais aussi la reconnaissance que ce qui échappe à la technique existe quand même. On a l'impression qu'aujourd'hui, sous prétexte que la technique avance très rapidement, il faudrait oublier tout ce que l'on a pu faire valoir en dehors d'elle.

M.A. : Cela s'apprend. Quelles sont les données cliniques qui permettent d'évoquer l'origine psychique des symptômes fonctionnels ? Moi, je l'ai appris dans les groupes Balint. Il convient d'être attentif, en premier lieu, au vécu du médecin face au symptôme décrit par le patient : si, par exemple, la description faite par le sujet de ses symptômes n'entre pas dans la logique habituelle de la clinique somatique (la douleur est imprécise, un peu curieuse). Ensuite, être attentif à l'existence de signes associés, comme d'éventuels symptômes psychiques du patient (anxiété, tristesse, phobie), qui orientent vers un cadre psychiatrique. Enfin, se demander quelle est la place du symptôme dans l'histoire du sujet. C'est de la clinique ça. Quand on a fait ça, on est sorti de l'impasse technicienne, et on a ouvert la porte à autre chose. Alors, cela veut dire qu'il faut apprendre la clinique psychiatrique, de telle sorte qu'on puisse orienter certains patients vers un psychothérapeute, vers un psychiatre, vers un psychanalyste.

G.R. : L'illusion de la toute puissance de la technique est quand même bien assise. On a du mal à s'en extraire. L'IRM, le scanner, j'en passe, sont autant d'outils qui fascinent. Le médecin est par rapport à cela dans une place particulière, car on vient lui demander d'interpréter ces images. N'est-il pas tenté de penser que, puisqu'il possède ces outils, il pourrait laisser tomber le champ de la parole ?

M.A. : Le spécialiste, peut-être. Pas le généraliste. Beaucoup de spécialistes se laissent fasciner par la technique, parce qu'ils en ont la maîtrise dans leur domaine, et aussi parce qu'ils sont pris dans la spirale de l'achat de matériel de plus en plus lourd, et dans la logique du paiement à l'acte – qu'il faudrait d'ailleurs supprimer en France. Les spécialistes font des examens complémentaires et souvent ils ne font même que cela. Dès lors, lorsque ce n'est pas lésionnel, ils sont perdus. Ils renvoient au médecin généraliste, en disant la fameuse phrase : « Y a rien. » Le généraliste, la plupart du temps, s'occupe assez bien des pathologies fonctionnelles. Mais dès qu'il y a une pathologie psychiatrique sous-jacente, le diagnostic est difficile pour deux raisons. D'abord, parce qu'il y a une sémiologie psychiatrique qu'il faut apprendre, une clinique psychiatrique à enseigner. La deuxième résistance est celle des patients. Je m'explique : quand quelqu'un est allé voir un hépato-gastro-entérologue et que celui-ci lui dit : « Il faudrait que vous alliez voir un psy », souvent le patient répond : « Moi ? Mais je ne suis pas fou ! » Le terme « pathologie psychique » fait très peur ! Il faut apprendre à dire à quelqu'un : « Écoutez, nous ne sommes pas dans le domaine de la lésion, mais dans le domaine d'un symptôme du corps qui fait appel à un mécanisme psychique, et je ne peux pas m'occuper de ça. » Devant de telles résistances, je demande souvent aux patients : « Est-ce que vous rêvez ? » La réponse est en règle générale positive ! Je continue : « Trouvez-vous qu'il y a toujours une logique au rêve ? Non ? Alors, il vous arrive donc de faire des rêves complètement à côté de la plaque, auxquels vous ne pensiez pas, et il y a probablement quelque chose dont vous n'avez pas conscience et qui parle. » Mon problème,

c'est d'ouvrir la porte de la consultation de psychiatrie. Mais ce qui me paraît très important à dire, c'est qu'il y a, dans la société actuelle, un refus du fait psychique à cause de la puissance de la technique. C'est beaucoup plus prégnant qu'à mon époque, et c'est redoutable.

A.L. : Il faut dire qu'il y a des psychiatres – et ils sont de plus en plus nombreux – qui rabattent le psychisme freudien sur l'organisme. On marche sur la tête. Vous dites qu'il y a un corps qui est aux prises avec l'inconscient. Pour eux, seul l'organisme existe !

M.A. : Cela me fait penser à un autre malade, qui vient me voir et dit : « Je sens mauvais. Je pue. D'ailleurs tout le monde le pense. » Il est allé voir je ne sais combien de dermatologues qui lui ont dit : « C'est la transpiration des toxines intestinales. » Comme si des toxines intestinales pouvaient sortir par la peau ! Mais si l'on sait que souvent le symptôme est étrange, on peut dire : « Ce n'est pas dermatologique, il n'y a pas de maladie gastro-entérologique, on est devant un symptôme qui renvoie à un mécanisme psychique, il faut que vous alliez voir un psychiatre, je vais vous donner un nom. » Mon problème, c'est d'orienter les gens, c'est de leur ouvrir les portes.

G.R. : Pourtant, les futurs médecins ne sont absolument pas préparés à manier cette dimension de la parole, leur formation en sciences humaines étant très réduite. Nous sommes d'ailleurs plutôt poussés à méconnaître cette dimension. Devant une douleur exprimée par un patient, nos livres de médecine et les protocoles nous enseignent qu'il faut utiliser une EVA (une échelle d'évaluation de la douleur). Lors d'un stage à l'hôpital, je me souviens qu'à une patiente pétrifiée, souffrant d'une mélancolie profonde, un médecin demande : « Sur une échelle de 0 à 10, combien coteriez-vous votre douleur ? » Après un long silence, elle lui a répondu quelque chose de très beau : « Je ne peux pas vous répondre. On ne peut pas mettre un chiffre sur la douleur. »

M.A. : Dans le colloque singulier entre un patient et le médecin, une des choses que l'on m'a apprises, c'est de faire silence pour que l'autre parle, ou ne parle pas. Se taire. Et attendre. Avec une certaine bienveillance. Les échelles d'évaluation de la douleur sont très utiles. Mais elles ne suffisent pas et sont parfois inadaptées. À cette malade qui ne peut quantifier sa douleur, le médecin peut dire, « C'est important madame ce que vous exprimez... », puis attendre en silence et avec un regard d'accueil.

S'engager dans ce qui ne se sait pas

A.L. : Ne pensez-vous pas que certains médecins se cachent derrière le protocole parce qu'ils ont une angoisse profonde d'être confrontés à l'acte ? Les protocoles, c'est surtout un rempart devant le nouveau et devant l'angoisse que suscite la souffrance du patient, non ?

M.A. : Vous avez raison. La question, c'est : en tant que professionnel, est-ce que j'accepte de me découvrir, c'est-à-dire de m'engager dans ce qu'on peut appeler le non-savoir ? Je ne suis plus le « sujet supposé savoir » de Lacan, je suis l'être humain confronté au non-savoir. J'accepte de me découvrir, c'est-à-dire de retirer la couverture qui me protège et je m'aventure dans l'inconnu. Et je laisse les patients dire ce qu'ils ont envie de dire. Sur la question du protocole, un exemple. Il est prévu par la loi que l'on informe loyalement le patient avant un examen complémentaire, c'est ce que l'on appelle « l'information éclairée ». Des tas de sociétés savantes ont fait des textes de recommandations, avec trois pages qui donnent une description de l'examen, son intérêt et la mention des éventuelles complications. Le but étant de le faire signer au patient. Ce n'est pas ce qu'ordonne la loi. La loi demande qu'il y ait une information claire, adaptée à la personne, qui lui soit donnée dans un face à face et qu'il y ait une traçabilité de cette information. Voilà comment on procède dans mon service. On ne donne pas un papier à faire signer et à ramener la semaine d'après. Chaque médecin doit expliquer au patient ce qu'il va faire : on parle aux gens. Et la traçabilité de l'information est donnée : celui qui a donné l'information signe en son nom sur le dossier du patient.

A.L. : En un mot vous répondez de vos actes et exigez que les médecins de votre service répondent des leurs.

M.A. : Il ne faut pas s'enfermer dans le protocole : le contenu de l'information relève de ma responsabilité et de l'éthique qui est la mienne. La loi Kouchner de 2002, qui définit un nouveau droit du malade à être informé, n'est pas mal. Dans ce texte, il n'est pas dit : pour donner cette information, vous devez faire comme ceci ou comme cela. C'est laissé à la responsabilité de chacun. Mais la chose qu'il faut changer en priorité, c'est le programme des études médicales. Le métier de médecin relève de l'humanisme scientifique, car il s'agit de s'occuper des corps *et* des âmes. Cela veut dire qu'il faut sélectionner à l'entrée en médecine des gens intéressés par la science mais aussi par les humanités. Les six premières années de médecine devraient soutenir cette double exigence : d'un côté l'apprentissage indispensable de la sémiologie et de la pathologie, de l'autre la formation à la parole, et à ce que j'appelle la dimension spirituelle de la médecine qui a affaire avec la question de la mort par exemple.

A.L. : Dernière question : comment vous êtes-vous décidé à devenir médecin ?

M.A. : Je vais vous dire ce qui m'a fait aimer ce métier. J'étais enfant à Toulon. J'ai connu la guerre et les bombardements, et la terreur que cela peut représenter. Mon grand-père a été blessé en 14. Je me suis dit que je voulais faire de ma vie quelque chose qui soit « pas la guerre », tout en étant un homme debout, au sens où Camus l'entend. J'ai appris que si l'on doit mourir pour une chose à laquelle on croit, ça vaut le coup. À 11 ou 12 ans, j'étais à Paris, j'allais dans les petits cinémas, et j'ai vu un film sur la bataille de Solferino. J'ai découvert, ce jour-là, ce que pouvait être la nuit après une grande bataille : les mourants, les souffrants, les hommes appelant leur mère. J'ai dit : « Voilà ! Mon métier, ça va être ça. »

FRANÇOIS REGNAULT

LE COMÉDIEN, SON VERBE ET SA CHAIR

Propos recueillis
par Anaëlle Lebovits et Anne-Lise Heimburger

François Regnault est agrégé de philosophie, ancien Maître de conférences au Département de psychanalyse (Paris VIII). Il a travaillé avec Patrice Chéreau, Brigitte Jaques-Wajeman – avec qui il a fondé la Compagnie Pandora et dirigé le Théâtre d'Aubervilliers – et Emmanuel Demarcy-Mota. Il a notamment traduit pour eux L'éveil du printemps de Wedekind, Le Baladin du monde occidental de Synge, Peer Gynt et Hedda Gabler d'Ibsen, Peine d'amour perdue de Shakespeare, Homme pour homme de Brecht. Il est aussi l'auteur d'essais, parmi lesquels Conférences d'esthétique lacanienne (Seuil), Dire le vers avec Jean-Claude Milner (Seuil, et bientôt Verdier), Écrits sur le théâtre (Actes Sud) et Notre objet a (Verdier).

Anaëlle Lebovits : Je voudrais partir d'un extrait éloquent de *Du côté de Guermantes*, dans lequel Proust décrit le jeu des comédiens qui interprètent *Phèdre* et évoque l'irruption d'« un biceps qui ne savait rien du rôle ». À quel corps l'auteur fait-il allusion en remarquant ce biceps « hors jeu » ? Cela suppose aussi de définir, *a contrario*, ce que peut être le corps qui est, précisément, *under control*.

F.R. : On a tous l'impression d'avoir vu ça : un comédien qui tout à coup fait une bavure, c'est-à-dire nous laisse apercevoir le comédien

derrière le personnage. La distinction de ces deux corps pose une question redoutable qu'épingle bien la formule de Lacan, « l'imaginaire fait l'alphabet du corps ». Le comédien fait le rôle avec son corps propre. On ne devrait pourtant pas percevoir de différence entre ce qui serait de l'ordre du personnage et ce qui serait de l'ordre du comédien.

A.L. : Le spectateur ne voit en effet qu'un corps, mais deux corps au moins sont présents ici.

F.R. : C'est cela. Je pense qu'il faut une interprétation du spectateur disant : « ça, ce n'est pas ce qu'on attend. Quelque chose cloche... » Si un chanteur fait une fausse note et qu'on raisonne en termes platoniciens, on dira « ce n'est pas en tant que chanteur qu'il fait une fausse note, c'est en tant qu'il n'est pas chanteur ». Mais il est certain qu'une fausse note chez l'acteur est plus difficile à repérer. Il y a cependant des exemples très clairs : s'il tombe par terre, fait un lapsus, s'il bave ou crache malgré lui, il s'agit bien du corps de l'acteur. Quand on parle du corps de l'acteur, évidemment, on ne parle pas du corps de l'homme qui est un acteur. Dans le corps de l'acteur, on met à la fois tout ce qui est de l'ordre de l'esthétique du personnage et ce que l'interprète sait faire avec un corps qu'il est censé avoir éduqué, réglé ou expérimenté pour jouer. De ce point de vue, il s'agit de la même chose pour les chanteurs, les acteurs et les danseurs. Cette maîtrise est toujours relative parce que le corps n'est pas peint ou sculpté.

A.L. : Il est vivant en somme.

F.R. : Il est vivant. Je me référerais sur ce point à l'étrange traité de Darwin, *L'expression des émotions chez l'homme et les animaux*, que m'avait un jour recommandé Jean-Claude Milner. Il existe des expressions qui sont communes à l'espèce humaine et aux animaux et qui sont très naturelles, ou du moins supposées telles, et puis des expressions qui sont propres à l'espèce humaine. On peut repérer chez la plupart des mammifères supérieurs les mouvements de

lassitude, de peur, de terreur ou de colère... Et on peut supposer que l'acteur se sert de son corps pour exprimer des choses que tout le monde repérera. Sans être familier des manifestations tribales « primitives » par exemple, on peut comprendre tout de suite les sentiments que les comédiens de partout veulent faire éprouver. Mais à partir du moment où les codes du jeu sont plus sophistiqués, on est censé ne rien comprendre si on ne les connaît pas par avance. Il faut songer alors que l'acteur a fait un apprentissage pour livrer ces codes. Les codes du théâtre Nô au Japon sont extrêmement compliqués. On vous montre des gestes des doigts, des mains, qui sont supposés avoir des significations précises et univoques, connues de tous. J'ai toujours tendance à ne pas trop y croire. Je pense que si on interrogeait un spectateur du XVII^e en lui demandant : « Vous avez bien repéré une diérèse dans cet alexandrin ? », il dirait : « Non, je comprends ce que ça veut dire, c'est tout. » Alors pourquoi comprenons-nous ou croyons-nous très bien comprendre un spectacle étranger, de Nô, de Kabuki, d'art indien ? Nous n'en comprenons certainement pas tous les codes, mais il faut un peu se méfier d'imaginer, à l'instar de Barthes, que tout le théâtre japonais serait codé, et donc ésotérique et incompréhensible pour nous, que tout y serait distancié, déshumanisé, désérotisé, déshystérisé et déféminisé. Le corps de l'acteur est complexe, pris entre une certaine animalité et des codes sophistiqués.

A.L. : C'est presque aristotélien cette façon de penser le corps de l'acteur. Il serait informé par l'âme végétative, sensitive, puis par l'âme rationnelle et enfin le *noûs*.

F.R. : Oui. Ce serait une idée de décliner le jeu de l'acteur selon la théorie aristotélienne de l'âme : il y a l'aspect intellectuel, mais aussi végétatif, ou sensitif du corps du comédien en train de jouer. Alors l'acteur serait aussi capable du *noûs*...

A.L. : Justement, ce serait quoi l'acteur capable de faire valoir son *noûs* ? C'est sur la question de l'intellect

qu'à la fin de *L'Éthique à Nicomaque* Aristote rejoint la conception platonicienne de l'âme pour proposer – contre l'hylémorphisme – que le *noûs* est une partie d'âme séparée du corps hylémorphique. Mais précisément, serait-il possible de penser le comédien sans son corps ?

F.R. : Cela arrive quand, à un moment inouï de son jeu, on a l'impression d'une pensée métaphysique qui surgit. Je vais prendre un exemple simple : quand Hamlet arrive avec un crâne dans la main en disant « être ou ne pas être », évidemment c'est lui, avec un crâne dans la main, peut-être tout vêtu de noir avec un chapeau à plume, selon la convention. Mais on ne peut pas s'empêcher de penser, aussi en vertu du texte, que la pensée la plus métaphysique surgit. Ainsi, lorsque Richard Fontana jouait Hamlet sous la direction de Vitez, il arrivait avec un livre et disait à toute allure « *Des mots des mots des mots* ». Il parvenait à créer cet effet de *noûs*.

A.L. : Ce sont des répliques tellement connues, qu'il faut pouvoir les réinventer.

F.R. : Là, c'est la rapidité qui donnait cet effet de réinvention. Il entrait et ne prenait pas la peine de s'installer. Cela produisait un effet de surprise. Vous aviez quelque chose qui n'était pas de l'ordre du corps, mais de la vitesse de l'énonciation. Comme si le corps s'était complètement déconnecté de cette parole, et qu'elle venait de l'au-delà, comme la voix d'outre-tombe du spectre sous la terre, qui, tout en se déplaçant ainsi qu'une taupe, crie à Horatio et Marcellus : « Jurez ! »

A.L. : Et pourtant, il faut un corps pour produire ces événements scéniques fameux.

F.R. : Oui, il faut une corporéité, mais elle est réduite à pas grand-chose, à une voix, comme dans *La Dernière Bande* de Beckett. Vous avez toujours un élément corporel. Une corporéité *a minima* : une

voix, ou un regard, ou une bouche. J'ai toujours été fasciné par le fait que Beckett a conduit la réduction du corps de l'acteur à presque rien puisque dans *Pas moi*, il n'y a plus que la bouche. L'effet étrange c'est que, comme c'est une bouche absolument suspendue dans l'air, au bout d'un moment vous ne savez plus où vous êtes. Vous avez l'impression que cette bouche se déplace alors même qu'elle ne bouge pas. Dans *La Dernière Bande*, l'acteur parle avec une voix enregistrée. Il n'y a plus que la voix. Un théâtre sans acteur et sans aucune corporéité, est-ce possible ? On pourrait dire que la devise du corps de l'acteur, c'est la phrase de l'Évangile de saint Jean : « le verbe s'est fait chair ». La chair d'ailleurs n'est pas le corps, elle implique la dimension du péché. D'où l'idée profondément chrétienne selon laquelle le comédien est sacré, dans les deux sens du terme puisque « sacré » signifie aussi « maudit ». Le caractère simultanément diabolique et sacré de l'acteur reflète la position double souvent entretenue par la religion à l'égard du théâtre. Au xvii^e siècle, on voit ce phénomène extraordinaire admirablement analysé par Marc Fumaroli qui montre que le Vatican entretient un art sacré du théâtre tandis que la France excommunie encore ses acteurs. Chez les Pères de l'Église, les femmes n'ont pas accès au théâtre, tantôt parce qu'elles sont trop saintes et vertueuses – les jeter sur la scène reviendrait à une prostitution –, tantôt parce qu'elles sont trop vicieuses et qu'il ne faut pas contaminer le théâtre avec la féminité. Ceci à propos du corps sexué de l'acteur, dont on est toujours en droit de se demander si c'est celui d'un acteur ou d'une actrice, avec toutes les équivoques que cela implique.

A.L. : Dans les pièces de Copi – Irina Solano avait d'ailleurs fait une admirable mise en scène de *La Nuit de Madame Lucienne* l'année dernière – les genres sont tellement emmêlés qu'on ne sait plus distinguer la femme de l'homme, ni chez l'acteur ni chez le personnage.

F.R. : Chez les Onnagata japonais (les acteurs qui jouent des femmes), c'est tout à fait extraordinaire dans un autre genre. Vous avez des vieillards de 80 ans qui interprètent des jeunes filles. Il ne

peut y avoir de distance plus grande, et pourtant l'acteur s'identifie complètement à la jeune fille, contrairement à ce que Barthes croyait du théâtre japonais où il faudrait montrer et non pas jouer. Il y a une règle du Nô japonais qui recommande, lorsqu'on joue un rôle, de se prendre pour le personnage qu'on interprète 24 heures sur 24.

A.L. : Vous voulez dire également en dehors de la scène ?

F.R. : Oui. Il faut que le vieil homme se mette corps et âme dans la peau d'une femme, si l'on peut dire. C'est donc une identification absolue. En un sens, vous voyez que c'est un vieillard, mais au bout d'un moment vous ne voyez plus un vieillard, vous voyez une geisha. Plus femme que femme si l'on veut.

Anne-Lise Heimburger : Dans son article « Le mythe de l'acteur possédé », Barthes évoque la conception de l'acteur possédé dans les sociétés sacralisées. Cette conception perdure selon lui, mais il considère que notre époque souhaite y ajouter le voile du naturel : on aime que l'acteur soit possédé, mais il doit dissimuler les signes de la possession sous les signes du naturel. Cela produit, dit Barthes, « une identité bien plus qu'une rencontre ». J'observe dans ma pratique d'actrice une double tentation, moins contradictoire qu'il n'y paraît, à savoir tirer le personnage vers ma subjectivité ou me projeter en lui. Je suis donc interpellée par la proposition d'une solution ainsi formulée par Barthes : « Retrouver la liberté, pour l'acteur, ce ne peut être que se poser ouvertement sur scène comme acteur, comme interprète, ni tout à fait lui-même ni tout à fait son personnage : il ne peut y avoir de plus sûre démystification de son métier. »

F.R. : C'est ce que Brecht cherchait à produire avec le phénomène d'« étrangement », de *Verfremdung*. Je me souviens que Strehler disait : « vouloir être le personnage, c'est une fascination psychotique

et qui conduirait à la folie ». C'est pour ça que j'ai toujours pensé, en bon lacanien, qu'il faut un troisième terme dans cette relation imaginaire entre le comédien et le personnage qu'il joue. Un terme symbolique qui peut être l'auteur ou le texte, quelque chose qui est d'un autre ordre que le face à face mortel entre le comédien et le personnage qu'il interprète.

A.L. : Il y aurait donc un corps à trois dimensions.

F.R. : Oui, il faut trois dimensions pour que le verbe se fasse chair. La « chair », c'est à la fois ce que révèle l'image du corps, mais aussi quelque chose de plus profond qui est l'inconscient de l'acteur. Vous avez des acteurs qui jouent de manière virtuose, le corps est magnifique, mais il n'y a aucune implication subjective.

A.L. : La division que suppose cette implication subjective, je proposerais de la faire passer entre le personnage et l'être du comédien.

F.R. : Bien sûr, on peut la placer là.

A.L. : Est-ce qu'il faut complètement oublier sa division pour pouvoir jouer ?

F.R. : Oui, il faut s'en passer, mais à condition de s'en servir. Si l'acteur ne montre que la division, il ne se passe rien, on se demande ce qu'il fait, ce qu'il joue, on remarque qu'il n'est pas du tout le personnage.

A.L. : Ça me rappelle la formidable chute hors de la scène de Léonie Simaga qui interprétait Chimène, dans *Le Cid* mis en scène par Brigitte Jaques-Wajeman à la Comédie-Française. C'était magnifique d'une certaine façon, puisqu'à la fois sa division subjective surgissait, mais en une fraction de seconde elle réintégrait ce moment au jeu, sans se laisser submerger.

F.R. : Oui, elle me l'a raconté. Elle avait fait un lapsus, c'est le cas de le dire, puisque « lapsus » veut dire la « chute ».

A.L. : À propos de ces deux corps que l'on peut isoler : celui du personnage et celui du comédien, je me demande précisément si le costume de théâtre n'est pas fait pour voiler la double division à laquelle est confronté le comédien quand il joue. De fait, il y a la division subjective – à laquelle tout névrosé a déjà affaire dans la vie courante – mais pour le comédien une autre division doit être surmontée s'il veut incarner un personnage. Le costume n'est-il pas un voile de plus que celui qu'est déjà l'image du corps ? Il serait alors fait pour cacher cette division accrue à laquelle le comédien a affaire ?

F.R. : Vous avez des costumes qui voilent et d'autres qui dévoilent, si j'ose dire. Les acteurs anglais adorent qu'on ne les reconnaisse pas. Chez les acteurs indiens de Kathakali, on ne voit plus rien du corps du comédien au visage enduit de maquillage, vêtu de sublimes costumes extrême-orientaux, sauf qu'il reste ses mouvements, ses gestes, etc. C'est vrai que dans le théâtre occidental, on n'a pas tout à fait cette vision-là. Vous avez deux limites : un costume qui voile complètement, comme dans *Parade* d'Erik Satie, où le costume entièrement cubiste ne laisse rien voir de l'acteur-machine, et au contraire le costume brechtien dans lequel il faut absolument que l'acteur soit à l'aise. Et puis il y a la nudité.

A.L. : Qui est aussi un costume. En vérité, personne ne se promène nu dans la rue.

F.R. : Enfin, c'est un costume et ça n'en est pas un. On voit bien que ce qui est essentiel dans la nudité sur scène ce sont les organes sexuels, les poils du pubis, les seins, le cul, pour parler crûment. C'est ce qui frappe les gens.

A.L. : Que le corps soit costumé à l'extrême, ou peu, ou absolument nu, ce n'est jamais le corps de la rue.

F.R. : Mais vous avez des spectacles dans lesquels, hélas, on vous montre les corps tels qu'ils sont dans la rue. C'est une gêne considérable, parce que vous vous demandez si le jeans porté par l'actrice est vraiment son costume de scène. Vous ne savez pas à quoi vous avez affaire et c'est assez désespérant. L'imaginaire du corps, comme dit Lacan, est fait avec un alphabet, un alphabet de signifiants, or là, avec le jeans et le tee-shirt de l'acteur, il n'y a plus de signifiant théâtral. Le théâtre est diffus. Le théâtre s'en va.

A-L.H. : De fait, je m'aperçois que lorsque la tentation de fusion avec le rôle me gagne, souhaitant devenir autre à moi-même, ce qui ressurgit ce sont à nouveau des systèmes très connus de moi, des manières, des symptômes. N'est-ce pas précisément la langue poétique ou scénique qui est capable de nous détourner du mirage de la fusion ?

F.R. : Tout à fait, le texte peut fonctionner comme ça, mais pas seulement lui, car il peut aussi être à la merci du symptôme de votre parole, et être vulgarisé, délittérarisé. Le texte ne vous sauve pas de grand-chose à vrai dire. Il faut retenir la maxime de Jouvet : « On ne sera jamais Alceste. » Alceste existe dans un ciel métaphysique – enfin on ne sait pas où il est – et se prêtera toujours à une incarnation par l'acteur, mais en même temps à une désincarnation, d'où *Le comédien désincarné* de Jouvet. J'aime bien l'expression de Lacan : l'acteur « prête sa marionnette au rôle ». L'identification est un leurre. D'ailleurs, je ne vois pas pourquoi l'acteur ne serait pas tenté d'aller jusqu'à la transe, qui est coextensive à toute l'histoire du théâtre. Tous les arts vivants qui développent l'expression du corps ont toujours la possession à l'horizon. C'est beau de penser que c'est un art dans lequel toutes les fonctions limites sont toujours proches : l'acteur en tant que marionnette absolue qui dit son texte sans aucun effet de voix, dans la pénombre, ce que voulaient parfois Beckett ou Marguerite Duras, et d'autre part la transe absolue, chamanique.

A.L. : Je voulais vous interroger sur la question de la pudeur au théâtre. Il y a des metteurs en scène comme Jan Fabre qui montrent des corps nus et le cas échéant des excréments. Quand on dit « comédien », on suppose qu'il y a une interprétation, elle-même permise par une distance de soi à soi.

F.R. : Pour prendre une comparaison, c'est un peu comme la sexologie et la psychanalyse. Je place le théâtre plutôt du côté de la psychanalyse et ce que vous évoquez plutôt du côté de la sexologie. Il y avait des cours de sexologie, après 68 à Vincennes, où l'on apprenait aux étudiants à se toucher, à s'embrasser, pour défaire les tabous. On pensait à se défaire de l'oppression plutôt qu'à interpréter le symptôme, ce que Lacan explique très bien dans *Télévision*. Mais il ne faut pas oublier qu'au début, Freud a commencé par imaginer que les rapports sexuels libéreraient les gens de leurs tabous, et que c'était l'absence de vie sexuelle qui était cause des névroses.

A.L. : Jusqu'ici nous avons parlé du corps du comédien au moment du jeu. Ma question porte maintenant sur la manière dont l'acteur est déterminé par son corps pour l'obtention d'un rôle. J'observe assez fréquemment que pour distribuer le rôle d'Ophélie ou d'Hermione, on tient compte des critères esthétiques de l'époque actuelle : la jeune première sera interprétée par une femme grande, mince, aux cheveux longs si possible. À cet égard, le comédien est prisonnier de son corps puisqu'il est sélectionné en fonction de son corps aussi.

F.R. : Il faut être sartrien et savoir ce qu'on fait avec ce que la nature nous donne. D'abord si vous êtes un garçon ou une fille, on pourrait déjà dire, en terme lacanien, que c'est un choix, car vous pouvez être un garçon et jouer une fille. Après, vous pouvez toujours mettre une perruque pour changer de couleur de cheveux... Personne cependant n'est totalement en dehors de son corps ! Mais

il est vrai que les critères sont beaucoup plus contraignants au cinéma qu'au théâtre. Dans une distribution de film, il serait impensable d'avoir, comme au théâtre, des invraisemblances génétiques telles que, dans *Tartuffe*, Orgon joué par un acteur noir dont les enfants sont blancs, comme dans la mise en scène récente de Marcel Bozonnet à la Comédie-Française. Quand Vitez avait monté *Mère Courage*, il avait distribué le rôle du cuisinier à un acteur noir, et il disait : « Je pourrais très bien essayer de justifier sociologiquement la présence d'un Noir en démontrant que durant la Guerre de Trente ans en Allemagne on aurait pu engager des Noirs, etc., mais ce n'est pas du tout mon problème, cet acteur-là est excellent, je le prends dans ce rôle. »

A.L. : J'ai moi-même assisté à la fantastique *Orestie* qu'Anne-Lise ici présente a mise en scène il y a deux ans. Certains comédiens étaient pris à « contre-emploi » si je puis dire, et pourtant la distribution était absolument convaincante. Car ce qui fait qu'un comédien est bien employé, n'est-ce pas « dans la mesure où l'inconscient d'un acteur est plus ou moins compatible avec ce prêt de sa marionnette », comme le dit Lacan ?

F.R. : Bien sûr. Mais l'emploi, ce n'est pas univoque. L'interprétation d'Agnès dans *L'école des femmes* par Dominique Valadié – qui était d'ailleurs l'invitée du n°1 du *Diable probablement* si je ne m'abuse, et qui est l'une des meilleures comédiennes de ce temps – était exemplaire à cet égard. Ce n'était pas la jeune fille un peu délurée qu'on s'attendait à voir. Elle faisait plutôt l'idiote, elle jouait vraiment l'ingénuité absolue, ce qui conférait une grande force au rapport entre Arnolphe et Agnès.

A-L.H. : Je pense aussi au Hamlet de Peter Zadek joué par l'actrice Angela Winkler.

F.R. : Absolument. En ce qui concerne la corporéité, il y a quelque chose qui est à la fois hors corps et dans le corps, c'est l'objet a

de Lacan sous les espèces du regard, de la voix, etc. Et c'est là-dessus, plus que sur l'image du corps, que reposent le jeu et « l'emploi » d'un comédien. Ce que dit « le biceps qui ne savait rien du rôle » dont parle Proust, c'est qu'il y a tout à coup quelque chose qui survient et qui n'est pas objet cause de désir pour le comédien interprétant son rôle. Ce que Lacan désigne par l'alphabet du corps, c'est que le bras dont il est question n'est pas le bras anatomique : « Mon bras, qu'avec respect toute l'Espagne admire, / Mon bras, qui tant de fois a sauvé cet empire... »

A.-L.H. : Je me souviens d'une intervention de Jean-Loup Rivière où il se demandait si le corps de l'acteur qui parle n'était pas toujours un corps hystérique.

E.R. : Sans doute. Il y a une hystérisation chez l'acteur que Barthes incriminait d'ailleurs. De quelques structures subjectives qu'il soit, une hystérisation du comédien est requise par son jeu. Et celle-ci méconnaît foncièrement l'anatomie.

ÉRIC ROHMER

JE SUIS

UN CINÉASTE MUET

Propos recueillis
par Simon Jacquet et Martin Quenehen

Éric Rohmer s'est orienté vers le cinéma en empruntant d'abord la voie de la critique – il a notamment été rédacteur en chef des Cahiers du cinéma. Cinéaste associé à la « Nouvelle Vague », Éric Rohmer est connu pour ses différents « cycles » de films : les Contes Moraux, (Le Genou de Claire, 1970, Prix Louis-Delluc), les Comédies et Proverbes (Le Rayon vert, 1986, Lion d'Or à Venise), et les Contes des quatre saisons qui marquent les années 90 (Conte d'automne, Prix du meilleur scénario au Festival de Venise 1998). Le cinéaste s'est interrogé tout au long de son œuvre sur la liberté et le destin, explorant sans cesse les jeux et les hasards amoureux. Il compte également à son actif un grand nombre de court-métrages, des émissions littéraires pour la télévision, des films « hors séries », et n'a jamais abandonné ses activités d'écriture et de critique. Avec L'Anglaise et le Duc (2001), Triple agent (2004) et son dernier film Les Amours d'Astrée et de Céladon (2007), Éric Rohmer retrouve une source d'inspiration dans la confrontation au drame historique et à la littérature.

Martin Quenehen : Dans une époque qui promet la satisfaction immédiate du corps, vos personnages, leurs corps, se tournent autour avec lenteur et restent pour ainsi dire insatisfaits. Dans quelle mesure êtes-vous un cinéaste du corps et du caractère irréalisable du désir ?

Éric Rohmer : Je montre le corps, je montre les gens des pieds à la tête – ce qui disparaît de plus en plus du cinéma français actuel. On montre seulement la tête, ou une partie du corps. J'ai toujours été

hostile au cinéma qui fragmentait l'image du corps. J'aime bien les plans d'ensemble. Même quand je cadre en gros plan, je ne coupe jamais dans un visage. Je fais un cinéma dans lequel il y a de l'espace. Je montre le corps dans un rapport avec l'extérieur. Cela me permet de rendre le corps présent et que l'on voit son rapport avec les différents objets, les meubles, les chemins de circulation, etc. En ce qui concerne le désir, peut-être cela me permet-il de le montrer d'une manière particulière. Je ne me dis jamais : « je veux montrer le désir ». Cela n'est pas mon propos le plus immédiat. Mais oui, mes films en traitent manifestement.

Simon Jacquet : Il y a peu de scènes d'amour dans vos films. Je me souviens cependant d'une scène, dans *La collectionneuse*, où un personnage surprend deux personnes en train de faire l'amour. Est-il possible, selon vous, de représenter l'acte d'amour physique au cinéma ?

E.R. : Tout est possible, mais cela ne m'intéresse pas. Il y a souvent dans mes films des nudités. Mais il n'y a pas de scènes d'amour physique. Il y a quelques scènes de baiser. Mais elles sont assez rares. Il y en a moins dans mes films que dans ceux de Hitchcock ! On pourrait dire que je suis pudique dans ce domaine. À raison, du reste. Mais je n'ai pas d'idées sur la façon de filmer les scènes d'amour. C'est peut-être pour cela que je montre des frustrations. Je pense qu'il y a plus de choses à dire dans une frustration que dans l'accomplissement du désir. Le désir se nourrit de lui-même et meurt avec son accomplissement. Au cinéma, c'est particulièrement vrai.

S.J. : Vous disiez préférer filmer les corps à leurs fragments. Mais je me suis toujours demandé si, quand vous avez fait le casting du film *Le genou de Claire*, vous aviez choisi cette actrice pour son genou. Avez-vous fait un casting de genoux ?

E.R. : Oui, absolument. On a d'abord fait un essai avec des danseuses. Mais ces filles venaient me voir en jean. Alors je ne

voyais rien ! Puis un ami, qui sortait pas mal, a trouvé dans une boîte de nuit une fille qui dansait et s'est dit : « Tiens celle-ci a de jolis genoux ! », et je l'ai choisie pour cela. Or, il se trouve qu'elle jouait bien. Je n'aurais pas pu me permettre de choisir une actrice aux genoux cagneux ou avec de gros genoux, c'est évident !

M.Q. : Vous dites filmer les corps dans l'espace, et en particulier dans la nature. Je pense au vent dans les cheveux de vos héroïnes, sur le bateau de *Conte d'été* ou dans la campagne du *Rayon vert*. Le romantisme, le rapport des corps à la nature qu'il promet, vous inspire-t-il ?

E.R. : Dans *La collectionneuse*, un passage du film est en particulier inspiré de Rousseau et de ses rêveries. À un moment donné, Patrick Bauchau lit les œuvres de Rousseau. Puis, lorsqu'il contemple la mer, il cite une phrase de Rousseau, qui dit en substance : *le flux et reflux de l'eau sur le lac de Biemme me suffisent et m'évitent la peine de penser*. Il y a effectivement là un côté rousseauiste. Et pour moi, le romantisme, c'est Rousseau, c'est la nature. Dans *le Rayon vert*, quand Marie Rivière dit « mon idéal, c'est romantique », elle le dit dans un sens sentimental. Mais, selon moi, le romantisme, ce n'est pas cela. Il faut dire que dans *le Rayon vert*, je n'ai pas soufflé un mot à mes acteurs. Les mots qu'ils emploient sont les leurs. Et leur langue, spontanée, est différente de la mienne que l'on dit très littéraire. D'ailleurs, dans *Pauline à la plage*, j'ai également pris des phrases à ma jeune comédienne, Amanda Langley. Et ce qui est curieux, c'est que les critiques ont dit : « Les acteurs des films de Rohmer ne parlent pas comme des jeunes d'aujourd'hui... » Et, comme exemple, ils ont justement cité l'une de ces phrases !

S.J. : Vous évoquiez Hitchcock. On retrouve très souvent dans ses films le même type féminin. En revanche, il y a chez vous une grande variété d'actrices, aux corps différents.

E.R. : Dans mes films, il y a souvent l'attrance de deux femmes différentes à l'égard d'un homme. Ce n'est pas propre à mon cinéma. Il y a chez Truffaut un jeu sur la blonde et la brune. Il y a toujours chez moi le nombre deux ou le nombre trois.

M.Q. : Comme dans les *Nuits de la pleine lune*. Pascale Ogier ne s'intéresse pas à Octave, mais hésite entre Tchéky Karyo et un séducteur rencontré dans une soirée. Or, les corps de ces deux hommes me semblent s'opposer. Il y a d'un côté le corps viril et musclé de Tchéky Karyo et de l'autre le séducteur au corps presque adolescent...

E.R. : Il y a quelque chose d'assez brutal dans le personnage interprété par Tchéky Karyo. Et cela a attiré le personnage de Pascale Ogier. D'ailleurs, Octave, interprété par Fabrice Lucchini, et avec qui Pascale Ogier entretient un amour platonique, lui dit : « Tu aimes les hommes bestiaux. » Je voulais montrer deux aspects différents de la bestialité. Dans leur corps, on lit le désir. Et tous deux ont sans doute quelque chose de fascinant pour une femme. En particulier Christian Vadim, qui est le fils de Roger Vadim et Catherine Deneuve. Lui et Tchéky Karyo sont des séducteurs. Et j'ai cherché à les opposer au personnage d'Octave.

M.Q. : Au corps surpuissant du héros de film d'action qui parle peu, voire pas du tout, vous semblez préférer les acteurs et les actrices au corps fragile et dont la puissance est dans le verbe. La parole vient-elle pallier la fragilité des corps ? Vos acteurs parlent-ils parce qu'il y a quelque chose d'impossible dans la rencontre de leurs corps ?

E.R. : Ça ne me gêne pas de filmer des gens qui parlent. Quand je filme des gens qui parlent, je n'oublie pas que le corps devient très important. Tandis que certains metteurs en scène sont un peu paralysés par cela. C'est pourquoi mes acteurs ont une gestuelle

extrêmement variée. Elle n'est pas stéréotypée. Et je me méfie des acteurs qui ont un passé un peu lourd, dont l'imagination gestuelle et corporelle a un peu disparu – à moins qu'ils ne soient de très grands acteurs. J'ai également eu des difficultés avec des acteurs qui avaient beaucoup travaillé dans des téléfilms. Parce que là, le metteur en scène a des cadres très précis et n'aime pas beaucoup que l'acteur bouge ou qu'il fasse des gestes.

Par ailleurs, on n'est pas obligé de faire des films d'action, des films policiers, des films de guerre. Un critique a écrit que Bresson était un cinéaste d'action. Effectivement, on ne parle pas tellement dans les films de Bresson, et il y a de l'action. Mais cette action n'est pas l'action du film hollywoodien. C'est autre chose. Mes films sont des films à paroles mais aussi des films d'action. Il m'arrive parfois, au moment de l'étalonnage, de voir mes films sans le son. Et bien, il se passe des choses ! Je pourrais même dire, un peu paradoxalement, que je suis un cinéaste muet. Car j'ai été formé par le cinéma muet. Et l'écran n'est pas amorphe quand il n'y a pas la parole. C'est complexe. D'une part, j'aime que les acteurs aient des gestes et s'expriment par leurs gestes, mais en même temps, je pense que cette expression doit venir d'eux-mêmes et qu'il ne faut pas du tout intervenir. Car si j'intervenais moi-même, je théâtralerais leur façon de jouer. Dans mon dernier film, *Les Amours d'Astrée et de Céladon*, je n'ai pour ainsi dire pas donné d'indications gestuelles aux acteurs. J'ai simplement précisé certains trajets. Je commence par dire aux acteurs de jouer comme ils l'entendent.

S.J. : Dans un entretien avec Jean Douchet, vous avez évoqué votre plaisir quand l'actrice de *Pauline à la plage*, Amanda Langley, a retrouvé spontanément la position de la femme de *La blouse roumaine* de Matisse. La peinture est un art important pour le cinéaste que vous êtes.

E.R. : J'ai des références picturales, mais je les utilise davantage pour les couleurs que pour caractériser les poses de mes personnages. C'est le cas avec le Matisse dans *Pauline à la plage*. Mais aussi lorsque j'ai fait *Le genou de Claire*. J'ai montré à mon opérateur Nestor Almendros une reproduction de Gauguin, deux Tahitiennes,

que j'avais mise dans la chambre de la jeune fille jouée par Béatrice Romand. Ces couleurs « gauguiniennes », ou tahitiennes, apparaissent sur les serviettes de bain que portent les acteurs. Il y a donc une référence, assez discrète, à la peinture dans ces films. Il y a également une référence à Mondrian dans *Les nuits de la pleine lune*. Au sujet du corps, je pense qu'il y a une représentation du corps que le cinéma est peut-être plus apte à nous montrer que d'autres arts, même des arts plastiques comme la peinture. Au cinéma, en plus de la figure immobile, il y a le mouvement.

M.Q. : Vous parlez de votre attachement à la liberté des corps – comme en témoignent votre goût de la gestuelle spontanée des acteurs ou votre refus du gros plan qui fragmente. Pensez-vous que le cinéma actuel est aux prises avec une volonté de contrôle des corps ?

E.R. : Le contrôle des corps existait déjà dans le cinéma d'autrefois, en particulier à cause de la lumière. On éclairait pour les acteurs des chemins très précis à l'intérieur du cadre, chemins auxquels ils devaient se cantonner. On disait : « C'est un bon acteur de cinéma, parce qu'il sait prendre la lumière ! » J'ai pour ma part rencontré des opérateurs qui parvenaient à éclairer les acteurs tout en leur donnant beaucoup plus de liberté. C'est ainsi que je souhaite voir travailler mes acteurs.

M.Q. : Je voudrais revenir à la question du désir. Dans *Preuves à l'appui*, vous évoquiez d'autres cinéastes qui ont travaillé et montré la sensualité. Qui sont ces cinéastes dont la sensualité vous intéresse ?

E.R. : Renoir d'abord. Il a un sens exceptionnel de la chair, de la matière, aussi bien de la chair humaine que du végétal ou du minéral. Ce ne sont pas pour moi des choses aussi accessibles. Il a à cet égard un génie incontestable. Curieusement, peut-être cela apparaît-il plus dans le noir et blanc que dans la couleur. La pellicule noir et blanc donne une vibration aux choses, qui est parfois éteinte par la couleur. C'est très mystérieux. Le cinéma est un art

extrêmement mystérieux ! Mais en même temps, j'opte pour la couleur. Car, de fait, le noir et blanc actuel n'est pas celui d'autrefois.

M.Q. : Dans une très récente enquête consacrée à la sexualité des Français, 20% des jeunes hommes disent ne pas être intéressés par le sexe. Peut-on dire qu'au contraire vos personnages ne pensent qu'à ça ?

E.R. : Dans *L'arbre, le maire et la médiathèque*, il n'est pas du tout question d'attrance sexuelle, mais de politique ! Cependant, mes films sont effectivement centrés sur ce qu'on appelait autrefois *des histoires d'amour*. Il y a dans mes films le sujet de la recherche amoureuse et, comme dans le dernier, *Astrée*, celui de la fidélité, de la rencontre d'un amour qui puisse être durable. Le désir, on en parle peu, mais il est présent, et d'autant plus présent qu'il est contrarié. C'est la valeur d'un discours sur le désir que de prendre en compte sa contrariété essentielle.

M.Q. : Une dernière question : vous dites que chacun de vos films est pris dans un moment historique. Or, vos derniers films sont des films « historiques » qui se situent dans le passé. Y avez-vous exprimé une nostalgie quant au rapport que la société actuelle entretient notamment avec le corps ?

E.R. : Quand on s'intéresse à une époque, on a forcément une nostalgie pour cette époque. On a un goût pour elle : on s'intéresse à la façon dont les gens parlaient et agissaient. Dans mes films historiques, j'ai d'abord recherché la langue que l'on parlait à une période donnée. Mais j'ai aussi été attentif aux corps. Dans *Astrée*, j'ai ainsi cherché à retrouver le mouvement des drapés gonflés par le vent que l'on peut voir dans les tableaux du XVII^e siècle. Quant à l'exhibition du corps des dirigeants politiques – dont on dit qu'elle est caractéristique de notre époque – je ne sais pas si c'est vraiment particulier à notre époque. En fait, je ne le crois pas. Il y a tout de même eu des rois qui ont joué de la séduction avec leur corps. Aussi bien Louis XIV que Louis XV, pour ne parler que d'eux !

CH

RO

CHRONIQUES

NIOQ

UES

LA THÉÂTRALE

L'ACTEUR

PASSE-MURAILLE

Propos recueillis
par Anne-Lise Heimbürger

Caroline Marcadé est une transfrontalière. Elle n'a cessé de migrer : de la danse classique vers la danse contemporaine ; de la chorégraphie vers l'enseignement – elle est professeur de danse et directrice du département « Corps et espace » au CNSAD ; de la création de sa compagnie de danse Élan Noir-Théâtre Évadé vers l'écriture – La nuit de l'enfant caillou coécrit avec Michel Vittoz, puis L, monologue autour de l'enfermement physique et mental. Elle explique que, petite déjà, elle n'avait qu'une idée en tête : une fois un mouvement effectué à la perfection, elle souhaitait le casser en deux. « Durant ma formation classique, je ne rêvais que de taper par terre et de faire l'Africaine. » Après sept années comme soliste dans le Groupe de recherches théâtrales de l'Opéra de Paris, c'est sa collaboration artistique avec Antoine Vitez qui marque un autre grand tournant dans son approche du corps en scène, et lui permet de préciser l'élaboration d'une dramaturgie du corps. Elle travaille main dans la main avec des metteurs en scène de théâtre, particulièrement Alain Françon, Philippe Adrien, Julie Brochen, Bruno Bayen, Marcel Bozonnet, Joël Jouanneau, Alain Ollivier, ainsi qu'avec des cinéastes tels que Philippe Garrel, Bruno Nuytten ou Jacques Rivette.

Anne-Lise Heimbürger : Semblable à l'instrument de musique qu'il faut accorder avant de s'en saisir pour jouer, le comédien est sensible aux variations de température, il ne cesse de s'acclimater à de

nouveaux territoires poétiques, scéniques et méthodologiques. Dans cet état de transit, c'est son corps qui, le premier, envoie des signaux d'affolement : les passages à un nouvel auteur dramatique, un nouveau siècle, un genre, d'un metteur en scène à l'autre, d'un espace scénique à un autre sont autant de changements de fuseaux horaires qu'il faut pouvoir traverser.

Caroline Marcadé : L'échauffement permet de faire la transition entre la façon que l'interprète a de se mouvoir dans la vie quotidienne, et les corps présentés dans les situations particulières décrites par un auteur. L'étirement restitue des qualités que la vie courante ôte, à commencer par la souplesse, sans que cela ait grand-chose à voir avec de la gymnastique.

J'ai fait de mon corps une vie, voilà pourquoi je sais jouer de la division mythologique de mon corps de licorne ! Ce sont les singularités physiques des danseurs et des acteurs avec qui je travaille que j'aime voir se mouvoir dans l'espace. J'ai beaucoup apprécié le travail que j'ai pu faire avec un homme-tronc, on s'aperçoit alors que les bras sont capables d'énormément de mouvements. C'est ce qui remue le corps qui m'attire, bien plus qu'une technicité qui tourne très vite à vide. J'aime qu'on puisse danser sur la tête, comme en hip-hop. Je peux l'introduire dans un spectacle, mais ce n'est pas un but en soi.

C'est aussi contre la raideur du monde qu'on s'échauffe et qu'on danse. On cherche à aller aux confins de ses membres, au bout de son souffle, à partir à la découverte. Après s'être assoupli, notre perception est modifiée, le champ de notre pensée est plus large et nous ne sommes pas en prise de la même manière avec ce qui nous entoure. Pour moi, le corps est le lieu prodigieux de l'absence. Je peux, avec un peu d'imagination, m'évader, en faisant ou non des mouvements, d'ailleurs. C'est précisément cela qui me touche. Faire un *training*, c'est toujours faire un bout de voyage. Je souhaiterais à tout le monde de prendre ce temps-là, qui me paraît aussi important que la lecture des journaux.

Pour l'acteur, l'entraînement du corps et l'improvisation permettent de développer son imaginaire et d'aborder de nouveaux continents scéniques.

A.-L.H. : Concrètement – c'est un mot qui est prononcé une dizaine de fois par jour, sur n'importe quelles planches de théâtre –, je viens de répéter et de jouer presque sans discontinuer dans trois créations successives : tantôt sur un gril de fer quadri-frontal qui s'élevait du sol, tantôt sur une tournette en bois, enfin sur un plateau à l'inclinaison tellement raide que mes genoux – les miens, ceux du personnage non – s'en souviennent encore. Lors de chacune de ces trois créations, à peine me suis-je imprégnée de la langue de l'auteur, familiarisée avec mes partenaires, à peine ai-je apprivoisé la scénographie, assimilé la demande du metteur en scène, qu'il faut s'en extraire et en épouser une autre. Vous avez composé un monologue sous forme d'autodidascalies, intitulé *Je m'appelle corps*¹, particulièrement destiné aux gens de théâtre, et qui formule chaque étape d'un échauffement corporel conçu au fil de ces années de pratique théâtrale. Selon vous, une fois assimilé, est-ce que l'application régulière d'un échauffement peut prévenir et atténuer les perturbations dues aux phénomènes de *tabula rasa* que cause le passage d'une création à l'autre ?

C.M. : Au cours de sa carrière, l'interprète peut connaître de grands écarts très éprouvants. Il n'est pas évident de passer de l'énergie textuelle et corporelle d'un Bond à celle d'un Tchekhov. Mais il est aussi appréciable de quitter un univers théâtral où les corps titubent, chutent, rampent, dorment, perdent connaissance, auquel convient bien la danse contemporaine, pour retrouver l'élévation du corps grâce aux apports de la danse classique. Voilà pourquoi je peux écrire une chorégraphie qui fera

travailler les acteurs du Conservatoire sur le porté. Je sais qu'on ne fait pas de porté dans la vie, mais c'est beau et délicat. Je sais aussi que cela paraît déplacé à certains gens de théâtre de faire pratiquer ce genre de choses à des acteurs, mais il suffit qu'on change de pays pour que la chose se conçoive. Ce n'est pas parce qu'on est un artiste français qu'il faut ignorer la délicatesse de la *geisha*.

A.-L.H. : Le passage de l'étape dite du « travail à la table » à celui « en plateau », est parfois vécu par les acteurs comme une grande traversée. Il faut mettre sur pattes le travail intellectuel du texte, d'abord défriché autour de la table. Beaucoup de metteurs en scène n'adoptent pas ce système dichotomique, mais il n'empêche que l'acteur peut longtemps être encombré par le corps ou gêné par la parole, avant que le jeu ne s'agence organiquement et ne lui vienne avec naturel.

Dans le chapitre « Chorégrapheur » de *9 rendez-vous en compagnie de Caroline Marcadé*, on lit ceci : « Le corps est parlant. Le théâtre est la “mise en corps” d'un texte, d'une pensée. » Lors des séances avec les élèves du Conservatoire, vous mettiez en place des improvisations autour d'expressions corporelles, qui rejoignent celles que nous pouvons avoir à jouer dans une pièce : « lâcher prise », « tomber de haut », « avoir un coup de foudre », « être atterré », « s'effacer », etc. « Il ne s'agit pas d'illustrer l'expression choisie, ni de la rendre anecdotique. Il s'agit d'utiliser son corps pour s'emparer physiquement de l'expression. Ainsi traitée comme une image intérieure et organique, l'expression se met à vivre et à vibrer : le souffle, le regard, la durée, le poids fabriquent une interprétation concrète et singulière. »² Chacun travaille son « pied de la lettre », comme vous l'écrivez plus loin. À quoi

reconnaissez-vous la qualité d'un mouvement ou d'un corps sur un plateau ?

C.M. : À la respiration de l'interprète. Au sens qu'il a de son propre poids, à la conscience de ce qu'il a devant, derrière, à côté de lui, au bout de ses doigts, de son regard et de son souffle. Du corps doit émaner une vitalité, une intelligence, sinon c'est sec, ça ne palpite pas, il n'y a pas d'émotion, pas de voix, pas d'intention intérieure, même si tout est bien calé. La qualité du corps consiste à savoir marcher, s'asseoir, à repérer qu'un dos droit ne raconte pas la même chose qu'un dos avachi. L'interprète doit posséder cette maîtrise-là de la langue corporelle. Et il doit aussi avoir de la grâce.

A.-L.H. : Par grâce, vous n'entendez pas un maintien académique ?

C.M. : Non, non ! Enfin, c'est aussi une histoire de maintien. C'est difficile à expliquer, la présence, le charme, le charisme d'un acteur, c'est au-delà de tous les apprentissages. Dans mon travail, je sais que je vais pousser les corps avec excès. J'aime, une fois l'acteur échauffé, qu'il tente le diable avec son corps, ne cache pas son effort, ni sa transpiration s'il ruisselle. Cela peut parfois confiner à la prouesse technique, et on peut me rétorquer : « Qu'est-ce que c'est que ce théâtre dansé ? » Je reste toujours un peu l'étrangère. Je ne correspond pas vraiment à la grammaire que beaucoup de metteurs en scène souhaitent pour leurs acteurs. Je saurais me pencher en tant qu'interprète sur un canevas – tel que : « c'est l'hiver en Russie, une femme rentre chez elle, apprend la mort d'un proche et se sert un verre d'eau » – mais on aurait du mal à m'enlever l'épaule de la danseuse qui soulève le verre d'eau. On aurait beau éplucher toutes les couches, on ne pourrait pas ôter le cœur de l'oignon.

A.-L.H. : Vous dites remarquer, chez la nouvelle génération d'acteurs, des corps plus souples et

conscients de leurs possibilités physiques. À quoi cela tient-il ?

C.M. : Les corps changent considérablement, parce que notre époque n'avance pas à la même vitesse. Il y a une rapidité qui n'existait pas avant. Pourquoi l'interprétation de certains acteurs comme Dominique Valadié nous semble toujours moderne sur une scène ? Parce qu'ils ont une compréhension rapide des phénomènes de plateau et le souci de rester ancrés dans la vitalité particulière à leur temps.

1 • Édgar Petitier, *9 rendez-vous en compagnie de Caroline Marcadé*, Arles, Actes Sud-Papiers, chapitre 5, p. 43.

2 • *Ibid.*, chapitre 7, p. 58.

ENTRETIEN DANS LE TUMULTE

LE ROI EST MORT

Propos recueillis
par Martin Quenehen

Raphaël Glucksmann, journaliste, membre de l'association Études sans frontières, a réalisé des documentaires politiques : Tuez-les tous ! sur le génocide des Tutsis du Rwanda et Orange 2004, sur les révolutions démocratiques à l'est de l'Europe. Il est co-auteur de Mai 68 expliqué à Nicolas Sarkozy, qui vient de paraître chez Denoël, et tient la chronique de relations internationales au Diable probablement (cf. p.115 sqq.).

Martin Quenehen : Par opposition à cette France que vous considérez comme une « esclave rivée à ses souvenirs », vous invoquez la Révolution orange de 2004. Les Ukrainiens auraient décidé d'écrire leur histoire, considérant l'avenir comme une feuille blanche. Avez-vous écrit *Mai 68 expliqué à Nicolas Sarkozy* pour que les Français et singulièrement ceux de notre génération passent à autre chose ?

Raphaël Glucksmann : La politique française, notamment la diplomatie, est trop souvent dictée par des considérations historiques et un rapport fétichiste au passé. 68 fut un surgissement qui mit à bas les mythes français jusqu'alors partagés par la gauche comme la droite. Dans mon esprit, il ne s'agit aucunement de commémorer 68 – cela serait contradictoire de fétichiser pareil événement – mais d'en retrouver l'esprit, l'irrévérence et la spontanéité.

Sarkozy incarne partiellement cette adhésion au temps présent, malgré ses envolées lyriques sur le « long manteau de cathédrales »

couvrant le sol de France et ses références à Blum, Jaurès ou De Gaulle. Il bouleverse les mythes traditionnels de la classe politique, à commencer par ceux de la droite, de l'enracinement dans une terre qui ne ment pas à la sacralisation de la verticalité étatique. L'émancipation vis-à-vis du passé et du culte de l'Histoire est une rupture forte qu'ont assumée la plupart des sociétés occidentales depuis les années 60, que la France a entamée en 68 sans la mener jusqu'à son terme. La cacophonie actuelle illustre le passage difficile d'une société politique passéiste et verticale à une société politique en prise sur le temps présent et plus horizontale.

M.Q. : Il y a cependant chez Sarkozy un penchant conservateur, voire réactionnaire. Par exemple quand il propose la castration chimique des délinquants sexuels récidivistes et le retour du « cours de morale » à l'école primaire. Il y a là quelque chose qui fleure bon l'ordre moral et qui ne me semble pas du tout dans l'esprit de Mai !

R.G. : Sarkozy est porté par une rupture historique qui le dépasse. Pour moi, Sarkozy est le nom d'une époque qui n'a plus de repère et qui, si elle comprend enfin que le passé n'est plus valable, ne sait toujours pas quel doit être son avenir. Il y a dans le sarkozysme des choses que je rejette totalement. La castration chimique bien sûr, mais aussi le discours sur l'immigration et les quotas d'expulsion des sans-papiers, proprement scandaleux. Il n'empêche qu'après Sarkozy, le rapport traditionnel des Français à l'État et à son chef n'existera plus.

M.Q. : Cela peut être pour le meilleur comme pour le pire.

R.G. : Schelling disait que « la liberté de l'homme est à la fois le ciel le plus élevé et l'abîme le plus profond ». Nous avons impérativement besoin de contre-pouvoirs qui s'expriment sur des sujets précis. Malheureusement, le débat ne s'oriente pas là-dessus.

Les critiques se focalisent sur cette désacralisation de l'État, qui est pour moi un acquis essentiel des premiers pas de Sarkozy à l'Élysée. Notre nouveau président est un personnage paradoxal et ambigu. Il est le reflet d'une période qui ne sait pas de quel côté pencher. C'est pourquoi il est très important d'investir le débat public pour faire en sorte que ce moment de cacophonie débouche sur une société libre et ouverte sur le monde.

M.Q. : Vous parliez des références de Sarkozy à Jaurès et Blum. Après la bataille idéologique des présidentielles menée à « front renversé » et « l'ouverture » gouvernementale, le clivage gauche-droite, qui structure la vie politique française depuis 1789, est-il définitivement caduc ?

R.G. : L'élection présidentielle et l'ouverture qui a suivi ont bouleversé la vie politique française. Le clivage droite-gauche est clairement mis à mal. Des gens de droite et de gauche peuvent ainsi se retrouver au gouvernement autour du thème du changement avec les traditions diplomatique, étatiste et souverainiste françaises, à l'instar de Bernard Kouchner, Martin Hirsch ou Fadela Amara – qui n'étaient pas soupçonnables d'être de droite. *A contrario*, Dominique de Villepin, Dupont-Aignan et d'autres gaullistes peuvent cosigner dans *Marianne* un texte avec Ségolène Royal et Chevènement, pour critiquer toute rupture dans la manière de pratiquer la politique française. À mon avis, les clivages « rupture/continuité » ou « mondialisation/souverainisme » transcendent le clivage droite-gauche, les institutions et les partis politiques actuels. Peut-être que Sarkozy reviendra finalement aux fondamentaux de droite, mais nous assistons à une recomposition singulièrement excitante de la scène intellectuelle. Aujourd'hui se développe une critique réactionnaire du sarkozysme qui vise en réalité l'évolution générale de la démocratie occidentale. Cette critique rassemble des intellectuels de gauche et de droite et remet en cause les avancées libérales, les droits de l'homme érigés en référence morale et politique ultime, la transparence étatique et la société ouverte. Des intellectuels très divers,

depuis Alain Badiou, extrémiste notoire, jusqu'à Marcel Gauchet, penseur tout à fait modéré, ou encore Régis Debray théorisent une supposée « décadence » de la politique qui n'est en réalité que l'expression de leur refus de la gigantesque désacralisation de l'État et du Savoir à laquelle nous assistons.

M.Q. : Venons-en à l'État et à la fonction du chef de l'État. En vous référant à l'ouvrage *La Société contre l'État* de Pierre Clastres, vous évoquez le chef amazonien que personne n'écoute comme un modèle soixante-huitard de soumission du chef – et donc de l'État – à la société. Quelles différences y a-t-il entre le chef amazonien et Nicolas Sarkozy, dont les faits et gestes focalisent l'attention des médias et des citoyens ?

R.G. : Dans un formidable mouvement d'émancipation, la génération de 68 s'est libérée du tropisme étatiste français et a décidé qu'elle n'avait pas besoin de l'État pour vivre sa vie ou construire des mouvements sociaux, des solidarités civiques, c'est-à-dire pour édifier une société civile. En cela, la pensée de Pierre Clastres me semble symbolique du moment soixante-huitard. Maintenant, ce que je reproche à cette génération, c'est d'avoir cru que l'Amazonie était possible en France. Ils ont pensé que le chef disparaissait pour la seule raison qu'ils n'y croyaient plus. Or, il n'en est rien. L'État est resté intact et la France est devenue schizophrène, écartelée entre une société moderne, émancipée, et un État rigide, une scène politique immobile. Chirac incarne l'aboutissement de cette logique lorsqu'il annonce, sur le plateau de TF1 au moment du référendum sur le traité constitutionnel, à la jeunesse de France : « je ne vous comprends pas. » Cette phrase marque l'assomption d'un décalage total entre le chef et la société qu'il est censé régir. Je pense qu'il fallait une étape supplémentaire, que la société prenne possession de l'État, le dépoussière et le remodèle à son image. C'est cela, le moment de l'ouverture. Sarkozy n'est pas un chef amazonien, il correspond à un moment où la société décide d'investir l'État, et où l'on se retrouve dans une sorte de foisonnement et de cacophonie qui fait

que l'action de l'État devient proprement illisible. C'est pour moi une étape dans la nécessaire sortie d'un schéma qui ne fonctionnait plus.

M.Q. : De fait, Nicolas Sarkozy semble, dans ses manières au moins, refuser d'incarner l'État. Comme le roi shakespearien, tel que vous le définissez, il apparaît avant tout comme « un homme ». Vous dites que c'est une étape nécessaire, mais pour aller où ?

R.G. : Personne aujourd'hui n'est en mesure de dire dans quelle direction ira la période Sarkozy. Je souhaite que la France devienne une démocratie européenne comme les autres, c'est-à-dire qu'elle considère son chef de l'État comme les Anglais considèrent Gordon Brown ou les Allemands Angela Merkel, c'est-à-dire comme un individu issu de la société, que le corps électoral a choisi pour le représenter, mais qui n'est investi d'aucune sacralité. Au contraire du président de la République française prisonnier de ses palais, entouré de ses huissiers, et qui est censé être le père de la France, l'incarnation de la Nation. Le Président est un individu choisi par d'autres individus pour appliquer un programme précis. Si on arrive à cela à travers le chaos du début de mandat de Sarkozy, j'en serai ravi.

M.Q. : Vous parliez de l'incompréhension entre le chef de l'État et la jeunesse. Dans votre livre, vous considérez généreusement que les acteurs de Mai 68 parvenaient clairement à distinguer action symbolique et action « physique ». Et vous avez pu constater que la révolte des jeunes en banlieue, en novembre 2005, s'exprimait seulement par la violence physique, sans revendications précises. On est loin de « Nous sommes tous des juifs allemands ! »

R.G. : La révolte des banlieues est une crise très grave pour la société française, parce que le geste physique de destruction des biens publics et privés ne s'accompagnait d'aucune revendication claire, d'aucun discours politique. Il faut évidemment incriminer les

coupables de violences sur les personnes, mais il faut aussi se poser la question de la responsabilité de la société française. Toute une partie de la jeunesse s'est montrée incapable d'accéder au symbolique.

Il existe une scission terrible au sein de la jeunesse. Une partie des jeunes continue, via les manifestations traditionnelles des étudiants et lycéens, à avoir des revendications publiques, comme on l'a vu au moment du CPE, et à se mobiliser autour de thèmes – un peu conservateurs à mon goût – mais indubitablement politiques. Une autre partie de la jeunesse n'a plus accès à ce discours-là. C'est terrible : on a accepté qu'une partie de la France soit exclue du champ symbolique et reste cantonnée dans « la nuit » décrite par Machiavel, c'est-à-dire le non-discours.

En 68, c'était symbole contre symbole : d'un côté les symboles gaullistes et staliniens et de l'autre ceux de la jeunesse qui chantait « Nous sommes tous des juifs allemands », c'est-à-dire des déracinés, et qui prenait comme symbole de sa lutte Dany Cohn-Bendit – ni Français, ni catholique, ni communiste : un inclassable. Aujourd'hui, l'incapacité à produire de nouveaux symboles explique selon moi le désespoir ou le conservatisme de la jeunesse française.

M.Q. : Quels sont les nouveaux symboles que vous brandissez ?

R.G. : Ce qui m'a frappé en Europe de l'Est par exemple, c'est que des choses qui semblent évidentes aux jeunes Français, comme la liberté de la presse et l'autonomie de l'individu par rapport aux groupes communautaires ou politiques ont réellement valeur de symboles. Chez nous, la perte des repères que nos voisins de l'Est vivent comme une aventure exaltante est perçue comme un manque. Le fait que, pour notre génération, l'engagement européen ne soit pas devenu un symbole est un vrai problème. L'Union européenne est pourtant la grande aventure de notre génération : cette société cosmopolite, sans frontière ni barrière mentale ou religieuse, est un champ de liberté immense que l'on devrait investir.

DERRIÈRE L'ÉCRAN

UN HOMME NOUVEAU

par Élie Wajeman

Le corps d'un homme

Spider-Man est une figure de l'adolescence, et une jolie figure en vérité. À l'âge où tout change pour chacun, Peter Parker (Spider-Man) se fait piquer par une araignée génétiquement modifiée dont le venin favorise sa métamorphose en adulte. Dans le film de Sam Raimi, plusieurs scènes jubilatoires illustrent les étapes de sa transformation en araignée en même temps qu'en homme. Il y a cette séquence dans laquelle Peter s'observe dans un miroir s'apercevant que son torse s'allonge, se bombe. Une autre scène le montre se battant admirablement avec le voyou du lycée. C'est la première fois que Peter connaît la victoire, victoire qui le fait briller aux yeux de Mary-Jane. Car il est amoureux et prisonnier de sa timidité. Certes, le venin de l'araignée lui permet de dépasser ses peurs, mais son hardiesse héroïque est ordonnée et suspendue à sa libération corporelle que la morsure a permise.

Une scène du film en particulier permet de penser que Peter accède à la jouissance sexuelle en devenant Spider-Man. Le jeune homme découvre qu'en tendant fermement son bras, un filet blanc se projette de son poignet. C'est d'ailleurs à l'occasion de cette découverte qu'il fait dans l'intimité de sa chambre, qu'il est surpris par sa tante – qui lui tient lieu de mère. Elle frappe à sa porte, et voilà notre Spider-Man embarrassé comme s'il était surpris dans un moment qui requiert une parfaite pudeur. Voilà comment Peter, devenu un être hybride, jouit et exulte pour la première fois.

Spider-Man aurait-il pu être un personnage des *Métamorphoses* d'Ovide ? Le garçon a une histoire tragique digne des héros romains. Orphelin, il voit l'oncle qui l'a élevé se faire assassiner et mourir dans ses bras dès les premières scènes du film. Des responsabilités d'adultes viennent se greffer à la nécessaire assumption de ce corps jouissant. Une tension s'opère alors entre ses nouveaux devoirs et la multiplication

des possibilités que lui offre son corps viril. Ce qui est beau chez ce personnage – mais c'est aussi vrai des autres super-héros – c'est que contrairement aux monstres qui peuplent la mythologie gréco-romaine, ce monstre-là peut faire le bien. L'homme-araignée est un personnage éminemment moral.

Au cinéma

Mais plus qu'un film sur l'adolescence, le film de Sam Raimi est aussi un film sur les pouvoirs multiples du cinéma. Spider-Man est une sorte de saint. Un saint biologique sur lequel Dieu n'aurait pas fait son œuvre. Son corps miraculeux lui permet de sauver des innocents. Et cette sainteté, seul l'espace du cinéma est capable de la recevoir et de la restituer. On ne peut en effet qu'être séduit par l'impressionnante virée nocturne durant laquelle Peter saute de toit en toit pour éprouver sa nouvelle puissance. Et que dire de sa vigoureuse traversée des rues de New York ? C'est en accrochant ses toiles au ciel que Peter redécouvre Manhattan. Le cinéma et sa technique sont le support de ce corps monstrueux et miraculeux.

Lors de ces plans filmés en travellings arrières, on ne distingue jamais le point à partir duquel les toiles se tissent. Elles partent simplement vers le haut du cadre, hors-champ. En fait, elles s'accrochent à la caméra elle-même, car c'est elle qui rend compte de son agilité, de sa grâce. Le film montre que le corps adolescent et ses mutations sont intimement liés au cinéma qui peut seul les montrer dans leur mouvement.

Depuis quelques mois, une exposition du Musée d'art et d'histoire du Judaïsme montre le lien qui réside de fait entre la bande dessinée et les auteurs juifs. On y découvre que les inventeurs des super-héros les plus connus sont des immigrés juifs. Et sans doute cette figure de l'autre qui tente de s'intégrer ne peut être que celle de l'immigré. Spidey – c'est ainsi que le surnomment ses fans – est mis en demeure de cacher son identité et ses pouvoirs même si son désir intime serait d'avoir une vie ordinaire. Peter Parker est en cela un modèle de ce que doit être l'intégration dans la société américaine : utiliser ses différences, sans ostentation, pour le bien public. C'est ainsi peut-être que Stan Lee, inventeur de ce super-héros, se comprend lui-même dans l'Amérique blanche et protestante qu'il habite : un être parfait au sang impur.

LE PENSE-BÊTE

ESPRIT,

ES-TU LÀ ?

par Dan J. Arbib

C'était une vieille obsession des théologiens que de nous dire que l'homme est en quête de Dieu. Où que nous soyons, dans nos demeures, en chemin, au coucher, au lever, nous recherchions Dieu comme un affamé sa nourriture, comme un assoiffé la rivière. On en jugera comme on voudra. Une telle analyse en dit autant de l'homme que de Dieu – vain mensonge ou infini véritable, seul en mesure de satisfaire une créature *capax Dei* ? –, ou même des théologiens.

Ma vie ne fut qu'une quête perpétuelle de Dieu. Dans les bois, sous les tables, derrière la porte ; au restaurant, sous les traits de la vieille au visage creusé par la vertu, ou encore derrière l'habit noir et blanc du serveur ; chez une femme, cette femme, dans ses baisers, ses étreintes ; et dans la nuit où nous nous rendions un mutuel hommage, j'ai cru sentir Dieu, parfois...

Et puis j'ai rencontré N.S. – qui m'a dit où était Dieu. Un « Dieu transcendant est dans le cœur de tout homme, un Dieu d'espérance », avait-il dit en substance, joliment, bruyamment, dans un fort éloquent discours. Je suis un homme, me suis-je dit ; alors j'ai cherché, du moins autant que j'ai pu – car c'est où, la transcendance ? Dans mon cœur, au moins, je sais, du moins je crois savoir... Mais, là encore, je n'ai rien trouvé : tout juste mon petit cœur aride et desséché comme un geste d'avare – mais combien assoiffé, combien ambitieux, et combien retenu pourtant ! Car ce cœur, j'ai senti qu'il suffisait de le gonfler un peu pour qu'il quitte terre, pour qu'il parte et m'em-

mène loin, très loin ; mais présentement, le voilà sec et rêche comme un mauvais linge. Est-ce donc cela, Dieu ? Ce rêve de l'impuissant, cette décomposition du cœur atrophié qui appelle l'espoir comme la faim appelle le pain ? Oui, c'est bien cela que N.S. avait appelé Dieu : l'espoir des désespérés. Tiens ! m'étais-je dit, je n'avais jamais appelé cela ainsi. L'espérance par avance déçue, la nommer Dieu m'a toujours paru un blasphème ; et une insulte, de considérer comme seul capable d'espérer, celui que son désespoir conduit à l'église ! Mais comme toujours, N.S. n'hésite pas.

J'avoue que de telles déclarations ont de quoi surprendre tous ceux qui croyaient que l'homme N.S. se prenait pour Dieu, et tous ceux qui, plus malins que les autres sans doute, avaient préféré mettre leur foi dans un homme politique plutôt que dans Dieu – ou plus exactement : avaient pris cet homme pour la Divinité, à ceci près qu'elle était puissante, pour une fois. Idolâtres ! Ne saurez-vous jamais que le faux Dieu « a des oreilles, mais n'entend point, a des yeux, mais ne voit point » ? Ne comprenez-vous pas que c'est leur impuissance que ces fétiches vous font payer, et vous exhortant à l'espoir ? Car là est le fond de l'affaire : l'homme qui a tendu vers vous son oreille sourde, qui a porté sur votre misère son regard aveugle, et qui vous a juré qu'avec lui « tout devient possible », le voilà qui vous invite à prier ! L'idole pour une fois veut bien se retirer, désigner le coupable Invisible que d'ordinaire elle rature, et vous tendre un missel. Ah ! La politique ne peut pas tout, il est vrai ; c'est d'ailleurs pourquoi elle se doit garder de trop promettre ; et quand elle promettrait, il serait beau qu'elle n'eût point la suprême impudeur de dissimuler sa débilité derrière son doigt crispé montrant un ciel depuis longtemps sourd à nos prières.

Mais on a préféré réveiller Dieu et tirer de leur sommeil angoissé ses pasteurs. Qui s'y trompera ? L'esprit n'est point là ; comme dit le grand Pascal, on se fait parfois une idole de la vérité même, et il est des *parfois* qui sont des *aujourd'hui*. En nommant Dieu la béance de tout esprit, on l'a assassiné.

Nietzsche avait tort : la mort de Dieu n'est pas un fait de métaphysique, mais de politique. On rêverait aujourd'hui d'une ère métaphysique qui redonnerait des papiers à la grande idée de Dieu. Mais non : on a fait croire à sa présence, et de son ombre gigantesque et pitoyable on a fait un cache-sexe !

Mais ce n'est point tout. Je consentirais à me taire s'il ne s'agissait que de prendre Dieu à témoin de notre impuissance, à sacrifier à l'idole tout nouvellement bâtie et à lui apporter notre misère en offrande ; si de tout cela il ne s'agissait que d'une sombre ruse de politicien à court de ressource et grillant sa dernière cartouche. Car il n'en irait que de Dieu (il en a vu d'autres) et d'un opium du peuple (il en a d'autres) : il ne s'agirait point de l'homme même. Or je prétends qu'aujourd'hui, c'est de la mort de l'homme qu'il s'agit – du meurtre de Dieu dans son image : car l'homme, fossoyeur de Dieu, s'est enterré avec le défunt : tout ce qui faisait sa grandeur de glébeux, son langage, son visage, son nom donné par le Très-Haut, sa contemplation tournée vers le Ciel comme par une suprême volonté du Demiurge – tout cela est mort, disparu, enterré. Plus d'humanité, plus d'humanités : plus d'humanisme ! Des machines désirantes, des machines marchant et pleurant, des machines croyantes, des machines surveillantes et surveillées, voilà ce qu'on a fait des hommes.

Je veux peindre une humanité résistante et puissante, tenace ; une humanité cultivée et fine, raffinée ; une humanité qui se donne à elle-même du prix, le prix de l'inestimable ; voilà ce qu'on appelle l'Esprit saint, qu'on se gardera bien de confondre avec le Saint-Esprit. On a chassé le premier, on invoque le second. Répondra-t-il ? Peu importe au fond : tout ce en quoi nous croyions – qu'il peut y avoir en ce bas monde des biens supérieurs qui s'appellent l'Esprit, que l'homme est le gardien du sens, que l'esprit porte le Dieu vrai et universel –, voilà qui n'est plus. Depuis quatre siècles, nos

aïeux avaient pourtant fondé leur sentiment de l'humain sur ces quelques convictions ; et à la rigueur, chacun le comprend, on pouvait bien se passer de Dieu dès lors qu'il était là : pourquoi baptiser la Présence ? Non contente de tuer Dieu en la chargeant de son impuissance, l'Idole a fait plus : elle a tué toute velléité de la créature à entretenir quelque chose qui ressemble à l'Esprit.

Alors sur la dépouille de l'antique croyance peut bien danser un charognard, un vautour est un vautour, et il n'y a que les imbéciles pour le prendre pour Dieu.

L'INTERNATIONALE RUPTURE ET DÉTAIL

par Raphaël Glucksmann

Alain Juppé est-il un clown ?

Le Juppé nouveau est arrivé, converti à l'écolo-humilité dans les glaces québécoises, sympa, local, durable. Drôle.

Ministre des Affaires étrangères de 93 à 95, droit dans ses bottes déjà, pro-serbe, pro-hutu, pro-russe, « le meilleur d'entre nous » (*dixit* Chirac, tout un programme), touché par la Grâce, est devenu idéaliste.

Armé de la foi des néo-convertis, il accuse publiquement Bernard Kouchner de sacrifier l'honneur de la France à la fameuse « *realpolitik* », plus exactement de « tomber dans les amalgames de la repentance et les compromissions de la *realpolitik* ». Le cas doit être grave pour qu'un Juppé, pilier de la notoirement kantienne Chiraquie, puisse reprocher à un Kouchner, créateur de Médecins sans Frontières et de Médecins du Monde, père du droit d'ingérence, de donner dans l'immoralité politicienne. Quel crime le *French doctor* a-t-il donc commis pour déclencher les foudres de notre nouvelle Antigone ?

Il est allé au Rwanda, pays avec lequel nous n'avons plus de relations diplomatiques, mais une longue et honteuse histoire de « compromissions » et d'« amalgames » justement. Il s'est recueilli devant les 250 000 corps martyrisés du mémorial de Gisasi (un « lieu sacré » a-t-il dit) et a reconnu que la France avait commis, dans ce petit pays d'Afrique transformé en charnier

géant, une « faute politique » (« une série de fautes politiques » corrigera-t-il de retour à Paris devant les protestations virginales de Juppé et Balladur).

L'infâme ! Salir ainsi notre beau drapeau ! Et pourquoi ? Pour ce million de morts dont tout le monde se fout ? Pour renouer avec une nation sans pétrole, sans gaz et sans neige ?

Délaissant treize longues années de négationnisme d'État, Bernard Kouchner, appuyé par Sarkozy, a dénoncé « la logique infâmante visant à rendre les Tutsis responsables de leur propre mort » (c'est-à-dire la logique officielle de la France jusqu'en mai 2007) et a repris contact avec Paul Kagamé, l'homme qui a mis fin au génocide, pêché impardonnable. Indécent !

Le nouveau Juppé est effectivement drôle.

Alain Juppé est plus qu'un clown

Mais le nouveau Juppé n'est pas seulement drôle, il est honnête. Son indignation délivre un message fondamentalement vrai. Villepin, Dumas, Chirac, Mitterrand et lui-même ne font pas de la *realpolitik* comme on le leur a trop souvent reproché. Ils sont mûs par une vision du monde ou une idéologie. Comme Kouchner ou Rama Yade, comme nous tous. Pas la même, c'est tout. Et c'est beaucoup.

Le cas rwandais est exemplaire. D'abord parce qu'il s'agit d'un crime contre l'humanité qui devrait tous nous concerner. Ensuite, parce que l'implication de la France dans la tragédie rwandaise devrait éveiller la curiosité de chaque citoyen. Enfin, parce que son importance aux yeux de nos dirigeants est inversement proportionnelle à la place minuscule qu'il occupe dans nos médias. Que s'est-il passé entre Paris et Kigali ?

Nos charmants leaders ont soutenu à bout de bras un régime raciste qui multiplia les massacres en présence de nos soldats de 90 à 93, et finit par commettre un génocide en 94. Ce régime a perdu militairement et la guérilla que nous combattions a pris sa place. S'ils avaient été « réalistes », nos représentants auraient sacrifié leurs amis au nom de la vérité

du temps présent, et ouvert des négociations avec les nouveaux hommes forts de Kigali. Mais ils sont « moraux ». C'est bien là le problème. Ce ne sont ni des traîtres, ni des prostituées. Des amants fidèles, d'indécrottables romantiques plutôt.

S'ils se fichent éperdument du million de victimes tutsies, on ne saurait leur reprocher la moindre inconstance. Ils ont continué à soutenir les génocidaires hutus réfugiés dans l'ex-Zaïre, ce qui précipita ce grand pays dans une guerre atroce qui fit quelques millions de morts supplémentaires. Quand on aime, on ne compte pas.

Ils allèrent, guidés par une passion vengeresse de princesse déçue, jusqu'à exiger du nouveau gouvernement rwandais qu'il rembourse les dettes contractées par l'ancien régime. C'est-à-dire qu'il paie les armes livrées pour les exterminer. L'amoureux se moque des conventions bourgeoises et de la politesse.

Voilà ce avec quoi rompent Kouchner et Sarkozy.

Un détail de l'histoire

« Comment as-tu pu voter pour lui ? Et sa rupture en politique étrangère, elle est où ? Alors, tu n'as pas honte maintenant ? » Pas une soirée ne passe sans que des amis ne m'interpellent. Quand je réponds : « Prenons le cas du Rwanda... », on m'interrompt : « Ok, ok, à part ça. » Étrange.

Lorsque Jean-Marie Le Pen déclara que les chambres à gaz n'étaient qu'un « détail de l'histoire », tout le monde protesta. À juste titre. Parler ainsi d'un génocide ! L'humanité de l'homme, l'histoire dans sa totalité, l'Europe dans son ensemble sont questionnées par Auschwitz. Les fours crématoires jugent chacun d'entre nous. C'est indéniable.

Mais alors, comment expliquer cet « à part ça » ? Comment rendre compte de ce « détail » là ? La France est soupçonnée (au moins) d'implication dans un génocide, qui s'en soucie ? Elle change aujourd'hui de politique, qui s'en félicite ?

Invité par Elkabach sur Europe 1, Kouchner s'est emporté : « J'ai marché sur des crânes d'enfants et vous voudriez que je garde mon calme ? » Eh bien, je le comprends, je l'approuve, je le remercie. Si le monde tournait un tant soit peu rond, la visite de Kouchner au Rwanda aurait eu plus d'importance que la polémique sur Bruni, Neuilly ou même Khadafi.

Mais le monde ne tourne pas rond. Et Villepin, Juppé ou Védrine peuvent continuer à pérorer dans les médias sans que le moindre journaliste ne leur pose cette question : « Quel fut votre rôle en 1994 ? »

LES APOÈMES

Par Noam Assayag

L'ŒIL DE VERRE

Dévie l'œil vers
La vie



QUEL LANGAGE

Qu'entre les nymphes cambre
Encor sentes au miel
De quelque couleur ceinte
Elle en gage se perle

Par Julien Pauthe
QUATRE TOMBEAUX

MAKE MY DAY
in memoriam Jack Spicer

Qui j'aime
compassion américaine au chevet de l'incertitude ;
doutes d'une balle. Ce qui nous chavira, bien avant
d'être embarqués /je tue mon voisin du mot BULLET/ ne plus
rien savoir f a i r e.

N'argumente ta vue, crois-en ton oreille, exile
ta suspension, tes minutes,
ta main est sur un mur : pour combien de temps
sans rien autour ?

Un nom impossible, le Kid, Ripper...
constructions ductiles ou affolées
quand c'est une conscience que tu loues...
bourreaux tragiques en armoires
céramiques&poteries&groupes&figures&bites d'administrés
pour étendard dans la composition d'un corps
DANS LE MEURTRE C O O L
Pierrot se tire dans les couilles, s'entoure de la vie
pour se griser des ravages,
encore un poème possible sur l'ennui.

Cinématiques floues du fier amour
des armes
pour l'Europe.

Ton doigt traîne sale
alentour de l'évanouissement, commissures de la violence,
une fantaisie repère ta foi

(and rock my soul)

CONSTITUER LA PLUIE

Foule le gris
d'une ville le délié
enfin vide

heureuse inondée

Le grésil aux oreilles
neutres

Fouille le vent
ramées assez fières
vieilles idiotes

chablis futiles
au fil du fleuve
coulure

Lourde grisaille
au meurtre noyade
délave la buée

Ligne plate
bande d'horizon

Toits émergés
les ramures affleurent
à troncs perdus

Étal jaune
d'or boueuse
la ballade

Foolish ship
ensile la lumière
des soleils nos détours
à M.V.

123

DO YOU DO OR DON'T YOU DON'T?

sleek sweet case
suitable storm

portable disorder
reliable and fitting

battlefield stage
for peculiar words

and let me pass untold

RECENSIONS

AGNÈS AFLALO

L'ASSASSINAT MANQUÉ DE LA PSYCHANALYSE

La Règle du jeu, n°36, janvier 2008, p. 95-147

par Deborah Gutermann

Si tout acte manqué s'interprète, « l'assassinat manqué » de la psychanalyse n'échappe pas à la règle. La répétition des offensives visant l'éradication de l'éthique de Freud et de Lacan tient autant de l'acharnement que du symptôme de civilisation. C'est au déchiffrement de celui-ci qu'Agnès Aflalo, psychiatre et psychanalyste membre de l'École de la Cause freudienne, s'attaque ici brillamment. Avec ses deux articles que publie Bernard-Henri Lévy dans *La Règle du jeu*, elle ouvre une nouvelle brèche dans l'édifice chancelant du scientisme et de l'imposture des cognitivo-comportalistes. Leur conception de l'humain, plus que jamais meilleur ami du chien, ferait presque rire si elle ne signait pas la mort de la singularité du sujet et de son désir. Les adeptes des TCC et autres réductionnistes de tous poils nous laisseraient au moins aussi indifférents que les astrologues si la toile qu'ils avaient tissée ne leur avait permis d'atteindre l'Université (cf. sur ce point l'éclairant dossier de *LNA-Le Nouvel Âne* n°8), l'Inserm puis les arcanes du pouvoir. De l'amendement Accoyer à la récente campagne contre la dépression, c'est donc une entreprise de démolition du savoir et de la pratique orientés par la psychanalyse qui est en jeu. Avec cette publication, Agnès Aflalo contribue à la consolidation de ce front du refus mené depuis 2003 par Jacques-Alain Miller. Elle se confronte aux sources mêmes du cognitivisme et démontre point par point la vacuité de ses thèses.

Là où les lumières de la science sont invoquées, elle indique l'obscurantisme du scientisme et le retour en force d'une conception épidémiologique de la maladie mentale. On ne peut qu'être frappé par l'immense bond dans les ténèbres que les TCC ont fait faire à la psychiatrie. Dans ce tableau sinistre, on se surprend pourtant à sourire franchement, notamment lorsqu'Agnès Aflalo ironise sur la longueur des questionnaires élaborés par les comportementalistes qui, afin de débusquer les TOC, demandent naïvement à leurs victimes : « Éprouvez-vous le besoin excessif de faire des listes ? de vérifier ? »... Et elle de conclure par ce clin d'oeil grinçant : « À bon entendeur, salut ! »

Cependant, ne nous y trompons pas, si l'on rit à la lecture de cet article, ce qui fait loi pour les TCC, c'est le « symptôme biopsychosocial », création hybride, où le symptôme n'est qu'une « faute d'apprentissage », comprenant des données biologiques (comme l'hérédité) ou sociales (comme la pauvreté). C'est ainsi que se fabrique, entre autres, la figure du délinquant que certains ont voulu détecter dès l'âge de trois ans. Si rien ne vaut la prévention, après la lecture de cet article lumineux, le lecteur est fermement convaincu qu'un autre genre de « population à risque » devrait urgemment être mis en quarantaine...

LA RÈGLE DU JEU

LITTÉRATURE / PHILOSOPHIE / POLITIQUE / ARTS

DIRECTEUR : BERNARD-HENRI LÉVY

BERNARD-HENRI LÉVY. LEÇONS D'UNE VIE
 GALIA ACKERMAN. LE RÉVISIONNISME À LA RUSSE
 JEAN-PAUL DOLLÉ. L'URBANISME POST-TOTALITAIRE
 PATRICK MIMOUNI. LA VOCATION TALMUDIQUE DE MARCEL PROUST
 (CHAPITRE II, LA SUBSTANCE INVISIBLE DU TEMPS)
 MARKO MARTIN. LA BIRMANIE CLANDESTINE
 FRANÇOIS BUSNEL. PHILIP ROTH, L'AIGLE DE LA 57^E RUE
 AGNÈS AFLALO. L'ASSASSINAT MANQUÉ DE LA PSYCHANALYSE
 RICHARD ROSSIN. LA BARBARIE GARDE UN VISAGE HUMAIN
 LAURENT DISPOT. LE JEU DU SERREMENT DE PAUMES
 SUR « LA QUEUE DE ROBESPIÈRE »

•

POUR CÉLÉBRER MORAVIA

RENÉ DE CECCATTY. MORAVIA RENÂIT DIX-SEPT ANS APRÈS SA MORT
 CARMEN LLERA MORAVIA. UN MARI NÉ EN NOVEMBRE
 BERNARD-HENRI LÉVY. UN PRINCE DES LETTRES
 ALBERTO MORAVIA. TOMBEAU POUR PASOLINI

•

GAUCHE : AVEZ-VOUS DÉJÀ RESSUSCITÉ UN MORT ?

RÉPONSES À UNE LETTRE DE GILLES HERTZOG :
 PIERRE BERGÉ. DAN FRANCK. JACQUES JULLIARD. GUY KONOPNICKI.
 PIERRE MOSCOVICI. MICHEL PICCOLI. PHILIPPE VAL.
 MANUEL VALLS. HENRI WEBER. FRANÇOIS ZIMERAY

18^{ME} ANNÉE. JANVIER 2008

N°

36

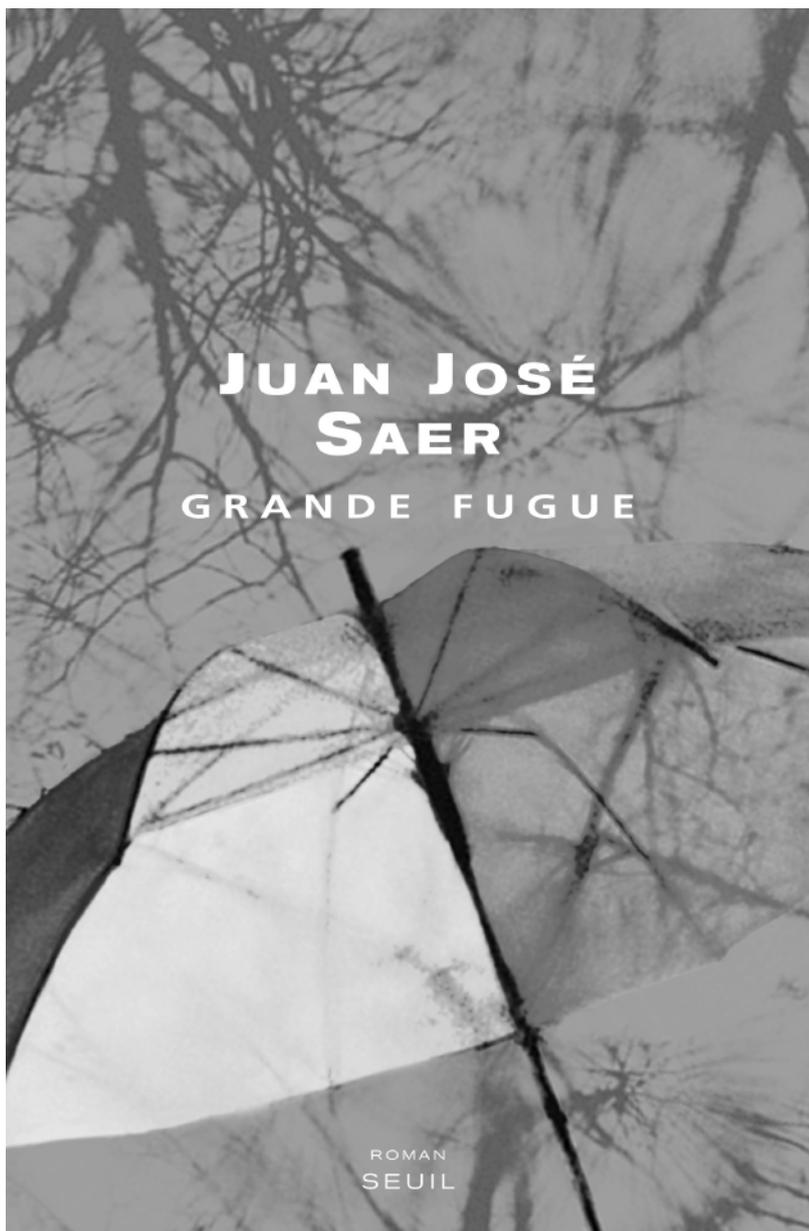
JUAN JOSÉ SAER

GRANDE FUGUE

Aux Éditions du Seuil, Août 2007
collection Cadre vert, traduction Philippe Bataillon.

par Perrine Gueguen

Le dernier roman de Juan José Saer, *Grande Fugue*, est l'aboutissement d'une œuvre. En effet, à la manière d'une *Recherche*, il fait apparaître des liens entre les personnages qui peuplent un univers littéraire que l'on connaissait déjà – comme Nula, récemment apparu, ou Gutiérrez, Tomatis –, des précisions ou des découvertes sur leurs vies, des variations – s'appuyant sur une prose musicale et légère – autour de thèmes chers à l'auteur, bouclant la boucle pourrait-on dire. Mais si ce roman est le point d'arrivée, il peut aussi constituer pour tout nouveau lecteur une initiation à l'œuvre saerienne, créant ainsi une certaine circularité. L'histoire se déroule en sept jours, du mardi au lundi, et reste inachevée – il lui manque onze pages. L'intrigue est à l'image de son auteur, cet Argentin de *maté* et d'*assado* : c'est celle de l'organisation de cette réunion amicale. La narration suit un va-et-vient entre présent et passé, mais comme dans le « kaléidoscope de la perception », le temps empirique semble s'effacer au profit du « devenir » : « Durant quelques secondes, la surface plombée et légèrement ondulée absorbe les pensées de Nula, et dans chacune des vaguelettes hérissées, identiques, en mouvement continu, [...] il lui semble assister à la représentation visible du devenir qui, de s'exhiber parfois dans ce qui advient au travers de la répétition ou de l'immobilité trompeuse, donne à nos sens grossiers l'illusion de la stabilité. » Mille nuances subtiles constituent ce monde changeant : une génération succède à une autre, l'écriture nous donne à voir un éventail de sensations, d'observations minutieuses. Elle nous donne presque à toucher et à sentir ce passé toujours réactualisé – notamment dans le passage décrivant l'enfance de Nula. Ce qu'il reste de ces incessantes fluctuations, de ces destins qui sont arrivés à l'automne de leur vie, c'est l'art de la conversation. Conversations aux notes pessimistes, ironiques, touchantes ou incisives : en somme, la prose d'un des plus grands écrivains sudaméricains du *xx^e* siècle.



**JUAN JOSÉ
SAER**

GRANDE FUGUE

ROMAN
SEUIL

LE TRAITEMENT POLITIQUE DES CORPS

RÉSUMÉS – ABSTRACTS

Anaëlle Lebovits*Le pilote et son navire*

Une loi interdisant de fumer dans les lieux publics a vu le jour en France. Avec elle, la République condamne l'usage des plaisirs nuisibles, et prétend rééduquer ses citoyens afin qu'ils jouissent droit. Mais l'homme, se distinguant par là de l'animal, jouit dans le mal et ne fait pas de la vie (*zoé*) une valeur éthique. C'est d'ailleurs à cette condition qu'il est aussi capable du meilleur.

The Captain and his Ship

A law prohibiting smoking in public places has been brought out in France. With it, the French Republic is condemning harmful pleasures and claiming to re-educate its subjects so that they may enjoy 'in the right way'. But man, unlike animal, enjoys what is bad for him, and does not turn life (*zoé*) into an ethical value. It is moreover on this condition that he is also capable of the best.

Luc Garcia*Une panthère sans ses griffes*

Le développement durable résume souvent par un terme devenu courant la garantie de la pérennité des espèces ou de la biodiversité planétaire. De nouvelles questions émergent : de quelle garantie et de quelle pérennité parlons-nous vraiment ? Quelles conséquences alors ?

A Leopard Without Its Claws

Sustainable development is often summed up with a phrase that has become everyday usage: the guarantee of the longevity of species and of planetary biodiversity. New questions are emerging: what guarantee and what longevity are we really talking about ? What then are the consequences ?

Caroline Pauthe-Leduc*Pas sur la bouche*

L'émergence d'un mouvement des « travailleurs du sexe » qui

revendiquent la reconnaissance de leur statut a bouleversé les discours sur la prostitution. Les différentes positions qui s'affirment à ce propos visent toutes la normalisation du rapport sexuel. Cependant, quelque chose toujours y échappe dans la pratique prostitutionnelle, qui en révèle l'absolue singularité subjective.

Not on the Mouth

The emergence of the 'sex workers' movement that is demanding recognition of their status has overturned the discourse on prostitution. The different positions that are being affirmed all aim to normalise the sexual relationship. Nevertheless, something always escapes this in the practice of prostitution, which reveals its absolutely subjective singularity.

Alexandra Renault

Les mauvaises odeurs du corps social

Freud définit la civilisation comme un processus de « refoulement organique », résultant de la répression des pulsions primaires des sujets. Parce qu'ils échappent à ce processus, les déchets et odeurs menacent le corps social. Les préoccupations hygiénistes croissantes de nos sociétés occidentales visent à contrôler, voire à éradiquer, ces figures de l'abject.

The Bad Odours of the Social Body

Freud defined civilisation as a process of 'organic repression', resulting from the repression of the subject's primary drives. Because they escape this process, waste products and odours threaten the social body. Mounting hygienist preoccupations in our Western societies aim to control, even to eradicate, these figures of the abject.

Aurélie Pfauwadel

Histoires

L'histoire se penche aujourd'hui massivement sur le corps. Les conditions historiques et épistémologiques de cette histoire révèlent l'éclatement de son objet, le « devenir morcelé du corps » en marche dans la modernité.

Histories

These days, history is looking very closely at the body. The historical and epistemological conditions of this history reveal the splintering of its object, the ‘dividing-up of the body’ at work in modernity.

Raphaël Edelman

Le corps dégagé

Notre engagement dans le monde passe dorénavant par les outils de télécommunication, de perception et d’action à distance. Certains organes bénéficient de prothèses technologiques pour accroître leur portée, mais la réduction du corps à ce découpage organique est la condition de notre exclusion en tant qu’êtres globalement corporels, avec pour conséquence de transformer en vains résidus ce qui n’entre pas dans l’économie partielle des interfaces.

The Body Brought Out

Our engagement in the world now goes via tools of telecommunication, perception and remote action. Some organs are benefiting from technological prostheses to extend their range, but reducing the body to this organic division is the condition of our exclusion as overall corporeal beings, with the consequence of transforming what does not enter the partial economy of interfaces into futile residues.

Benoît Delarue

The New Generation’s Dance

La Tecktonik est une danse électronique qui s’est développée rapidement par le biais d’internet. Les danseurs se défoulent en désarticulant leur corps dans tous les sens, affirmant que leur mouvement n’a aucune orientation idéologique. Les polémiques que soulève la Tecktonik révèlent pourtant que cette position apolitique est illusoire.

The New Generation’s Dance

Tecktonik is an electronic dance that has been rapidly spreading via the internet. The dancers unwind by contorting their bodies in

all directions, affirming that their movement has no ideological orientation. The polemics that Tecktonik has given rise to nevertheless reveal that this apolitical position stems, structurally speaking, from a lie.

Frédérique Bravin

No limit

Vulgarisation oblige, la science devient l'affaire de tous. Son caractère sacré s'est estompé au fil des ans pour devenir un champ de connaissances parmi d'autres. L'illusion de bien-être que la science et les technologies assureraient tant aux corps qu'aux esprits, la fascination qu'elles suscitent de ce fait séduisent de plus en plus et certains scientifiques en abusent...

No limit

Popularisation is dictating that science should be everyone's business. Its sacred character has faded over the years so that now it is one field of knowledge among others. The illusion of well-being that science would like to assure as much for the body as for the mind and the fascination it thereby gives rise to are seducing more and more people, and some scientists are exploiting this.

François Monville

Un sujet qui colle au corps

Une représentation de l'homme perce aujourd'hui et se perçoit, du cinéma jusqu'aux slogans des firmes pharmaceutiques. Avec Artaud et Orwell, il faut interroger le lien entre mot et représentation, entre pouvoir et discours. Car ils légitiment les actes que l'homme pose sur l'homme, le sujet, l'esprit ou le cerveau.

Subject that sticks to the Body

A certain representation of man is filtering through and becoming perceptible, from cinema to pharmaceutical company slogans. With A. Artaud and G. Orwell, the link between word and representation, between power and discourse, needs to be examined. For they are legitimising the acts that man is effecting on man, subject, spirit or brain.

Damien Guyonnet

La gourmandise est un vilain défaut

Il nous est de plus en plus difficile d'avoir un corps. Mais heureusement, une bonne fée, qui se nomme publicité, s'est penchée sur notre berceau, nous pauvres endormis, afin de nous aider à nous le réapproprier. Seulement, ceci doit désormais se faire de la bonne manière, en suivant une juste mesure.

Greed is a Naughty Foible

It is increasingly difficult for us to have a body. But fortunately, a good fairy, by the name of advertising, has been watching over our cots, poor sleepyheads that we are, to help us re-appropriate it. Only this has to be done in the right way from now on, following the proper dose...

Anaëlle Lebovits

Vive la République !

Dans les domaines du politique, de la science, ou de la santé mentale, les chiffres sont désormais considérés comme une garantie de sérieux et de vérité. Mais le vivant humain n'est pas quantifiable et les chiffres qui s'aventurent au-delà des limites que leur champ leur assigne traitent l'homme comme un corps inerte, comme déjà mort. Ils nous préparent ce faisant une République de cadavres.

Long Live the Republic !

In the domains of politics, science, and even healthcare, numerical figures are now considered to be the royal road to the requirements of seriousness and truth. But since what is human is not quantifiable, and the figures that venture beyond the limits that their field assigns to them treat man as an inert body, as if he were already dead. They are thereby preparing a Republic of corpses for us.

Deborah Gutermann

Les métamorphoses de Stakhanov

La littérature destinée au « bien-être » et au « développement personnel » propose aux salariés des moyens de vaincre leur « stress » tout en augmentant leur productivité. Il s'agit d'observer comment ces ouvrages, qui mettent des courants obscurs de la

psychologie au service du *management*, instrumentalisent la souffrance au travail pour repousser toujours un peu plus loin les limites du corps et de la résistance morale.

Stakhanov's Metamorphoses

Literature designed for 'well-being' and 'personal development' offers employees ways of overcoming their 'stress' while increasing their productivity. The author shows how these books, which put obscure trends in psychology at the service of management, take advantage of suffering at work to push the limits of the body and moral resistance ever further.

Martin Quenehen

Gestion du stress au pays des coquillards

Quand des experts du très musclé GIGN – le groupe d'intervention de la gendarmerie nationale – se mêlent de gestion du stress, le corps en prend pour son grade... Reportage.

Stress Management in coquillards Land

When the experts from the musclebound GIGN – the Intervention Group for the National Gendarmerie – get down to stress management, the body gets a good dressing down... A Report.

Translated from the French by Adrian Price

AUTEURS POUR CE NUMÉRO

Dan J. Arbib est normalien et agrégé de philosophie, doctorant et allocataire de recherche.

Noam Assayag est en Master de littérature comparée et en Licence d'anglais.

Frédérique Bravin est ingénieur, ancienne élève de l'École Centrale (Paris), doctorante en toxicologie au Commissariat à l'énergie atomique (CEA).

Alice Creff est psychologue clinicienne.

Benoît Delarue est psychologue clinicien.

Raphaël Edelman est professeur de philosophie à l'École de design Nantes Atlantique et à l'Isaa.

Luc Garcia est psychologue clinicien.

Raphaël Glucksmann est réalisateur. Il a notamment réalisé *Tuez-les Tous !* et *Orange 2004*. Diplômé de Sciences-Po Paris, il est cofondateur de l'association *Études sans Frontières*, et coauteur de *Mai 68 expliqué à Nicolas Sarkozy* (Denoël, 2008).

Perrine Gueguen est étudiante en Licence d'espagnol.

Deborah Gutermann est doctorante en histoire et allocataire de recherche.

Damien Guyonnet est psychologue clinicien et doctorant en psychanalyse. Il est coauteur de *Les Paranos : mieux les comprendre* (Payot, 2006).

Anne-Lise Heimburger est comédienne, ancienne élève du Conservatoire National Supérieur d'art dramatique de Paris.

Simon Jacquet est ancien élève de la FÉMIS et monteur au cinéma. Il a notamment travaillé avec Catherine Corsini, Éric Caravaca, Manuel Poirier, Raymond Depardon.

Anaëlle Lebovits Master 2 de philosophie, Master 2 de psychanalyse, Master 2 de psychologie et doctorante en philosophie.

Paul Magendie est trompe-l'œilliste, doctorant en philosophie esthétique et allocataire de recherche.

François Monville est médecin. Il termine un DES en psychiatrie ainsi qu'en psychanalyse.

Julien Pauthe est bibliothécaire, cofondateur de la revue *La parole vaine*.

Caroline Pauthe-Leduc est psychologue clinicienne.

Aurélie Pfauwadel est agrégée de philosophie, doctorante et allocataire de recherche.

Martin Quenchen enseigne l'histoire et la géographie, est doctorant en histoire et produit des documentaires pour France Culture. Son dernier documentaire, *La Grande Mulette sur écoute*, avait pour objet l'armée française.

Alexandra Renault est normalienne, agrégée et docteur en philosophie.

Guillaume Roy est étudiant en médecine, titulaire d'une Licence d'ethnologie et d'un Master 1 de géographie.

Élie Wajeman est étudiant à la FÉMIS.

Direction & rédaction en chef : Anaëlle Lebovits.

Comité de rédaction : Déborah Gutermann, Damien Guyonnet, Caroline Pauthe-Leduc, Aurélie Pfauwadel, Adrian Price, Martin Quenehen, Guillaume Roy.

Comité de correction : Dan J. Arbib, Chloé Bauden, Karim Bordeau, Frédérique Bravin, Alice Creff, Raphaël Haberberg, Anne-Lise Heimbürger, Joachim Lebovits, Rebecca Montsarrat-Lebovits, Julien Pauthe, Alexandra Renault, Romain-Pierre Renou, Clara Saer-Gueguen, Judith Solano.

Auteurs pour ce numéro : Dan J. Arbib, Noam Assayag, Frédérique Bravin, Alice Creff, Benoît Delarue, Raphaël Edelman, Luc Garcia, Raphaël Glucksmann, Perrine Gueguen, Deborah Gutermann, Damien Guyonnet, Anne-Lise Heimbürger, Simon Jacquet, Anaëlle Lebovits, Paul Magendie, François Monville, Julien Pauthe, Caroline Pauthe-Leduc, Aurélie Pfauwadel, Martin Quenehen, Alexandra Renault, Guillaume Roy, Élie Wajeman.

Conception Graphique & Maquette : Jean-Claude Gaulay.

Réalisation et entretien du site Internet : Chloé Bordils.
www.lediableprobablement.com

Imprimeur : Normandie-Roto impression.

Diffusion et distribution : Verdier.

Administration et comptabilité : Anaëlle Lebovits, Margarita Zubieta.

Nous remercions : Claire Brisson, Anne Ganivet-Poumellec, Pierre-Gilles Gueguen, Sylvie Haberberg, Judith Miller, Luis Solano, l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne  et l'université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis .

Les numéros 1 et 2 du *Diable probablement* sont épuisés.

Vous pouvez encore commander le numéro 3

dont le dossier est consacré à

LA MÉMOIRE

en librairie ou en vous adressant à :

LE DIABLE PROBABLEMENT

59, rue Sarrette

75014 Paris

ou à :

lediableprobablement@yahoo.fr

DIRECTION Anaëlle Lebovits

Le Diable probablement

> INVITÉS

JEAN-PAUL DOLLÉ • MONUMENT ET MÉMOIRE VIVE

ÉRIC MARTY • DISCOURS MÉMORIELS ET SUBJECTIVITÉ

PIERRE NORA • LA MISE À FEU MÉMORIELLE

>> DOSSIER : LA MÉMOIRE

L'HISTOIRE, LA MÉMOIRE ET L'OUBLI

par Anaëlle Lebovits

LA MÉMOIRE COMME ENJEU DU BIO-POUVOIR

par Alexandra Renault

MÉMOIRE ET RÉPÉTITION

par Karim Bordeau

SOUVENIRS-ÉCRANS : LA MÉMOIRE AU CINÉMA

par Aurélie Pfauwadel

DU CÔTÉ DU DESSIN, LA MÉMOIRE

par Annabela Tournon

>>> RDV

la théâtrale reçoit

GÉRARD WATKINS

Entretien dans le tumulte avec

PÈRE PATRICK DESBOIS

3

© association Le Diable Probablement

Toute reproduction de cet ouvrage, même partielle et quel qu'en soit le mode,
est formellement interdite et constitue une contrefaçon passible
des peines prévues par les textes en vigueur et notamment par la Loi du 11 mars 1957
sur la protection des droits d'auteur.

Le Diable probablement

59 rue Sarrette, 75014 Paris
www.lediableprobablement.com

ISBN : 978-286432-535-2
Dépôt légal : 1^e Trimestre 2008

Achevé d'imprimer en France
sur les presses de Normandie-Roto impression (61041 Alençon)